

Le Samedi

VOL. X. No 38
MONTREAL, 18 FEVRIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

BEAUX-ARTS



JEUNE FEMME.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1899

L'EXPLICATION



I
Chacun se demandait pourquoi la belle et coquette mademoiselle Lamode avait attaché une planche sur le dos du fidèle Carlo?

II
L'explication a été donnée quand il a été question pour la belle de traverser la rue St-Laurent.
Recommandé aux infortunés piétons.

GERBE DE PENSÉES

Il y a une chose qu'une femme peut toujours faire mieux qu'un homme: c'est de paraître syn.pathique.

x

Lorsqu'une jeune fille dit à un jeune homme quelle apprend à faire la cuisine, il doit se délier et commencer à se tenir sur ses gardes.

x

La vie de tout homme se divise en deux époques: la première, où il essaye de trouver une femme, et la seconde où il essaye de la conserver.

x

La plupart des femmes en savent beaucoup plus long qu'elles n'en disent à leur mari: toutes en savent beaucoup plus long que ne leur en dit leur mari.

x

Une jeune fille ne dira jamais la première à un homme qu'elle l'aime à cause des convenances, mais elle le dira partout, dans l'espoir qu'il pourra l'apprendre.

x

Tous les hommes sont d'opinion qu'une femme en "knickerboekers", est agréable à voir: aucun cependant n'en laisserait porter à sa femme, à sa sœur ou à sa fille.

x

Quand un homme lit son journal pendant que sa femme regarde pardessus son épaule, il tourne vite les pages où se trouvent les annonces détaillées des grands magasins.

x

Il existe des hommes qui s'achèteront plus de cravates qu'ils ne peuvent en porter, et trouveront à redire, si leur femme sert trois sortes de gâteaux lorsqu'il y a du monde à dîner.

x

Comment se fait-il qu'un homme qui ne fait aucun cas de traverser les principales rues de la ville avec un panier de poissons au bras et une perche de ligne à la main, choisisse toujours les rues isolées pour promener son bébé?

UN GLANEUR.

POURQUOI IL NE POUVAIT PAS LE MANGER

Un monsieur, attablé dans un restaurant fashionable de la rue Sainte-Catherine, regarde mélancoliquement un potage que vient de lui apporter le garçon. Enfin, il lève la tête et dit:

— Garçon, je ne puis manger ce potage.

Le garçon rapporte à la cuisine le potage et le remplace par un autre.

Le monsieur, branlant la tête:

— Je ne puis manger celui là non plus.

Le garçon, impatienté, va confier l'affaire au propriétaire qui, s'étant approché, demande à son client:

— Monsieur, pourquoi ne pouvez-vous manger ce potage?

Et le monsieur lui répond tranquillement:

— Parce que je n'ai pas de cuiller.

PAS SON AFFAIRE

Lui (qui vient de se quereller violemment avec sa femme). — Et ne sais-tu pas que tu vas me conduire au tombeau?

Elle (les lèvres pincées). — Pas du tout! C'est l'entrepreneur des pompes funèbres qui se chargera de cela.

UNE BONNE MÈRE

Joe. — Je voudrais avoir une mère aussi bonne que celle de Johnny.

Maman. — Qu'est-ce qui te fait croire que la mère de Johnny soit meilleure que ta maman à toi?

Joe. — Elle ne lui lave jamais le cou.

CHACUN FAIT CE QU'IL PEUT

On parle d'un de nos bons amis, à un de ses amis.

— Il paraît qu'il prépare, pour bientôt, une édition de ses œuvres choisies...

— Dans celles des autres, observe le camarade.

ASSURÉMENT

Berthe. — Arthur était-il bien près de toi, lorsqu'il t'a demandé en mariage?

Alice. — Tu ne vas pas croire, sans doute, qu'il est allé se mettre de l'autre côté de la rue pour me crier son amour?

PAS MIEUX QUE LES AUTRES

Mme Saistout. — On m'a dit que vous laisiez votre mari garder un passe partout?

Mme Tienstout. — Oui; mais il n'ouvre pas la porte. Je lui laisse cette clef pour l'amuser. Il aime à la montrer à ses amis pour leur faire croire qu'il est indépendant.

UNE ORDONNANCE BIZARRE

Un honorable docteur, qui est encore tout mari de l'aventure, envoie un jour un de ses commis porter une boîte de pilules à un malade et une caisse contenant six lapins vivants à un de ses amis.

Malheureusement, le commis se trompe et remet la caisse au malade et les pilules à l'ami.

Stupéfaction du patient lorsque avec les six lapins, il reçoit l'extraordinaire prescription suivante: "En avaler deux toutes les demi-heures."

ENTRE AMIES

Mlle Pincée. — Imagine-toi que cette affreuse Irène Bauxtraits permet à certains marchands de vendre sa photographie! N'est-ce pas révoltant? Je ne permettrais, à aucun prix, une chose semblable.

Sa meilleure amie. — Avoue, ma chère, que tu n'as pas une figure à cela!

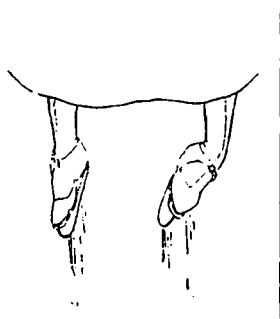
UN TRÈS MAUVAIS CAS



Pat. — Madame Murphy, qui donc est malade, chez vous, que j'ai vu le docteur y entrer, ce matin?

Mme Murphy. — C'est ce pauvre Murphy qui est très mal. Le docteur dit qu'il a le "délire homme très mince."

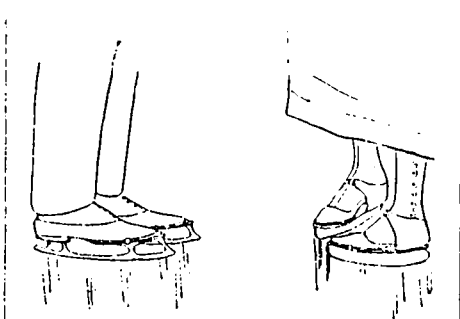
GLISSEZ, MORTELS, ETC.



I
Elle s'essuyait au noble jeu
du patin...



II
... quand il parut.



III
Il lui proposa ses bons oflices ; Elle ac-
cepta et...



VI
... ils partirent joyousement.

Emaux et Camées

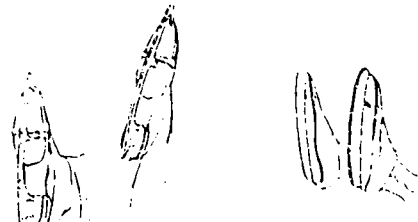
PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXIII

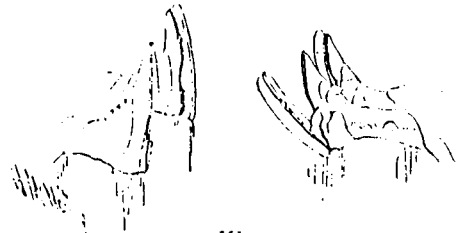
DANDOLO

Venise aux Byzantins demandait un traité.
Après de l'empereur part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo... L'empereur ordonne qu'on l'appelle.
Il entre... Le traité l'attendait tout écrit.
"Lisez, lui dit le prince, et puis signez..." Il lit.
Mais soudain, pâlesant de colère, il s'écrie :
"Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie !
Je ne signerai pas." L'impétueux César
Se lève ! Dandolo l'écrasa d'un regard.
Le prince veut parler de présents... Il s'indigne.
De bourreaux... Il sourit. De prêtres... Il se signe.
Alors tout écumant de honte et de fureur :
"Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles ;

Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles,
Un fer rouge éteindra le jour évanoui ;
Ainsi hâte-toi donc, et réponds enfin : Oui."
Il se tait !... On apporte une lame brûlante ;
Il se tait !... On l'applique à sa paupière ardente ;
Il se tait !... De ses yeux, où le fer s'enfonçait,
Le sang coule ; il se tait !... La chair fume : il se tait !...
Et quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,
Traouille et ferme, il dit : "La patrie est sauvée !"
Eh bien ! ce cœur d'airain, inflexible aux douleurs,
Ces yeux qui, torturés, n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur, avaient quatre-vingt ans !



V
Hélas, s'il y a loin de la coupe aux lèvres, la
roche Tharpéienne est proche du Capitole !



VI
C'est ce qu'ils ont pu constater.

LECOUVE.

LA VOIX DU MUEDDIN

Les pourpres de l'Occident s'éteignent.
Monts, ravins, forêts, plaines immenses, villages et douars, gourbis en
ruines, jardins que charment les heures de sommeil, frondaient des peupliers
gigantesques et des gracieux palmiers, tout s'efface dans la nuit.
Rien que l'ombre implacable, mais douce, qui gagne lentement, étreint et
enveloppe.
Dans la ville, quelques lumières encore. Les maisons s'alourdissent dans
la confusion de leurs masses indistinctes et se découpent sur le ciel d'une
transparence limpide.
Déjà brillent les joyeux éclats des astres silencieux qui, peu à peu,
s'éveillent.

Le faible rayonnement des lampes marque pas à pas le tortueux sillon
des rues.
Sublime instant de recueillement et de silence. Mais voici que vibre
la voix sonore du mueddin. "Par Allah, le Miséricordieux, j'entends ta
voix, ô divin Prophète. Les accents de ta prière me pénètrent de joie.
Et toi, ô Mueddin, jette aux quatre coins du monde les doux appels à la
Pitié et au Pardon. Ta voix de cristal emplit la vallée, jette encore et
toujours à pleine voix l'éternelle clémence."

Vers le ciel s'en vont les sublimes échos des paroles de foi et sur le
minaret grandit la silhouette du saint, dans l'ombre infinie, les deux mains
désespérément tendues et qui implorent Allah Akbar ! et les échos des
forêts et des monts, les remparts de la ville au dur granit, les vallées
frémisantes répètent à l'envi, doucement, lointainement, dans un soupir,
dans un murmure : Allah Akbar !...

Tristesse, mélancolie indéfinissable des êtres courbés vers la terre, des
cœurs qui s'envolent vers Dieu.

E. DUCOR.

HABLÉRIES

§ Un jour, à une table d'hôte de province, des commis-voyageurs s'escri-
maient à qui mieux mieux à raconter leurs exploits de grandes routes, à
énumérer les brigands qu'ils avaient tués ou mis en déroute. Celui-ci en
avaient battu trente ; celui-là, défait quarante ; tel autre, exterminé
soixante.

Méry, qui disait à la table, ne disait rien, mais souriait en entendant
chacun de ces récits.

Un des narrateurs, piqué, lui demanda ce qui le faisait rire.

—C'est qu'il m'est arrivé, à moi, quelque chose de bien plus invraisem-
blable.

Pressé de dire son histoire, il se mit à raconter un voyage dans les
Calabres, avec ce charmant esprit de causeur qu'on lui connaît.

—Mais les brigands ? interrompit un des commis-voyageurs...
—Les voici, répond Méry.
Figurez-vous donc qu'arrivés à l'entrée d'un ravin, mon guide, pris d'une
 frayeur soudaine, m'abandonna... Tout à coup, je vis venir sur moi un,
deux, trois brigands.
—Ah ! il n'y en avait que trois !... Pauh ! ! !
—Attendez donc !... J'allai droit au premier, et je lui brûlai la cor-
velle ; je me précipitai sur le second et lui plongeai mon couteau de chasse
dans le cœur. Mais le troisième...
—Eh bien !... le troisième ?...
—Hélas ! Messieurs !... le troisième, je suis forcé de l'avouer, le troi-
sième me tua...

LOGIQUE ENFANTINE

Maman.—Ma petite Lolotte, ce que tu me dis là n'est pas vrai !
Lolotte.—Mais si, maman !
Maman.—Mon petit doigt me dit que tu n'as pas été sage du tout.
Lolotte (vivement).—C'est un menteur. Et puis... d'abord, il n'était
pas là.

EXTRAIT D'ALBUM FÉMINISTE

"La femme est le complément indirect de l'homme. Et c'est pour
cela qu'elle ne s'accorde pas avec un mauvais sujet."

PROPOS DE SALONS

Monsieur Caudide.—C'est égal, bien extraordinaire cette madame
Cinquantaine.
Madame Quarantaine (aigrement).—Quoi donc de si extraordinaire ?
Monsieur Caudide.—Elle est si bien conservée !
Madame Quarantaine.—Oh ! trop bien ! Elle est aussi laide qu'il y a
vingt ans.

LES AUTOMOBILES A ALCOOL

Monsieur.—Baptiste... le réservoir de la voiture est-il plein ?
Baptiste (qui titube légèrement).—Oui... m'sieu... et moi... aussi.

ENTRE AUTEURS

—Etiez-vous à la première du drame de Barbantoux ?...
—Ma foi, non. Voir tomber une pièce, cela n'est jamais bien amusant.
—A moins que l'auteur ne soit un ami ?
—Justement, Barbantoux est à peine un camarade...

L'EXPLICATION

Elle.—Le Dr Pilule vient tous les jours chez la jeune veuve qui demeure
en face. Elle doit être très malade.
Lui.—Oh ! elle n'est pas très malade : elle est seulement très jolie.

GUÉRISON MIRACULEUSE



I
—Grand Dieu, je crois bien que j'ai exactement ces symptômes-là ! ..



II
... langueur mortelle...

IMPRESSIONS DE NUIT

Un rayon, un rien, un fil d'or
Qui, sur une flaque d'eau dort
Et l'allume ;
Un chant paisible de grillon
Qui monte du creux d'un sillon
Dans la brume.

Dans le lointain, une chanson
De berger ou de pison
Monotone ;
Un cri sinistre de hibou
Guetant sur le bord de son trou
Qui détone.

Prenant le chemin le plus long
Des amoureux dans un vallon
S'embrassent ;
Au-dessus d'eux dans l'or des cieux
Des mouches au vol gracieux
Se pourchassent.

Un poète qui va rêvant
Sur les chemins et jette au vent
Sa complainte ;
Un long frisson dans les forêts,
Un chant de brise sur les guérets,
Courte plainte...

Une lueur dans le lointain
A quelque fenêtre s'éteint
Comme une âme ;
Et, derrière, le long profil
Maigre, d'une minceur de fil
D'une femme.

Un vagissement d'enfance
Qui meurt, peut-être, en son berceau
Fleur brisée !!
Une étoile qui suit son cours
Triste, qui saut rêvant d'amours,
Prisée.

Des roses qui closent leur cœur
Avec sur leur cil rouge un pleur
De rosée ;
La terre pense doucement
Les meurtrissures, fraîchement
Arrosée.

JEAN SAUVIGNY.

LES PETITS BAS-BLEUS

CROQUIS PARISIEN

Hier, chez un vieil ami, inauguration d'un *dîner littéraire*. Le hasard qui, souvent, ne fait pas bien les choses, m'avait borné, à l'est, par une dame sur le retour depuis trop longtemps déjà, à l'ouest, par sa fille, une grande maigrichonne de quinze à seize ans, pas jolie, mais gentille tout de même, de la gentillesse du diable, avec ses joues fraîches et ses yeux bavards cachés à demi sous l'ébouriffement à hue et à dia de ses mèches blondes.

Nous eûmes vite renoué connaissance, car je les connaissais déjà, et pour si peu que vous hantiez les théâtres, les concerts, les bals, les expositions, les académies, les ateliers, les plages, les très rares salons où l'on s'amuse et ceux, très nombreux, où l'on s'ennuie, vous les connaissez aussi.

La maman est veuve d'un colonel, d'un vrai, pas celui des Opérettes. C'est une ex-beauté qui résiste, avec l'énergie du désespoir, aux rudes assauts de la cinquantaine. Excellente femme, au reste, ayant gardé du temps où elle tenait garnison un air de souriante protection et de majesté bienveillante.

Elle porte un assez beau nom ; mais, en mourant, son mari l'a laissée presque sans fortune. Aux produits d'une maigre pension et d'un très mince capital, elle joint les petits profits qu'elle tire de quelques entrefflets mondains publiés dans les journaux à reportage.

Elle a même écrit un volume de pensées — *Bavardages de l'âme* — et deux ou trois romans feuilletons qui ont paru, signés d'un pseudonyme, dans une revue de mode. Pour l'heure, c'est elle qui me l'a dit, elle en termine un pour le fils à Buloz.

La colonelle connaît tout Paris ; elle est au courant des potins du grand et du petit monde. Etincelle l'honneur de son amitié et l'aide de conseils dans ses travaux de couture littéraire. Elle a ses entrées dans tous les hôtels de Rambouillet de la ville, chez Mme Beulé aussi bien que chez Mme Aubernon. Deux ou trois fois, le fils du grand Dumas, du fauteuil où il trône, entouré, comme un roi nègre, de tout une petite cour de gentilles sujettes, lui a fait l'honneur de décocher, spécialement à son adresse, une impertinence ou une raillerie ; Deschanel, qui la protège, jouera l'un de ces soirs une charade dont elle a fourni le sujet. Elle est folle d'art et de littérature, de littérature surtout, et de la sienne particulièrement ; par exemple elle n'aime pas Zola, elle

le trouve trop brutal et pas assez féminin, mais Bourget la passionne et l'attendrit aux larmes.

* * *

Après m'avoir dévoilé, à voix basse et d'un air de mystère, le fond et le tréfond de toutes les combinaisons politiques en cours, avec leurs tenants, leurs aboutissants et leurs causes finales, trouvant en moi, sans doute, un confident docile, ma voisine est m'a parlé de sa fille, et j'ai appris du coup — v'lan ! — que ma voisine-ouest est tout simplement un petit prodige.

D'abord, elle a ses deux diplômes. Bon. Cette année, elle a quitté la pension pour suivre un *cours* à la mode. Deux fois la semaine un professeur très cher la fait travailler pour le Conservatoire, et prochainement elle y abordera le premier concours de chant. Avec cela elle peint à ravir ; elle travaille dans un atelier d'après le modèle, et M. Henner, qui a vu ses études, lui a prêté de brillantes destinées artistiques. L'an prochain, elle exposera aux *Femmes-Artistes* des fleurs pour commencer.

Au Cours, où c'est Mlle Favart qui professe, elle est réputée pour sa diction, et le professeur de littérature est en admiration devant ses *styles*. Elle vient, comme avait fait sa mère, de s'entreprendre à un volume de *Pensées*. Il y en a sur l'amour qui sont exquises. Elle travaille son piano quatre heures par jour, ne manque pas une conférence à la Sorbonne et assiste, depuis trois ans, à toutes les réceptions de l'Académie.

Pendant que la mère allait, allait, scandant du bout de son éventail, sur la nappe à grands ramages, les phrases essentielles de son monologue, du coin de l'œil j'observais la fillette. D'abord, elle avait pris un air un peu embarrassé, le regard distraitement fixé sur les fleurs de son assiette, semblant baisser modestement la tête sous l'ondée des éloges maternels. Mais bientôt sa timidité en eut pris son parti ; la langue lui démangeait, à elle aussi ; et plantant brusquement sur son nez un petit binocle en écaille, avec une volubilité pleine de drôlerie, elle se mit à conter toutes sortes d'histoires cocasses sur le Cours, sur les professeurs, sur ces dames et sur ces messieurs, contrefaisant les uns, parodiant les autres, entremêlant le tout de réflexions gentiment saugrenues sur la littérature, la musique et l'art, qui mettaient la colonelle et tous les invités en extase.

* * *

Ma voisine, d'ailleurs, ne m'avait pas menti ; sa fille est un petit prodige. Seule, elle a occupé la soirée tout entière. Elle a exécuté sur le piano un morceau de haute voltige, puis elle a chanté ; après quoi se plantant au beau milieu du salon, elle a débité sans broncher, en roulant sur les r et en alanguissant les phrases ainsi qu'à la comédie, avec des sourires et des jeux de prunelles adroitement notés, des gestes bien sur, de mignardes intonations de jeune première experte en son métier, un long monologue en vers ; et, comme on l'applaudissait beaucoup, il s'en fallut de bien peu qu'elle ne recommençât.

— Comment trouves-tu tes voisines ? me dit mon ami qui s'était glissé près de moi.

— Dame, elles sont...

— Va, ne te gêne pas... moi je les trouve assommantes... mais ma femme à qui, da diable si je sais pourquoi, l'idée a pris d'avoir un *salon*, ma femme les adore... Allons fumer un cigare.

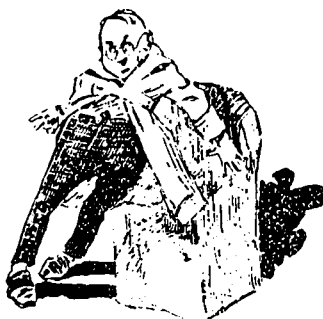
* * *

De tout temps, c'est certain, il exista des bas-bleus. Bien avant que Addison décorât — à quel propos ? — les femmes écrivains de cette irrévérente appellation, le bas-bleu florissait, sévissait, chez nous et ailleurs. Seulement jadis l'espèce en était rare, tandis qu'elle foisonne aujourd'hui. A la façon dont la contagion gagne et s'étend, la France, avant vingt ans d'ici, comptera plus de femmes écrivains que d'écrivains du sexe fort. Dans quarante ans ceci aura tué cela ; le bas-bleu aura détrôné la culotte. Alors nos neveux verront peut-être, en ces temps s'accomplir des choses singulières. Toutes ces professions dites libérales, qui nous coûtent tant de peines et nous valent si peu de profit, livre, journal, barreau, chaire et tribune, le bas-bleu les exploitera. Confinés au logis, avec une quiétude sereine et jamais troublés par les nécessités hurlantes et les lourdes responsabilités de la vie, les hommes vaqueront aux menus soins du ménage, surveillant d'un œil paternel, et maternel à la fois, les ébats de la progéniture, arrosant le rôti et filant la laine.

* * *

Oui, le bas-bleu, le classique bas-bleu, nous le connaissons. Nous savons aussi que le typo, en même temps qu'il s'en faisait moins rare, s'en était

GUÉRISON MIRACULEUSE — (Suite)



III
... inexplicables étourdissements...



IV
... les battements précipités du cœur...



V
... terrible douleur avec élanement dans la tête...

GUÉRISON MIRACULEUSE — (Suite)

QUELQUES A FEU PRÈS



VI
... sensation affreuse d'étouffement...



VII
... des bourdonnements d'oreilles...



VIII
... une douleur lancinante dans le dos...

embelli, élégantisé, modernisé. Le bas-bleu de Gavarni, celui de Balzac et celui de Soulié, ne ressemble guère au nôtre. Aujourd'hui, pas plus à la couleur de ses bas qu'à l'air de son visage, on ne saurait distinguer ce dernier du commun des bas ; mais le petit bas bleu, le bas-bleu que je vous ai présenté tout à l'heure, il est d'implantation récente.

Peut-être est-il un peu parent de Fanfan Enoiton ; en tout cas c'est à notre goût exagéré pour les artistes et pour les gens de théâtre que nous devons de le posséder. A trop aimer les cabotins nous transmettons à nos enfants l'amour du cabotinage. Un gamin de treize ans que l'on couchait autrefois à huit heures et, à qui l'on ne permettait les longues conversations qu'avec sa poupée, court aujourd'hui tous les théâtres et rêve déjà, à l'âge encore des jupes courtes, de monter sur les planches et d'y chanter les Granier et les Yvette.

Et plus tard, à cet âge où germe au cœur des jeunes filles la fleur mystérieuse des tendresses, à l'âge des mélancolies sans fin et des rêveries sans cause, savez-vous à quoi s'oublient leurs pensées, aux petits bas-bleus ? A jouer *Dona Sol* avec Mounet-Sully ou *Denise* avec Worme. Et le soir, petits bas-bleus rêveurs, dans vos couchettes étroites et sous vos draps blancs, de quoi rêvez-vous ? D'un prix au Conservatoire, d'un engagement à l'Opéra-Comique, d'une médaille au Salon !

Pour les petits bas-bleus, il arrive, comme pour les grands, que leur nombre devient de plus en plus considérable. Ils emplissent le Conservatoire, les ateliers de Julian, les salles de conférences ; ma petite voisine du diable s'appelle légion : elle bavarde partout, elle chante partout, partout elle dit des vers, et toujours, comme à la Comédie, avec des yeux blancs, des r qui vibrent et des intonations qui traînent.

Aux jours d'ouverture les légionnaires envahissent les *petits Salons*, et Dieu sait toutes les mines qu'elles font devant les œuvres, avançant, reculant, les mains en abat-jour, lâchant des mots d'atelier : — C'est joli de couleur ! — Et comme c'est dans l'air ! — Est-ce modelé !... Ça tourne !... Ça tourne ! Ça tourne ! Morveuses, va !

* * *

Quand on veut dissuader les mères des petits bas-bleus de pousser leurs filles soit vers le théâtre, carrière effroyablement périlleuse, soit vers la littérature, où les meilleurs et les plus vaillants parfois perdent confiance et se découragent ; soit vers l'art, dont on meurt bien plus que l'on n'en vit, elles vous content d'extravagantes légendes, des histoires à dormir debout de mariage avec des princes très riches, de tableaux acquis à des prix fabuleux, de fantastiques engagements !... Et elles ajoutent que mieux vaut encore, après tout, courir quelques risques, que se marier pauvrement ou rester vieilles filles. Bonnes dames, en êtes-vous bien sûres ?

Je ne puis, quant à moi, me défendre d'un peu de mélancolie en les voyant, les petits bas-bleus, passer, avec des airs résolus, suivies de près par une maman confiante, à mine austère ; et le souvenir me revient, à

leur vue, des heures écoulées jadis dans la paix du foyer familial où des jeunes filles simples, de leurs doigts fuselés, près d'une mère, tiraient silencieusement l'aiguille et qui, pour n'avoir jamais rêvé de ce dont rêvent les petits bas-bleus, n'en sont pas moins devenues de bonnes femmes, — bonnes et aimées.

GUSTAVE GOETSCHY.

CELLE QU'IL FALLAIT

L'examineur. — Récitez une fable de La Fontaine.

L'élève. — Laquelle, monsieur ?

L'examineur. — Celle que vous voudrez.

L'élève. — Je n'en sais qu'une, monsieur.

L'examineur. — Alors, choisissez celle-là...



IX
... des taches noires devant les yeux...



X
... Allons, je suis un homme mort... (et l'homme nerveux se couche au milieu de la chambre.)



XI
Madame (hurlant). — Allons, lève toi, vieux fou, et dépêche toi de descendre en bas me tendre du bois, je n'en ai plus un seul morceau. (L'homme nerveux n'est, illico, radicalement guéri.)

J'étais, hier, chez Potard, un pharmacien de mes amis, quand une bonne grosse fille de campagne aux yeux rouges et à l'air ahuri, pénètre dans l'officine.
Le pharmacien. — Que désirez-vous, mademoiselle ?
La grosse fille (avec volubilité). — Voilà, c'est monsieur qui a fait ce matin sculpter ses deux fils par le docteur Loulé et le docteur a trouvé au premier une porte au profit du cœur et des tubes d'hercules dans le poulmon. Au second, qui a été mordu par un chien cet été, les sept psaumes de la rage, ce qui lui a donné la danse du sydic.
Le pharmacien (à peu près abruti). — Ah... et vous venez chercher ?...
— Je viens chercher un cataplasme humiliant, un besigue à trois et un morceau de pierre à faire mal.
Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que mon intelligent ami a compris. (?) Il a remis à la brave fille de quoi faire un cataplasme émollient, un vésicatoire et une pierre infernale. C'est égal, en voilà une qui n'est pas prête d'avoir les palmes des académiques... pardon académiques, (je crois vraiment que ça se gagne).

ORTHOGRAPHE ROYALE

Les jeunes lycéens en délicatesse avec Noël et Chapel nous sauront gré de reproduire le curieux document suivant, œuvre de jeunesse du futur roi Louis XIII. C'est une lettre à Henri IV :

Papa,

Depuy que vous êtes parti, j'ay bien donné du paissi à maman. J'ai été à la guerre dans sa chambre, je suis allé reconecto les ennemy, il été tous a un tas a la ruele du li à maman ou y dormé. Je les ay bien éveillé avec mon tambour.

J'ai été à votre arsena (arsenal) papa, moucheux de Rong m'a montré tout plein de belles ames et tant tan de go canon, et puy y ma donné de bonne confiture et ung beau petit canon d'agen, il no faut qu'un petit cheval pou le tiré.

Maman ne renvoie demain à Sain Germain ou je prieray bien Dieu pou bon papa afin qu'il vous garde de tout dangé et qu'il me faese bien sage, et la gache (grâce) de vous pouvoi bien to faire les humbles sovices.

J'ai fort envie de dormi, papa, Fe Fe Vendôme vous dira le demeurant et moy je suy vote tes humble et tes obeisean li papa et serviteu.

Signé : DAUPHIN.

Cette épître, qu'on jurerait écrite par quelque Toussaint-Lafermeturo ou quelque duc de la Marmolade, est la meilleure réponse à opposer aux féroces partisans de l'orthographe phonétique qui prétendent qu'on doit écrire comme on parle.

Le petit dauphin Louis parlait nègre et il écrivait phonétiquement.

UN FURETTEUR.

LA RAISON

— On dit que lorsqu'on joue on s'expose à perdre son argent. Eh bien, moi, déclare Lafistole, j'ai vu quatre individus jouer ensemble toute une nuit et qui, à quatre heures du matin, avaient gagné chacun cinq piastres.

— Comment donc s'y étaient-ils pris ?

— C'étaient quatre musiciens.

EFFET TERRIBLE

Laura. — Et comment t'arranges tu avec ton mari ?

Clara. — Admirablement, ma chère. Ainsi nous n'avons eu qu'une seule querelle depuis trois mois que nous sommes mariés.

Laura. — Ça, c'est très bien, ma chère, et je suppose que tu l'as menacé de t'en aller chez ta mère et que ça lui a fait une fière peur ?

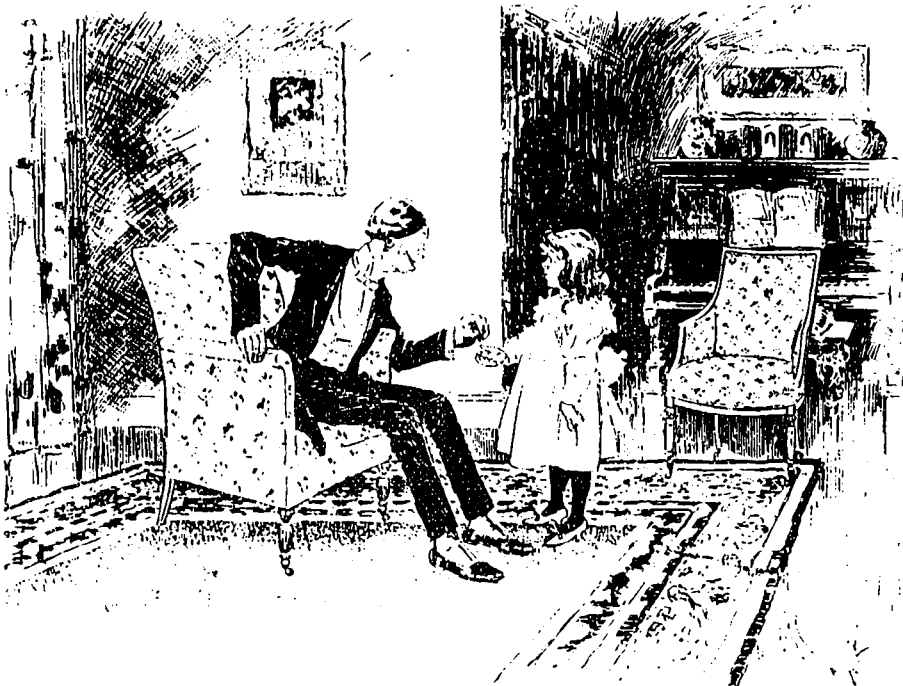
Clara. — Il a eu très peur, c'est vrai, mais c'est quand je l'ai menacé de faire venir maman ici.

GUÉRISON MIRACULEUSE — (Suite et fin)

Si vous toussiez prenez le

BAUME BRONCHIAL

FUTURE FEMME D'AFFAIRES



La petite Zo. — Monsieur Tétémolle, vous savez pas ?

Mr Tétémolle. — Non ma chérie ; quoi donc ?

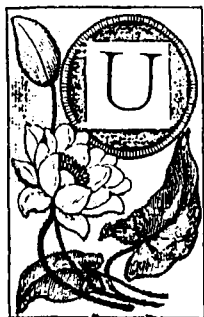
La petite Zo (avec une gentille moue). — C'est que ma grande sœur Louissette vous aime à la folie.

Mr Tétémolle (aux yeux). — Ah, vrai, ma douce enfant ? Ce que tu me fais du plaisir. (Fouillant à son gousset.) Tiens, voilà dix cents pour t'acheter des bonbons ; mais, ma chérie, pourquoi me dis-tu cela ?

La petite Zo (très grave). — Pourquoi ? Parce que j'ai déjà dit la même chose à Mr Lanfé, à Mr Jolicœur et qu'ils m'ont chacun donné dix cents.

LA QUINZAINE SCIENTIFIQUE

Histoire abracadabrante. — Un repiqueur sur têtes de Turcs. — Enfoncés ! Absalon et Clodion le Chevelu. — Deux cents chevaux-vapeur dans la fumée d'un haut fourneau. — L'alcool pour rien. Vive l'acide sulfo-éthylrique. — Trois chevaux pour 10 sous, voilà le moteur de l'avenir ! — 38 millions de moins dans la poche de l'Oncle Sam. — Cartes de visite pour les cuirassés. — Une flotte à bon marché ou sous-marins contre Léviathans. — Pauvre Galilée ! la terre tourne trop vite. — Influence fâcheuse sur la trajectoire, les ballons et les trains en marche. — Pas d'algèbre, mais un peu d'arithmétique. — Graine de déraillements. — Un frein monstre et la volatilisation de la terre.



NE abracadabrante nouvelle nous arrive, en droite ligne, de Constantinople. Un médecin turc, Menaheur Hodara, vient de découvrir le moyen d'ensemencer les cuir chevelus stériles et de faire pousser, sur les crânes les plus dénudés, une abondante moisson.

Jusqu'à ce jour nous n'avions guère entendu parler que de la fameuse pommade du Lion laquelle, indifféremment, paraît-il, faisait croître les cheveux sur les têtes ou les gazons sur les pelouses ; mais cela nous laissait plutôt sceptiques.

Hors, il ne s'agit pas, cette fois, d'un onguent plus ou moins mirifique, et le nouveau bienfaiteur de l'humanité se borne, modestement, à semer des cheveux

sur les crânes polis de ses contemporains tout comme on sème du blé ou des radis.

Pour parler plus exactement, il " repique ".

Un jour, paraît-il, le docteur Hodara, ayant à traiter un riche padichea atteint d'une calvitie invétérée, s'avisa de pratiquer, à travers le cuir chevelu de son patient, de petites incisions où il implanta des fragments de cheveux pris à une personne au chef opulent. Tentative audacieuse, il faut le reconnaître, mais qui, précisément, réussit. — *Audaces fortuna juvat.*

Les cheveux implantés prirent sérieusement racine et se développèrent normalement, si bien que cette " tête de turc " qui, naguère ressemblait à un patinoir à roulette, affecte, aujourd'hui, des allures de forêt vierge.

L'heureux père de la griffe du cheveu se hâta, naturellement, de communiquer à ses collègues son étonnante découverte, laquelle fut accueillie, il faut le dire, avec une certaine incrédulité ; mais il fallut bien s'incliner devant le fait, appuyé par de nouvelles expériences qui toutes ont réussi.

Voilà, pour nos artistes capillaires, un horizon, — que dis-je, — toute une suite d'horizons immenses !

Plus de chauves, pensez donc !

À l'avenir, chacun de ceux dont la toison, jadis noire comme l'aile du corbeau ou blonde d'une " blondeur " de blés, s'en est allée ou vont les vieilles lunes, pourra faire ensemencer son parterre dégarni.

Moi qui joue, — ça c'est bien une façon de parler, — d'une boule de billard assez réussie, je vais demander, pour ma part, une de ces belles chevelures blondes et bouclées à faire rêver Absalon ou même Clodion le Chevelu.

Ab, mes frères, que ces temps nous réservent donc de surprises !

* * *

Une autre découverte que l'on peut, sans crainte d'exagération, qualifier de stupéfiante, c'est celle de l'utilisation de la fumée, noire et puante, des hauts fourneaux et des usines, lesquels vont devenir des producteurs d'alcool à bon marché. Vous entendez bien ? d'alcool ! Les hauts-fourneaux bouillent de cru, quoi !

Déjà un utilitaire de génie avait trouvé le moyen de tirer partie du gaz s'échappant inutilement des usines pour faire fonctionner, sans fracas, de puissants moteurs, — il en existe déjà un de 200 chevaux-vapeur, — mais transformer la vulgaire fumée — noire et puante — en alcool chimiquement pur, voilà qui est bien propre à faire baver un Groënlandais.

L'inventeur, M. Fritsche, se reportant à la synthèse célèbre de Faraday et Berthelot sur le gaz carburé émanant des hauts-fourneaux, a trouvé le moyen d'en faire, de toutes pièces, un excellent trois-six.

Nos lecteurs chimistes n'ignorent pas qu'en faisant barboter de l'éthylène dans de l'acide sulfurique on obtient de l'acide sulfo-éthylrique qui, bouilli à son tour dans de l'eau, tel un vulgaire pot au feu, se dédouble en acide sulfurique et en alcool.

Vous voyez d'ici, et sans lunettes, qu'il n'y a plus, pratiquement, qu'à recueillir l'éthylène des haut-fourneaux, fours à coke, foyers des usines à gaz où se distille la houille, etc., pour se procurer, à bon compte et par une opération ultra-simpliste, des flots de cognac et de fine champagne.

Déjà la science avait trouvé le moyen d'extraire, de l'acétylène, un alcool à 15 ou 25 sous le gallon.

Hors, l'éthylène est la cousine-germaine de l'acétylène, ce gaz hier encore inconnu et dont la flamme éclaire aujourd'hui le monde.

Encore un petit effort et nos foyers à houille vont travailler pour rien, la fonte de fer devenir un simple déchet, les steamers, — ces dévoreurs de charbon — rendre, en échange des milliers de tonnes de houille qu'on leur jette en pâture, des flots d'alcool et du meilleur.

Et cet ingénieux procédé de production arrive absolument à point, au moment même où la transformation, en moteurs à alcool, des moteurs à pétrole actionnant les " teuf-teufs " et qui empuantissent l'atmosphère, préoccupe, à juste titre, bon nombre de constructeurs.

C'est au moment même où sort des limbes le système d'éclairage à l'alcool de l'ingénieur Denayrouze, que la fumée va nous donner cet alcool à un bon marché invraisemblable. Rien d'impossible, du train dont marche actuellement le progrès, que nous ne possédions, lors de l'Exposition de 1900, toute une flotille d'automobiles actionnées par des moteurs à alcool, filant, dans une course folle, sous les flots de lumière de puissants projecteurs, toujours à l'alcool !

Un constructeur parisien, M. Pétréano, s'engage, dès aujourd'hui et afin d'encourager le mouvement, à transformer gratuitement les dix premiers moteurs à pétrole qu'on lui confiera, en autant de moteurs à alcool de son système.

Le moteur Pétréano possède un carburateur logé dans l'enveloppe même du cylindre, c'est-à-dire dans un milieu déjà échauffé par le gaz de la décharge.

L'alcool, décollant le long d'une série d'entonnoirs, humecte une toile d'amiante appliquée sur la paroi chaude puis, se vaporise dans un courant d'air d'une température élevée et en quantité suffisante pour opérer la combustion dans le cylindre.

Vu les résultats très réels obtenus par M. Pétréano et en comptant, au prix actuel de l'alcool en France, 25 à 30 cents pour un gallon, droits compris, on peut, dès à présent, obtenir un cheval-heure effectif au prix de 3 centimes.

Un moteur ordinaire de trois chevaux ne consommerait que 10 centimes d'alcool par heure, ce qui constitue le moteur idéal rêvé pour les automobiles ; pas d'odeur, pas d'encrassement et, ce qui est plus précieux encore, l'utilisation d'un produit de l'agriculture.

Au lieu de consommer le pétrole américain, ce qui grève le budget français de 38 millions de francs chaque année, on n'usera plus que de l'alcool ce qui, par ricochet, amènera comme bénéfice net la suppression des fumées industrielles.

* * *

Après les moteurs rapides et pas cher, voici venir les petits bateaux qui, indifféremment, cheminent sur ou sous l'eau et se chargent, sans bruit, d'aller déposer, — sous la forme d'une gentille torpille — leur carte de visite chez leurs gros frères les cuirassés.

Chacun a entendu parler du bateau sous-marin le *Gustave Zédé*, dont le gouvernement français vient d'admettre le type, après des essais répétés et sur le modèle duquel un certain nombre de navires doit être mis en chantier.

Il existe un autre type de sous-marin, le *Narval*, qui présente un intérêt encore plus intense que le précédent et qui est appelé à devenir, pour la haute mer, ce que le *Gustave Zédé* est pour la défense des côtes.

Le *Narval* est un amphibie se comportant aussi bien sous l'eau qu'à sa surface. Il est autonome et submersible, actionné, alors qu'il navigue à la surface de la mer, par une puissante machine à huile lourde et, sous l'eau, par des accumulateurs électriques d'un modèle nouveau, toujours maintenus en pleine charge par la machine.

Le " *Narval* " paraît appelé à révolutionner la marine de guerre en neutralisant les grandes flottes contre lesquelles son action serait toute puissante.

Cet étonnant bateau est l'œuvre de monsieur Laubouf, un ingénieur des constructions navales et il a été adopté par le gouvernement français après de nombreuses et minutieuses épreuves. Il peut naviguer à la surface des eaux comme un torpilleur ordinaire, emportant assez de combustible pour franchir 252 milles à 12 nœuds, pendant 24 heures, ou 624 milles, à 6 nœuds, pendant 78 heures.

Il peut s'enfoncer sous l'eau, brusquement, en quelques secondes, et remonter de la même manière.

Il peut, invisible, parcourir 25 milles à 8 nœuds, ou 70 milles à 5 nœuds, à une profondeur de 20 mètres et sans que rien ne révèle sa présence.

Il suit très exactement la route qu'il s'est tracée, guidé par un œil mobile invisible en plein jour, même à quelques brasses de distance; il lance méthodiquement sa torpille et se retire sans se presser.

Il possède, entr'autres organes ingénieux, un appareil permettant de renouveler automatiquement l'air pur et de remplacer par de l'oxygène les produits de la respiration humaine : acide carbonique, vapeur d'eau, etc.; de telle sorte que l'équipage pourrait rester 24 heures sous l'eau, au besoin, sans être aucunement incommodé.

Bref, il est à peu près acquis, pour les techniciens, que vingt-cinq "Gustave Zédé" et autant de "Narval" peuvent avantageusement lutter contre les flottes les plus puissantes; ajoutons qu'on peut construire ces cinquante sous-marins avec le prix ordinairement affecté à la mise à l'eau de deux cuirassés.

* * *

Saviez-vous, amis lecteurs, que la terre tournait trop vite? Moi je m'en doutais bien un peu en voyant le Temps, — ce grand monsieur maigre portant une faux — s'enfuir avec une telle vélocité qu'on a à peine le temps de naître que, paf, on est mort.

Mais je vous avoue néanmoins que j'ai été surétonné en constatant, preuves en mains, la fâcheuse influence que cet excès de vitesse exerce sur l'art militaire (!) et sur l'industrie des chemins de fer (!!). Et pourtant il n'y a pas à barguigner, c'est rigoureusement exact comme je vais essayer de vous le démontrer.

Et d'abord, au point de vue de l'art de la guerre, s'il est évident qu'à l'époque, déjà lointaine, où l'on employait les arbalètes, voire même les fusils à pierre, la vitesse pivotante de notre globe n'était aucunement capable d'influencer le tir d'une façon appréciable, il est non moins évident qu'avec les armes à longue portée, ça n'est plus ça du tout.

Voilà allez saisir cela tout de suite et sans l'intervention d'aucune formule algébrique, si vous voulez bien me prêter quelques minutes d'attention.

Supposons qu'au centre d'un puits très profond, très bien calibré, on laisse tomber un caillou?

Cette pierre mettra un certain temps pour arriver en bas et comme la terre ne cesse de tourner, se déplaçant vers l'Est avec une vertigineuse vélocité, il s'en suivra que, par rapport à la ligne perpendiculaire au centre de la susdite, le fonds de notre puits ne sera plus, à la fin de la chute, exactement dans la même position qu'au commencement!

Conclusion : la pierre ne tombera pas juste au milieu du fonds.

Et ce qui se passe dans le sens vertical se passe également dans celui horizontal, — Nord Sud, — alors qu'il s'agit d'une balle ou d'un obus.

Supposons une cible de 0.50 de largeur, placée sur le 45° degré de latitude au Nord du tireur et à une distance de 1852 mètres (juste une minute d'arc, soit la soixantième partie d'un degré) dans le sens du méridien.

Admettons que nous avons un tireur hors de pair, une arme parfaitement juste, absence de vent ainsi que de toutes causes quelconques de déviation. Le tireur vise soigneusement, tire et... manque le but.

Eh bien, c'est la faute à la Terre! Pendant les trois secondes qu'a mis

TRISTE! TRISTE!



Ça, c'est l'aspect sous lequel Mr Nouveaupère se sentait être lorsque, sortant son bébé pour la première fois, il rencontra trois célibataires de ses amis.

PAS MALIN



Tantine. — Eh bien, ma Louissette, aimes-tu bien ton nouveau petit frère?
Louissette. — Moi, tantine, je ne l'aime pas du tout. Un petit bêta qui ne peut même pas parler français.

la balle à franchir les 1852 mètres la séparant de la cible, la terre s'est déplacée de 240 mètres; pendant ce temps la cible, placée à une minute d'arc plus au Nord, n'a parcouru, dans le même sens, que 239 mètres 42 centimètres.

C'est-à-dire que, pendant que le rapide projectile fendait l'air, le tireur a bougé de 240 mètres et la cible de 239 mètres 42 seulement, soit une différence de 58 centimètres. La cible n'en mesurant que 0.50, le tireur, qui devait en atteindre le centre, est passé à 0.33 centimètres de ce centre!

Avec un canon, un de ces beaux canons modernes qui tirent à 10 et même à 12 kilomètres, la déviation aurait atteint 5 mètres!

On n'avait vraiment pas idée de ça du temps de ce pauvre Galilée!

Il faut donc conclure de tout cela qu'un tireur ou un artilleur devront calculer, suivant l'orientation et l'éloignement du but, la quantité mathématique exacte dont il leur faudra faire dévier leur tir, soit à droite, soit à gauche, s'ils veulent atteindre le but.

Pas commode, hein, l'étude de la balistique en l'an de grâce 1899!

Pour les voies ferrées, c'est bien plus grave encore, car si la rotation de la terre, avec les armes modernes, empêche quelque peu de tuer le pauvre monde, quand il s'agira de trains en marche, elle va, au contraire, y contribuer énergiquement.

Encore un petit calcul, mais c'est si intéressant!

Sous le méridien de Paris, une seconde de latitude, soit 1/3600 de degré, cela fait quelque chose comme 31 mètres du Sud au Nord.

Une locomotive marchant à 31 mètres par seconde ne peut, vu son poids considérable, perdre sa vitesse de rotation avec la terre; donc, après une seconde, ses roues tourneront non plus sur les rails, mais à 1 centimètre à l'Est des dits rails!

Il me semble que vous apercevez, sans aller plus loin, quelques chances de déraillement?

Hélas, c'est la vérité et il y a longtemps que les ingénieurs ont constaté que sur les lignes de railways orientées du Sud au Nord, on déraille toujours à l'Est, quand on se dirige vers le Nord, à l'Ouest, si on est en route vers le Sud.

Heureusement que la voie serpente en sens divers, ce qui compense un peu les écarts et que, de plus, les trains font rarement 31 mètres à la seconde, ce qui équivaut à la jolie vitesse de 112 kilomètres à l'heure.

Cependant, à présent qu'on aborde froidement l'hypothèse d'une marche de 150 et même de 200 kilomètres à l'heure, il ne sera pas supérflu, avant d'aller plus loin, d'opérer le petit calcul ci-dessus.

Du reste ce qui se passe pour la balistique et sur les voies ferrées se reproduit dans la navigation aérienne.

Quel est l'aéronaute qui n'a pas observé que la giration des ballons avait, elle aussi, à peu près toujours lieu vers l'Est? Quel est le voyageur aérien qui, se confiant pour la première fois au léger globe de soie, gonflé d'hydrogène, n'a pas constaté avec stupéfaction, quelques minutes après son départ, qu'il avait le nez tourné vers le point où il aurait dû avoir le dos?

Ah, j'ai bien peur que nos petits fils ne soient forcés, de guerre lasse, d'en revenir aux pataches et aux arbalètes, car, enfin, il est assez difficile de retarder le vol de la terre?

Quel est le frein titanesque qu'un oscur emploierait pour cela? Et même, s'il y parvenait, veuillez bien réfléchir que, le mouvement se transformant en chaleur, notre pauvre terre, volatilisée par le frottement, s'en irait en vapeurs fugaces.

Je crois qu'il vaut encore mieux la laisser tourner, même trop vite.

LOUIS FERRON.

LE SECRET

Le jeune Dula (à l'acteur Thesprien). — Comment pouvez-vous conserver votre sérieux, en débitant des choses aussi comiques?

Thesprien (avec un soupir). — Je pense à mon salaire.

FATALITÉ



Lui (monologuant). — Et dire que voilà la seule femme que j'ai aimée depuis que je suis homme et que je ne puis aller vers elle, parce qu'elle a la rougeole !

NUAGES

Or, de l'hiver, là bas, la visite importune
Dans mon pays t'a ramenée et te voici
De charme vêtue et d'indifférence aussi :
Sur le bord de tes cils tremble un peu de rancune.

Je te frôle parmi l'apaisement du soir.
L'onde chante et frémit sous la brise passante :
Ton regard est distrait, ton sourire s'absente,
Tu marches près de moi, loin de moi, sans me voir.

Tandis que cet abîme entre nous s'exagère
Et cependant qu'en moi, comme un rythme entêté
Se désolent ces mots : Quelle est cette étrangère ?

Un murmure venu du jardin dévasté
Où de mes rêves chers s'achève l'agonie
Répond : — " Reconnais la : ton éternelle amie ! "

ARMAND JOINVILLE.

UNE VIE NOUVELLE

A présent qu'il est question d'appliquer sévèrement l'impôt sur le revenu, il faut bien se faire une raison et, ne pouvant résister à la loi, essayer, comme ce brave Robert Macaire, de la tourner un peu, ce qui est encore une preuve du profond respect quelle continue à nous inspirer.

Voici, pour mon compte, le projet d'existence que je me suis tracé et que j'indique — gracieusement — à ceux de mes contemporains peu disposés à mourir de faim devant les cruelles exigences du fisc.

Cela constitue même un programme assez attrayant ou l'exercice nécessaire est justement pondéré par quelques jouissances intellectuelles et ou tous les besoins de la vie semblent avoir, à peu près, reçu satisfaction.

D'abord je donne congé de mon appartement de garçon, je vends ma maison de campagne de St Cloud, mes meubles, mes effets même et place tout l'argent résultant de ce "lavage général" en bonnes rentes sur l'Etat, non encore imposées.

Ainsi délivré de tout impédimenta gênant, voici comment j'organise ma vie.

Dès le matin, je m'en vais manger un bon bol de soupe à la porte d'un des grands restaurants du boulevard qui pousse même la charité jusqu'à gratifier chacun de ses clients (?) d'un honnête croûton de pain. Il est à ce moment 7 heures $\frac{1}{2}$, les journaux du matin s'étalent à la devanture des kiosques. C'est le moment de prendre connaissances des nouvelles du jour, et du monde.

Quand je me suis suffisamment imbibé de la littérature quotidienne de nos grands journaux, j'avise un banc, bien placé, sur les boulevards extérieurs ou dans un square et je fais ma petit sieste du matin. C'est éminemment hygiénique, surtout dans l'air pur.

Ça, c'est pour l'été ; l'hiver, il y a un petit changement au programme et les travaux intellectuels absorbent une plus grande partie de mon temps.

C'est donc dans les musées que je passe ma matinée, de 10 heures à 1 heure. Si la température s'abaisse, je recherche, de préférence, les peintres qui ont des tons chauds.

Puis, une petite promenade en mangeant mon croûton de pain avec un fruit. Un verre d'une eau délicieuse et fraîche à la prochaine Wallace.

Inutile de dire que s'il pleut, je choisis pour déambuler les arcades de la rue de Rivoli ou de l'Odéon, suivant le cas.

Et je rentre dîner ; une bonne soupe et un morceau de viande, avec un chignon de pain, à la caserne la plus proche.

Dans la soirée, je vais à la recherche de mon tabac. Il y a d'excellents mégos de puros devant les grands cafés des boulevards, mais il faut avoir l'œil.

Le soir, je rentre dans mon appartement et je m'endors, en fumant ma bouffarde, doucement bercé par le clapotement de l'eau en été, ou j'affectionne le dessous des ponts ; en hiver, les salles de pas perdus des chemins de fer ou les fours à plâtre de Vaugirard.

Pour mon argent de poche, je risque, de temps à autre, une petite promenade sentimentale aux alentours des églises ou au bois de Boulogne, les jours de courses. Il y a toujours quelques bonnes âmes pour me gratifier de quelques sous.

Et je vis, heureux et sans préjugés, insouciant du lendemain, des échéances et des termes de loyer.

Et vous trouverez encore des gens qui vous soutiendront qu'on ne peut plus vivre à Paris, avec le nouvel impôt sur le revenu !

PARISIEN.

A L'EXAMEN DE PHYSIQUE

Le professeur. — Quel est le meilleur isolateur connu ?
L'étudiant. — La pauvreté.

ÇA LUI ÉTAIT ÉGAL

Une jeune personne fort niaise, et aussi capricieuse et gâtée que niaise, tourmentait sa mère pour aller à un bal où toutes deux étaient invitées.

— Mais, ma fille, songe donc que je ne connais à peu près personne dans cette maison, où nous irons pour la première fois, et que tu t'y ennuiieras.

— Je le sais bien, maman ; mais cela m'est égal de m'ennuyer... pourvu que je m'amuse !

PAS CE QUI L'EMBARRASSAIT

L'examinateur pose une question à un élève. Celui-ci reste coi.

— Est-ce ma question qui vous embarrasse ? demande le professeur.

L'élève (avec assurance). — Oh ! non, monsieur, ce n'est pas la question, mais la réponse.

UN MOYEN TERRIBLEMENT DANGEREUX

Mme Jeunemariée. — J'ai tellement peur que le public ne suppose que nous venons de nous marier récemment, que j'ai fait promettre à Alfred de me traiter en public juste comme s'il n'avait de considération absolue que pour lui.

Mme Vieillemariée. — C'est le plan que j'avais adopté quand je me suis mariée. Mais mon mari l'a toujours gardé ; il n'a pas changé depuis.

QUELLE CHANCE !



Le père (qui, commençant à s'embêter, apparaît au sommet de l'escalier). — Catherine ! Mais est-ce que ce jeune homme ne doit pas aller travailler, demain matin ?
Catherine. — Mais non, papa. Il est gardien de nuit à la brasserie Reinhardt.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 18 FÉVRIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XXI — FATALITÉ !

(Suite)



Sur le front d'Yvonne, Korrigan venait de lever son lourd soulier ferré.

Et l'inconnu, dont le regard attendri restait toujours attaché sur elle semblait souffrir de la voir si joyeuse.

Soudain, il tressaillit.

L'enfant lui avait pris les mains, puis le regardant avec ses grands yeux si profonds et où le bonheur mettait des larmes, elle venait de le remercier encore, de le bénir encore.

— Oh ! oui, merci !... Oh ! oui, soyez béni ! murmurait-elle la voix toute tremblante d'émotion... Oh ! oui, sans vous, monsieur, que serions-nous devenues !...

— Je serais morte, dit vivement et doucement Yvonne, et je n'aurais plus revu mon fils !

— Je serais morte aussi, reprit la petite Suzanne, et ma mère qui m'aime comme les mères seules savent aimer... ma mère qui n'aurait pu vivre sans moi, serait morte aussi de désespoir et de chagrin... L'inconnu, qui semblait devenir plus pâle souriait, mais ne répondait pas.

— Oh ! oui, monsieur, reprit encore l'enfant en serrant de plus en plus énergiquement les mains de celui qu'elle croyait son sauveur, oh ! oui, soyez mille fois béni pour nous avoir arrachées à cet enfer... pour nous avoir enfin rendues à la vie !...

— Sans vous, déjà les portes du château de Morgoff seraient retombées sur nous !... Sans vous, nous serions encore enterrées toutes vivantes entre ces hautes murailles que nous n'avons pu franchir que par un hasard miraculeux !... Oh ! oui, soyez béni !... soyez mille fois béni !...

Et les lèvres de la pauvre petite se posèrent longuement sur les mains de l'inconnu, qui tressaillit encore.

— Je ne sais pas encore votre nom, monsieur, poursuivit l'enfant, mais quand je le saurai, je vous jure bien que je ne l'oublierai jamais... oh ! non, jamais !... jamais !

Une ombre venait de passer sur le front de l'inconnu.

— Mais si j'ignore encore qui vous êtes, reprit la petite Suzanne avec un accent de plus en plus joyeux, je connais bien celui qui vous a envoyé vers nous... celui à qui nous devons de vous avoir rencontré sur notre chemin...

Cette fois encore, l'inconnu n'avait pu réprimer un léger tressaillement.

— Oh ! celui-là, s'écria-t-elle, comme je l'aime aussi... comme je le bénis bien aussi !... Celui-là, c'est le comte de Belleruche...

— Oui, oui, le comte de Belleruche ! fit vivement l'inconnu. Et vous le reverrez bientôt... vous reverrez bientôt aussi votre mère... bientôt aussi ce petit ami que vous aimez tant et qui vous aime tant également...

— Maurice ! fit Yvonne, les yeux étincelants de joie.

— Oui, bientôt vous vous retrouverez au milieu d'eux à Fontenay-sous-Bois... bientôt la vie sera aussi belle pour vous qu'elle était, hier encore, effrayante et lugubre... bientôt la joie vous reviendra et l'espérance vous sourira... bientôt, enfin, vous ne vous rappellerez plus le château de Morgoff que comme on se rappelle un mauvais rêve... un cauchemar lointain dont le souvenir chaque jour de plus en plus s'éloigne, de plus en plus s'efface...

— Mais il faudra d'abord m'obéir et avoir confiance en moi...

— Oh ! oui, monsieur ! s'écrièrent ensemble Yvonne et Suzanne.

— Car en m'obéissant, c'est au comte de Belleruche que vous obéirez...

— Oui, monsieur !... Oui, monsieur !...

— Il ne faut donc pas vous étonner ni vous montrer trop impatientes si je ne vous conduis pas tout de suite à Fontenay-sous-Bois...

— Pas tout de suite ! s'écria la petite Suzanne un peu saisie.

— C'est la volonté du comte.

— Mais pourquoi, monsieur ?

— Oui, pourquoi ! ajouta vivement Yvonne.

— Je n'en sais pas davantage, mais suivant le désir qu'il m'a formellement exprimé, je dois d'abord vous garder pendant quelques jours dans une maison où il viendra vous rejoindre...

— Est-ce qu'il serait survenu à Fontenay quelque chose que l'on voudrait nous cacher ? dit anxieusement Yvonne. Est-ce que mon enfant... est-ce que Maurice... ?

— Rassurez-vous, madame, votre fils est complètement rétabli et vous n'avez nulle crainte à concevoir pour lui...

— Est-ce que ma mère... ?

— Votre mère n'ignore pas les intentions du comte de Belleruche et connaît la retraite où je vous mène... où peut-être, elle aussi, viendra vous chercher...

— Oh ! alors !

— Ainsi, c'est entendu ?... Vous m'écoutez comme on écoute un ami ?

— Oui, monsieur, oui, nous vous le jurons ! répondit vivement Yvonne.

— D'ailleurs, je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta l'inconnu avec un sourire, que dans la maison où nous serons ce soir...

— Ce soir seulement s'écria Suzanne.

— Oui, ce soir seulement... vers la tombée de la nuit... Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne regretterez pas le sinistre château de Morgoff...

— Oh ! monsieur, ne nous en parlez plus... ne nous en parlez jamais ! s'écria Yvonne avec un geste plein d'épouvante.

— Car, là, vous ne serez plus des prisonnières et vous n'aurez plus autour de vous des misérables qui se plairont à vous torturer. Mais on fera tout, au contraire, pour vous faire oublier combien vous avez souffert et combien vous avez été malheureuses...

Et tandis qu'à ce souvenir un lourd soupir s'échappait de la poitrine d'Yvonne et de la petite Suzanne, l'inconnu se tut.

Les chemins étaient maintenant moins dangereux, et la voiture roulait de plus en plus rapidement. Les pays qu'elle traversait, toujours tristes et déserts, étaient cependant d'un aspect moins sauvage que les environs de Morgoff...

Et, tout à coup, comme le jour allait finir, la petite Suzanne, qui de nouveau venait de se pencher à la portière, aperçut, encore assez loin, une coquette maison à demi cachée derrière un rideau de peupliers.

— C'est là ! dit l'inconnu qui avait suivi le regard de l'enfant.

Et quelques minutes après, la voiture s'étant arrêtée, d'un bond

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR GODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

il mettait pied à terre, puis entraînait vivement Yvonne et la petite Suzanne.

La nuit était tout à fait venue et le ciel, ce soir-là, était très noir, elles firent quelques pas pour ainsi dire à tâton, puis, soudain, dans le profond silence qui les entourait, on entendit le bruit sourd d'une grille de fer qui se refermait derrière elles.

Yvonne n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, mais elle ne vit rien... rien qu'une ombre épaisse qui cachait tout.

—Suzanne! Suzanne!... s'écria-t-elle très bas, toute frissonnante. Suzanne, où es-tu?

—Mère, je suis là... je suis là, près de vous! répondit vivement l'enfant en se laissant tomber dans les bras de la folle.

—J'ai peur!

—Mère!

—Oui, j'ai peur!... Oui, je ne sais pourquoi, mais il me semble que nous sommes encore ici entre les mains du baron de Chancel et du comte de Guérande... que nous sommes encore ici dans une prison!...

—Non, mère, non! n'ayez pas cette pensée-là! s'écria la petite Suzanne. Vous savez bien que M. de Belleruche va venir... Vous savez bien que, dans quelques jours, nous serons près de Maurice... Vous savez bien enfin que nous sommes libres!...

—Libres!

—Oui, libres!... Oui, je vous le jure!...

Mais, à quelques pas de là, quelqu'un avait tressailli.

C'était l'inconnu dont le pâle visage s'était éclairé d'un triste sourire:

—Libres? murmura-t-il. Pas encore!

Puis s'étant vivement avancé vers elles:

—Venez!... venez! dit-il en les prenant chacune par la main.

Et, d'un pas rapide, il se perdit avec elles dans l'ombre.

XXII. — DÉSESPOIR DE MÈRE

Mais si nous connaissions les souffrances et la torture d'Yvonne et de Suzanne au sinistre château de Morgoff, comment dire les douleurs et le désespoir de Clotilde?

Comment dépeindre l'horrible angoisse qui s'était emparée d'elle lorsque, de retour chez le comte de Belleruche, après quelques heures passées à Paris, elle n'y avait plus retrouvé Suzanne... Suzanne, que le marquis de Prades lui avait enlevée... Suzanne à qui le marquis de Prades avait tendu le piège odieux, le piège infâme que nous savons!

Aidée de Maurice qui, lui aussi, commençait à s'inquiéter de la disparition de sa petite amie, elle s'était d'abord élancée dans le parc en appelant éperdument sa fille:

—Suzanne!... Suzanne!... Suzanne!...

Mais comme toutes les allées étaient désertes et comme l'écho seul lui répondait, elle avait bien été forcée de se rendre à l'évidence. Suzanne n'était pas là!

Mais où donc était-elle?

Alors, halotante et le front couvert d'une sueur d'agonie, elle s'était mise encore à interroger Maurice.

Mais Maurice ne pouvait rien dire et tout ce qu'il savait, c'est que depuis quelques heures déjà il avait vainement cherché partout Suzanne.

Alors au bruit de ses sanglots, aux cris déchirants qu'elle poussait, le comte de Belleruche et ses gens étaient accourus.

Sans perdre une minute, ils s'étaient mis à fouiller Fontenay, Vincennes, à fouiller partout... Mais aucun de ceux qu'ils avaient interrogés n'avait pu leur donner des nouvelles de l'enfant... Nulle part on n'avait retrouvé les traces de la petite Suzanne...

Et il était déjà très tard, presque le milieu de la nuit, quand François le blanchisseur, qui dormait profondément, se réveilla brusquement en sursaut.

Des gens cognaient à sa porte et il entendait des voix l'appeler. D'un bond, il courut ouvrir sa fenêtre et reconnut alors la voix de Clotilde.

—Vous! s'écria-t-il, tout saisi.

—Ma fille!... Avez-vous vu ma fille? s'écria-t-elle.

—Suzanne?

—Oui, Suzanne!... Suzanne qui a disparu!... Suzanne que je n'ai plus retrouvée tout à l'heure chez M. de Belleruche!...

—Est-ce possible! s'écria Mme François, qui venait d'accourir à son tour. Mon Dieu! nous ne sortirons donc pas de tous ces malheurs!... Suzanne perdue!...

—Ou volée!

—Non, non, ne vous déssolez pas ainsi! s'écria la blanchisseuse. Oh! vous la retrouverez... elle reviendra... Une grande fille comme Suzanne ne peut pas se perdre!...

Mais, brusquement, elle se tut, car elle venait de s'apercevoir qu'elle avait dit des paroles maladroites.

En effet, n'était-ce pas parce qu'une grande fille comme Suzanne ne pouvait se perdre que sa disparition devenait plus étrange et plus mystérieuse encore?

—Et puis, reprit-elle, elle ne se serait pas non plus laissée voler!...

—Qui sait? fit vivement Clotilde la voix sourde. On aurait pu lui tendre un piège... lui dresser un guet-apens... Que sais-je?

—Oh! quelle folie!... Qui voulez-vous qui aurait pu tendre un piège à cette enfant?...

—Qui? s'écria Clotilde en se redressant soudain. Lui, peut-être!

—Lui!

—Oui, c'est lui!... Oh! le misérable!... Oh! l'infâme!... Oui, c'est lui!... c'est lui!...

Et Clotilde n'avait pas encore achevé les derniers mots qu'elle était déjà loin, courant si vite que le domestique du comte de Belleruche, qui l'avait accompagné, avait peine à la suivre.

Tout pâles et de plus en plus saisis, le blanchisseur et sa femme l'avaient longtemps suivie du regard.

Quand enfin sa silhouette se fut perdue dans la nuit:

—Qu'a-t-elle donc voulu dire? demanda François. De qui a-t-elle donc voulu parler?... Est-ce que tu as compris, toi?

—Peut être!

—Ah!

—Souviens-toi du marquis de Prades!...

—Du marquis de Prades?

—Oui, souviens-toi de ce que je te disais... des pressentiments que j'avais!...

—Tu crois?

—Eh bien! ce sont mes pressentiments qui se réalisent... Eh bien! comme je te le disais, c'est cet homme qui a porté malheur à ces deux pauvres femmes... Et c'est lui qu'elle accuse... c'est vers lui qu'elle court en ce moment!...

Et c'était bien vers lui, en effet, vers l'hypocrite et lâche marquis de Prades qu'en ce moment courait comme une folle la mère de la petite Suzanne.

Car, tout à coup, tandis qu'elle parlait à François et à sa femme, le souvenir de la dernière entrevue qu'elle avait eue avec cet homme, le souvenir de la dernière scène qui avait eu lieu entre eux chez M. de Belleruche lui était revenu!...

Et elle l'avait revu se dresser en face d'elle, livide, les yeux chargés d'éclairs, écumant de rage.

Et elle l'avait entendu lui jeter encore avec un geste plein de défi ces menaçantes paroles:

—Oh! vous me reverrez et vous me demanderez grâce... et vous ne rirez plus, je vous le jure!...

—Vous ne serez pas toujours si fière et si triomphante... et un jour viendra où vous ne serez que trop heureuse que je veuille bien encore devenir votre époux!

Oh! maintenant elle comprenait!... Ne pouvant venir à bout de sa résistance, ne pouvant la faire consentir à cet odieux mariage, il pensait la tenir par son enfant, la dompter enfin par sa fille!...

Et c'était lui... c'était ce misérable qui, mettant à exécution ses menaces, lui avait enlevé Suzanne!...

C'était lui qui, profitant de la pitié qu'il inspirait malgré tout à la pauvre petite, lui avait tendu quelque piège pour l'attirer chez lui, pour la voler à sa mère!...

Mais à présent, Clotilde ne pleurait plus, ne sanglotait plus... A présent, elle n'était plus la pauvre mère brisée, anéantie, et dont la douleur et le désespoir avaient rempli d'épouvante le petit Maurice et si profondément remué, si profondément ému le comte de Belleruche.

Très pâle, mais pâle d'indignation et de colère, elle n'avait plus dans les yeux qu'une flamme vengeresse!...

Ah! le bandit oserait jouer ce jeu-là!

Ah! l'infâme, pour s'emparer de ses millions et pour se refaire une fortune avec la sienne ne reculait même pas devant ce crime-là!

Eh bien! c'était ce qu'on allait voir!... Et dût-elle l'étrangler de ses faibles mains de femme, il faudrait bien qu'il parle!... Il faudrait bien que ce voleur d'enfant lui rende Suzanne!...

Elle marchait de plus en plus vite, le front inondé de sueur, le cœur lui battant à grands coups dans la poitrine.

Quand enfin elle se retrouva à Fontenay-sous-Bois, elle congédia d'un mot le domestique qui l'accompagnait.

Mais celui-ci insistait pour ne pas la quitter.

Il était une heure indue... Elle pouvait faire de mauvaises rencontres... Il n'était pas prudent qu'elle fût seule dehors au milieu de la nuit!...

Mais il lui fut impossible de la convaincre.

—Non, mon ami, non, laissez-moi, dit-elle doucement.

Et, toujours du même pas rapide, elle s'éloigna!...

En se promenant un jour dans les environs de la villa du comte, elle avait entrevu le marquis de Prades dans son jardin, et c'était ainsi que le hasard lui avait appris où était situé son pied-à-terre.

Quand elle y arriva, quelques minutes après, elle ne put retenir un mouvement de joie.

La maison, qu'elle s'attendait à trouver toute noire et profondément endormie, avait encore une de ses fenêtres très vivement éclairée, et derrière ses rideaux on pouvait voir aller et venir lentement la silhouette d'un homme.

C'était le marquis, qui, inquiet et fébrile, se promenait ainsi dans le salon où nous l'avons vu recevoir, quelque temps auparavant, la visite du comte de Belleruche.

Son complice, l'ignoble comte de Guérande, avait depuis longtemps déjà quitté Fontenay-sous-Bois, emmenant la petite Suzanne profondément endormie, grâce au puissant narcotique que les deux misérables avaient eu soin de verser dans ce qu'ils lui avaient fait boire.

Mais en dépit de tout ce que le comte de Guérande avait pu lui dire pour le rassurer et pour lui prouver qu'ils n'avaient rien à craindre en commettant une pareille infamie, le marquis était loin d'être tranquille, et il n'avait fallu rien moins que l'appât de l'immense fortune qu'il convoitait, que l'appât des millions de Clotilde, pour qu'au dernier moment il ne renoncât pas à son criminel dessein.

— Que va-t-il arriver maintenant ? se demandait anxieusement de Prades, tout en continuant de se promener lentement de long en large.

— A cette heure, Clotilde doit être revenue de Paris... A cette heure, la disparition de la petite doit être constatée depuis longtemps, et tout doit être sens dessus dessous dans la villa du comte de Belleruche...

— Oui, que va-t-il arriver maintenant que le coup est fait ? maintenant qu'il est trop tard pour reculer ?

— La farouche Clotilde doit se lamenter, se désespérer... ses soupçons vont-ils se porter sur moi ?... Va-t-elle m'accuser... ?

Puis, au bout d'un moment de silence :

— Parbleu ! reprit-il. Et d'ailleurs, comment ne me soupçonnerait-elle pas, comment ne m'accuserait-elle pas après la scène de l'autre jour chez le comte de Belleruche ?... Une chose même m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas encore venue, furieuse et échelée, me demander ce que j'ai fait de sa fille... Il est vrai qu'elle n'est pas encore remise du coup qu'elle vient de recevoir et qu'elle a la tête trop perdue pour pouvoir réfléchir... Mais patience !... Je ne perds rien pour attendre... Et alors ?

Et, toujours marchant très lentement, la tête basse, le marquis continuait de réfléchir.

Puis, qu'il n'avait enlevé Suzanne que pour tenir à sa merci Clotilde et que pour la forcer à ce mariage dont l'idée seule était pour elle une épouvante, il était bien clair que son rôle n'était pas de nier, mais, au contraire, d'avouer très nettement et très carrément le vilain gredin qu'il était.

Il était bien certain qu'après les violentes menaces qu'il avait faites à la pauvre Clotilde, il n'avait plus qu'à démasquer son jeu et à lui dire :

— Oui, voilà quelle était mon arrière-pensée... Voilà quel était le crime que je préméditais quand je vous affirmais que c'était vous qui viendriez me demander grâce... quand je vous jurais qu'un jour ce ne serait plus moi qui vous supplierais, mais que ce serait vous qui vous trouveriez à mes pieds... ?

— Oui, je vous ai pris votre fille, et je ne vous la rendrai que le jour où vous consentirez à devenir marquise de Prades.

— Maintenant, choisissez : ou faites de moi votre époux, ou résignez-vous à ne plus revoir votre enfant !

Mais si cette attitude était la seule qu'il dût prendre s'il voulait arriver à un résultat et que son crime ne fût pas inutile, elle n'était pas sans lui causer une appréhension qui le rendait tout pâle.

Car se reconnaître l'auteur de la disparition de l'enfant, n'était-ce pas s'exposer à avoir affaire à d'autres qu'à Clotilde ?

Il y avait la justice, à qui celle-ci ne manquerait pas de s'adresser.

Il y avait aussi le comte de Belleruche, qui ne manquerait pas d'intervenir.

La situation pouvait donc devenir dangereuse.

Et le marquis de Prades de plus en plus songeait, de plus en plus réfléchissait.

Pour se donner du courage, il se rappelait le bel aplomb et la belle assurance de son complice, du misérable comte de Guérande, qui, à cette heure, filait à toute vapeur vers le château de Morgoff... vers cette lointaine et sombre prison où il allait jeter la petite Suzanne.

De Guérande ne lui avait-il pas dit et répété cent fois, comme un homme sûr de son fait :

— Si tu vas devant la justice, tu n'as qu'à ne pas perdre ton sang-froid.

— Rappelle-toi, d'ailleurs, que nul n'aura entendu ce que tu auras dit à Clotilde, l'aveu que tu lui auras fait, et, par conséquent, rien

ne te sera plus facile que de nier les propos qu'elle t'attribuera...

— Rappelle-toi encore que tu n'es pas le premier venu... que si tu n'as plus le sou aujourd'hui, tu n'appartiens pas moins à une famille qui a des relations et des influences, et qu'avant d'embêter un homme comme toi... un homme qui s'appelle le marquis de Prades... un homme qui, s'il n'est rien lui-même, est peut-être tout de même quelque chose pour les siens, on y regardera à deux fois...

— Rappelle-toi, enfin, que Clotilde a, autrefois, abandonné cette enfant qu'elle t'accuserait de lui avoir volé aujourd'hui... Or, tout en n'ayant pas l'air de la charger — ce qui ne serait pas d'un galant homme — rien ne t'empêche cependant de te servir habilement de ce passé-là de façon qu'elle ne s'en tire pas à son avantage.

Et de Guérande, de plus en plus sûr de lui, n'avait-il pas ajouté encore :

— Marche !... Marche donc !... Pas de preuves, pas de témoins contre toi !... Quand la petite Suzanne pourra parler, il sera trop tard, car Clotilde Didier sera devenue marquise de Prades...

— Marche donc !... Marche donc !... Je te réponds du succès !... Et si tu as quelques petits ennuis, songe que l'on n'a rien sans peine et qu'au bout de cette aventure, ce sont des millions qui t'attendent !...

Des millions !

Ce mot venait encore d'éblouir le marquis et de le rendre plus pâle.

Oui, ces millions, il les lui fallait ! il les aurait !... Oui, pour mettre la main dessus, ce gentilhomme se sentait capable de tout ; mais comme la scélératesse ne doit pas exclure la prudence — au contraire ! — à force d'y réfléchir, il finissait par trouver un aveu brutal, un aveu cynique, un peu trop hardi.

— Oui, je crois que de Guérande a raison et qu'il n'y a rien à craindre, se dit-il. En tête à tête avec Clotilde, je lâche tout, j'avoue tout, et rien ne m'est plus facile après que de nier, que de crier qu'elle me calomnie et qu'elle m'a mal compris...

— Mais pourquoi cependant ne pas user d'un autre moyen qui atteindrait au même but et qui serait encore moins dangereux ?... Pourquoi, sans lui dire brutalement la vérité, ne la lui ferais-je pas comprendre ?... Oh ! je ne dirais rien, mais cependant elle comprendrait tout...

— Oui, oui, à tout hasard, ce moyen-là veut mieux et je crois que je ferais bien de m'en servir...

Et le marquis venait d'allumer un cigare, quand, soudain, il le jeta loin de lui.

— On sonne ! s'écria-t-il, devenu livide.

En effet, de violents coups de cloche retentissaient.

— C'est elle ! ajouta-t-il, tandis qu'un petit frisson lui courait dans l'échine. Attention !

Et les coups de cloche continuaient de plus en plus violents, de plus en plus furieux, pendant qu'une voix, qui venait le faire tressaillir de la tête au pied, le marquis de Prades, la voix étranglée de Clotilde criait, ou plutôt hurlait :

— Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !

Et, comme une furie, elle se jetait sur la grille, cherchait à l'ébranler... Et les coups de cloche ne cessaient pas, les cris non plus :

— Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi !

Réveillé en sursaut, le jardinier venait d'accourir, le geste et le ton menaçants.

— Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?... Passez votre chemin ! lui cria-t-il à son tour.

— Je suis une mère à qui l'on a volé son enfant ! répondit Clotilde qui, toujours cramponnée à la grille, l'ébranlait avec plus de forces encore. Je veux parler à votre maître... au marquis de Prades... Ouvrez-moi !...

— M. le marquis dort...

— Le misérable ! — Non, il ne dort pas ! — Ouvrez-moi !... Dites-lui que c'est Clotilde... C'est lui dont il veut prendre la fortune !... Oui, dites-lui cela !... dites-lui cela !... Mais je veux que l'on m'ouvre !... Je veux que l'on m'ouvre !... Ouvrez donc !...

Et, de nouveau, sous la poussée de la jeune femme, la grille s'ébranlait, grinçait... Les cris de Clotilde avaient été entendus, car les fenêtres des villas voisins s'étaient ouvertes, et, surpris dans leur sommeil, des chiens ne cessaient d'aboyer, tirant avec force sur leurs chaînes...

— Oui, madame, oui, je vais prévenir M. le marquis, dit vivement et à voix basse le jardinier qu'un pareil scandale effrayait. Mais, de grâce, attendez... ne criez plus !...

Et tout pâle, tout saisi en face de cette étrange aventure à laquelle il ne comprenait rien, il s'élança vers la maison.

Mais, comme il allait gravir les marches du perron, il aperçut le marquis penché au-dessus de lui.

Celui-ci venait d'ouvrir la fenêtre, et lui montrant la grille :

— Je ne sais pas ce que veut cette femme, dit-il rapidement, mais ouvrez-lui... ouvrez vite !...

— Que M. le marquis se méfie !...

— Ouvrez, vous dis-je !

Puis, brusquement, de Prades reforma sa fenêtre.

Si c'était un gredin, ce n'était pas un lâche, et cependant il avait peur, il tremblait !...

La glace, sur laquelle son regard s'était porté par hasard, lui ayant renvoyé son image, il ne se reconnut plus, tant il était livide et défait.

Et l'oreille tendue, la gorge serrée, se raidissant pour faire bonne contenance, il guetta, plein d'anxiété, l'arrivée de la pauvre femme qu'après avoir, autrefois, si odieusement trahie et abandonnée, il venait, maintenant, de si terriblement désespérer....

—La grille s'ouvre ! murmura-t-il la voix sourde. La voilà !...

En effet, on entendait Clotilde courir sur le sable du jardin.

Et il ne s'était pas écoulé deux secondes, que la porte du salon où se trouvait le marquis s'ouvrait avec fracas, et qu'elle paraissait devant lui, livide aussi, les yeux étincelants, effrayante.

De Prades s'était redressé et ne la quittait pas des yeux.

—Elle serait capable de me tuer ! pensa-t-il.

Et, en effet, eu ce moment, elle en aurait été capable.

—Canaille, c'est moi !... Canaille, qu'as-tu fait de ma fille !... Canaille, tu vas me la rendre ! lui cria-t-elle en marchant sur lui les poings fermés et l'air si terrible qu'il recula.

—Votre fille ? balbutia-t-il.

—Oui, ma fille que tu m'as volée, bandit !... Oui, ma fille qui n'est plus chez M. de Belleruche !... Oui, ma fille que tu me caches et qu'il faut que je retrouve !... Oui, lâche, misérable, où est-elle ? qu'en as-tu fait ?

—Moi ?

—Oui, toi !... Oui, toi !...

—Mais je vous jure...

—Ah ! pas de phrases ! s'écria-t-elle avec un geste qui le fit reculer encore. Ma fille !... ma fille !... ma fille !...

Et toujours elle marchait sur lui, tandis que son regard, de plus en plus chargé d'éclairs, de plus en plus plein de folie, semblait chercher une arme, pour frapper, une arme pour se venger.

Et ce regard, qui ne lui avait pas échappé, avait encore achevé d'effrayer l'infâme marquis.

Aussi, la voix très douce, se hâta-t-il de dire :

—Voyons, laissez-moi vous parler... laissez-moi vous comprendre...

—Ma fille !... ma fille !...

—Soyez plus calme... Que s'est-il passé ?,... De quoi m'accusez-vous ?

—Il le demande ! s'écria-t-elle en faisant en mouvement pour s'élançer sur lui.

—Je le demande parce que je ne sais rien... parce que je ne comprends rien à la scène que vous venez me faire, répondit-il vivement. Non, sur l'honneur, je ne sais pas pourquoi vous me demandez Suzanne, quand je ne l'ai pas revue depuis l'autre jour... depuis le jour...

—Depuis le jour où tu m'as fait des menaces !... depuis le jour où tu m'a prêté que je ne rirais pas toujours !... depuis le jour où, parce que je te repoussais avec dégoût, tu m'as crié, écumant de rage, que je serais trop heureuse un jour de devenir ta femme !...

—Ah ! oui, voilà ce qui se cachait sous tes menaces qui me faisaient hausser les épaules... sous tes menaces qui me laissaient pleines de pitié et de dédain !... Oui, c'était là ce que tu voulais dire ! Oui, c'était ce crime-là que tu préméditais !... Oui, pour être plus sûr que je te céderais... plus sûr que ma fortune ne t'échapperait pas, tu n'as rien trouvé de mieux que cette chose affreuse, que cette chose atroce : m'enlever mon enfant !...

Mais il venait d'avoir un mouvement d'indignation.

—Ah ! c'est trop fort ! s'écria-t-il. Parce qu'un jour j'ai laissé échapper des paroles que je regrette profondément...

Des paroles que la colère m'arrachait et qui ne signifiaient rien...

—Quel lâche !

—Vous venez aujourd'hui me rendre responsable de la disparition de Suzanne... de Suzanne qui, d'ailleurs, m'aurait fui sans doute comme vous me fuyez vous-même... Mais les préventions que vous avez contre moi vous aveuglent et vous ne réfléchissez pas, vous ne raisonnez pas... Eh bien ! vous avez tort...

Mais, cette fois, c'était elle qui venait de l'interrompre, c'était elle qui le secouant avec une violence inouïe, lui criait en plein visage :

—Assez ! tu mens !... Où est Suzanne ?

—Mais comment voulez-vous que je le sache ?... comment voulez-vous que je vous réponde ?...

—Tu le sais !... Je veux que tu me le dises !... Où est-elle ? Où la caches-tu ?... Parle !... Parle !... Je le veux !...

Et comme elle se cramponnait toujours à lui... comme elle le secouait avec plus de force encore :

—Ah ! c'est assez !... oui, c'est assez ! cria-t-il en se dégageant brusquement. Vous êtes folle !

Mais, il n'avait pas achevé, que Clotilde avait bondi en jetant un cri de triomphe, un cri de douleur aussi.

Elle venait d'apercevoir, oublié sur un canapé, un petit fichu, et

ce fichu, dont elle s'était emparée, c'était celui de l'enfant... c'était celui de Suzanne !...

—Ah ! gredin, tu ne sais rien ! hurla-t-elle. Et ça !... Et ça !... Ose donc dire encore que tu ne me l'as pas volée !...

Et, toute frémissante, elle agitait devant lui cette preuve de son crime... cette preuve de l'enlèvement de sa fille.

Car c'était bien le fichu de la petite Suzanne... le fichu qu'elle avait perdu dans le jardin, et que de Prades, il ne savait plus comment, avait jeté là sur ce meuble.

Plus pâle qu'un cadavre, le misérable tremblait, frémissait aussi. Car cette découverte non seulement l'obligeait à changer son plan de conduite, mais encore l'accablait et le condamnait... Car maintenant, quoi qu'il pût arriver, il était bien forcé d'avouer... d'avouer quand, en face de cette mère dont le masque tragique l'épouvantait, l'aveu lui paraissait plus dangereux que jamais.

Et alors, pendant quelques secondes, un violent combat se livra en lui.

Allait-il tout dire ?

Allait-il dénoncer de Guérande et mettre Clotilde sur les traces de sa fille ?

En agissant ainsi, après avoir mis des conditions à son aveu, peut-être étoufferait-il l'affaire... peut-être n'aurait-il rien à démêler avec la justice qui, toujours et malgré tout, le remplissait d'effroi.

Mais alors il lui faudrait renoncer à ce rêve qui ne cessait de le hanter et qui lui donnait la fièvre... à ce rêve de brillante fortune dont il avait cru, sur la foi de son complice, la réalisation si facile !

Mais alors il lui faudrait dire adieu aux millions de Clotilde... adieu à cette existence opulente... à cette vie de grand seigneur qu'il avait espéré connaître encore !

Mais alors il serait irrémédiablement condamné à rester pauvre... irrémédiablement condamné à rester le gentilhomme ruiné, le viveur décaqué qui en était déjà réduit aux expédients, en attendant qu'il en fût réduit au désespoir !...

Et cette dernière pensée le fit frissonner encore.

La misère !

Où, si la misère lui paraissait trop lourde à porter, le suicide !

Tel était l'avenir qui l'attendait... l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Mais, soudain, un éclair étincela dans ses yeux.

Oh ! avant d'en être rendu là... avant d'être un objet de pitié pour ceux qui l'avaient connu si fringant autrefois... avant de quitter ce monde dont il n'avait pas épuisé toutes les joies, il tenterait tout... il risquerait tout !...

Oui, tout !... Oui, la Cour d'assises où il pouvait échouer ! Oui, le bagne dont il avait la terrifiante vision !...

Oui, cette partie, si dangereuse qu'elle pût être, il la jouerait jusqu'au bout !

—Et je la gagnerai ! ajouta-t-il dans sa pensée. Et toi, Clotilde, tu seras à moi avec ta fortune, avec tes millions !... Et le marquis de Prades, que l'on plaint déjà peut-être... le marquis de Prades ressuscitera plus brillant et plus riche que jamais !

Et il n'avait fallu que ces quelques secondes pour complètement changer, pour complètement métamorphoser le marquis.

Maintenant il n'était plus l'homme hésitant et indécis que le comte de Guérande était obligé parfois de remonter. Maintenant il ne tremblait plus. Mais, pour atteindre son but, il se sentait capable de toutes les audaces.

Et cela se lisait si clairement sur son visage, que l'angoisse de Clotilde devint plus poignante, plus terrible encore.

—Il se taira !... Je ne saurai rien !... Ah ! l'infâme !... l'infâme ! se disait-elle.

Et, soudain, elle frémit comme si sa main venait de sentir le froid contact d'un reptile.

C'était de Prades, dont la main venait de s'avancer pour prendre la sienne... de Prades qui, sans doute, n'ayant pas renoncé à la voir se rendre, venait de se mettre à lui parler avec la même douceur hypocrite que dans leur entrevue chez le comte de Belleruche.

—Vous allez me maudire, fit-il vivement et à voix basse. Vous aller encore m'accabler de votre mépris et de votre haine... Vous allez me souffler encore avec ces mots de "lâche" et de "misérable" qui sont si terribles pour moi dans votre bouche... et cependant, oui, c'est vrai, je sais où est Suzanne....

—Ah !

—Et je n'aurais qu'un mot à dire pour que votre immense désespoir se change en une immense joie... qu'un mot à dire pour qu'elle vous soit rendue...

—Eh bien ? s'écria-t-elle, la voix très sourde et en contenant sa colère.

—Mais ce mot-là... ce mot qui vous la rendrait... ce mot qui vous consolerait... il ne dépend pas de moi de pouvoir le dire... cela dépend de vous...

—Oui, je comprends ! fit-elle sur le même ton. La pauvre enfant est un otage entre vos mains, et pour que vous me la rendiez, il faut d'abord que j'accepte vos conditions !...

—Oui ! dit-il cyniquement. Oui, il faut que vous ne me repos-

siez plus... Oui, il faut que vous consentiez à devenir ma femme...

—C'est-à-dire que je consente à me dépouiller pour vous !... c'est-à-dire que je consente à ruiner ma fille pour vous enrichir...

—Ne dites pas cela !...

—C'est vous qui le dites !...

—Non ! non ! La vérité, c'est que je suis aujourd'hui à bout de ressources et que vous seule... que ce mariage seul peut me sauver...

—J'espère que, cette fois, je joue franc jeu et que vous ne m'accuserez pas de vouloir vous mentir, de vouloir vous tromper par l'éta-lage de faux sentiments...

—Mais vouloir vous dépouiller !... Mais vouloir ruiner Suzanne, vous ne le croyez pas !... Tout ce que je désire et tout ce que je demande, c'est de faire avec vous un échange où chacun de nous trouvera sa part : vous et votre fille, le nom qui vous manque... moi, une seconde fortune, une nouvelle richesse que vous prendrez sur cet héritage qui vous est si miraculeusement tombé du ciel...

—Eh bien, ajouta-t-il après un court silence et en voyant qu'elle le regardait avec une fixité étrange, eh bien, à quoi pensez-vous ?

—A ce que je viens d'entendre ! répliqua-t-elle avec un accent de dégoût que rien ne pourrait rendre. A l'incroyable effronterie et à l'effrayant cynisme dont vous faites preuve !... A l'homme si vil et si répugnant que vous êtes !...

—Oh ! je ne me fâcherai pas ! fit-il avec un froid sourire qui rendit son visage livide plus repoussant encore. Nous n'en sommes plus là, n'est-ce pas ?... Toute la question est de savoir sur quoi je puis compter... Acceptez-vous ?... Refusez-vous ?... Si vous acceptez, rien ne me sera plus facile que de vous faire une existence à part, si ma présence est faite pour trop vous déplaire, et rien ne vous sera plus facile aussi que de prendre vos précautions pour sauvegarder vos intérêts et ceux de Suzanne...

—Eh bien, encore une fois, que décidez-vous ? que me répondez-vous ?...

—Je vous le dirai demain ! répondit-elle toute frémissante d'indignation.

—Demain ?

—Oui, demain !... ou plutôt dans quelques heures !...

—Où ?

—Chez ceux qui ont pour mission de défendre les honnêtes gens contre les malfaiteurs !... chez le procureur de la République... chez le juge d'instruction, misérable !...

Le marquis éclata de rire, mais il n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Ah ! la justice ! fit-il ironiquement. Essayez-en !...

—Oui, c'est vers elle que j'irai !... Oui, c'est à elle que je m'adresserai !... Et non seulement elle saura bien te faire parler, mais elle saura bien aussi te châtier, bandit !

—Demain, vous reviendrez vers moi ! ricana-t-il de nouveau. Demain, je vous verrai plus suppliante encore !...

Les yeux de la jeune femme flamboyèrent.

—Alors, malheur à toi ! cria-t-elle en se redressant si terrible qu'il en demeura tout saisi, malheur à toi !... Car si l'on me repousse... si l'on reste sourd à mes prières... si l'on ne veut pas me croire... je te le jure devant Dieu, je saurai bien me faire justice moi-même !

Et elle était déjà loin, que de Prades, devenu blême, croyait encore la voir se dresser devant lui avec son regard de feu et son geste menaçant.

Comment pleine de vertige et si chancelante qu'elle pouvait à peine se soutenir, Clotilde retrouva-t-elle le chemin de la villa du comte ?... Comment se retrouva-t-elle dans sa chambre et étendue sur son lit ! C'est ce qu'elle n'aurait jamais pu dire, jamais se rappeler !

Mais un souvenir qui lui aurait été impossible d'oublier, c'est celui de cette nuit-là... de cette nuit terrible et atroce !

Toutes les mères comprendront ce que cette mère dut souffrir... Toutes comprendront les angoisses qui la déchiraient, les épouvantes et les effrois qui la prenaient.

Qu'avait-on fait de sa fille ?... Où la pauvre enfant se désespérait-elle, elle aussi ?... agonisait-elle, elle aussi ? Oh ! comme elle devait appeler sa mère !... et cachée, séquestrée, ne pouvant rien comprendre à cette horrible aventure, comme elle devait souffrir !

Aussi livide, aussi défaite qu'elle l'était le jour où, chez François, elle avait pu croire qu'elle était arrivée trop tard et qu'elle n'avait plus d'enfant, la pauvre femme ne cessait de sangloter, les poings au front, se mordant parfois les lèvres jusqu'au sang, pour étouffer ses cris...

Parfois, aussi, son regard noyé de larmes se portait sur le lit de la petite Suzanne... sur le petit lit où, la veille encore, elle dormait si paisiblement de son sommeil d'ange... ou bien encore sur le petit oreiller qui gardait l'empreinte de sa tête, le parfum de ses cheveux.

Et alors, affolée, elle se jetait là, à corps perdu, jusqu'à ce que, brusquement, elle se redressât, encore plus livide, la main sur son cœur, sans souffle, prise d'une horrible terreur de mourir !...

Car sa vie, si fragile, n'était-elle pas constamment menacée ?... Car ne suffisait-il pas de la moindre émotion pour la foudroyer ?...

Elle essayait d'être calme, elle s'efforçait de contenir son indignation, mais elle avait beau faire, son cœur tressaillait parfois si brusquement et palpitait avec tant de violence, qu'elle étouffait, et qu'il lui aurait été impossible d'articuler un mot, de pousser un cri.

Pour avoir un peu d'air, elle avait doucement ouvert sa fenêtre. Le ciel était noir, orageux, presque sinistre. Et elle restait là, guetant avec impatience le premier rayon du jour... c'est-à-dire le moment où elle pourrait courir à Paris... courir vers ceux qui devaient lui faire rendre son enfant, quand elle se retourna, croyant avoir entendu quelqu'un frapper à la porte.

Elle ne s'était pas trompée : Maurice frappait, Maurice l'appelait :

—Madame Clotilde, c'est moi !

Elle courut lui ouvrir, puis le serra éperduement, follement dans ses bras.

—Maurice !... mon petit Maurice !...

Mais elle n'en put dire davantage.

A la vue de cet enfant qu'elle aimait comme elle aimait Suzanne... de cet enfant qui avait risqué sa vie pour sauver celle de sa fille, sa douleur venait de se réveiller encore plus aiguë, son désespoir encore plus immense, et de nouvelles larmes, de nouveaux sanglots l'étouffaient.

Et Maurice, qui avait les yeux tout rouges d'avoir pleuré aussi... Maurice, qui venait de s'apercevoir que Suzanne n'était pas là... Maurice était devenu affreusement pâle et n'avait pu s'empêcher de mêler ses sanglots à ceux de Clotilde qui, pour lui, n'était plus seulement une amie, mais une seconde mère.

Et longtemps, ils restèrent ainsi, étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre et pleurant silencieusement. Car lui, toujours plein de son étrange rêve, auquel il croyait plus que jamais, le voyait encore s'accomplir dans la mystérieuse disparition de Suzanne.

Oui, il n'en doutait pas, c'était bien le comte de Guérande qui, dans un but qu'il ne pouvait comprendre, avait enlevé de Fontenay-sous-Bois sa petite amie... Oui, c'était bien lui qui l'avait enfermée au château de Morgoff... c'était bien ce misérable qui la retenait, là-bas, prisonnière avec Yvonne...

Et, brusquement, il étreignit plus fortement, plus énergiquement encore Clotilde... Car ce rêve terrible ne lui avait-il pas aussi parlé d'elle !... Car si, cette fois encore, il ne le trompait pas, si cette fois encore il se réalisait, la pauvre femme dont il sentait la main trembler dans la sienne allait donc bientôt mourir !...

—Mon Dieu, grâce pour elle !... grâce pour elle ! s'écria malgré lui l'enfant.

—Mon petit Maurice !... mon petit Maurice ! fit tout bas Clotilde en croyant qu'il parlait de Suzanne, ne pleure pas !... Nous la retrouverons...

Et tandis que le fils d'Yvonne continuait de sanglotter sourdement, agenouillé devant elle, elle songeait aussi, et sa pensée allait vers le misérable qui venait de lui porter un coup si affreux...

Ce que cet homme était devenu !... Comme il était tombé bas !... Comme aisément il en était arrivé jusqu'au crime !...

Elle n'avait plus reconnu son visage, elle n'avait plus reconnu sa voix, il lui avait fait peur !...

Et avec quelle impudence, avec quel cynisme il avait tout avoué ! Avec quel sang-froid, qui la faisait bondir quand elle y pensait, il avait osé lui poser des conditions... reconnaître que c'était à sa fortune qu'il en voulait... déclarer nettement qu'il était un voleur !

Et cet homme, elle l'avait aimé ! Et cet homme était le père de Suzanne !... Elle en frissonnait d'horreur et de honte !

Mais, soudain, elle se leva d'un bond.

Le jour venait enfin de paraître !

—Rentre chez toi, mon petit Maurice, dit-elle en lui serrant encore la main. A tout à l'heure !

—Vous sortez ?

—Je vais chercher Suzanne !

—Suzanne ?

—Suzanne que je te ramènerai... Suzanne que l'on nous rendra !...

—Vous savez donc où elle est ?

—Oui !

—A Morgoff ! fit-il vivement.

—A Morgoff ?... Ah ! oui, ton rêve !... Oh ! non, elle n'est pas si loin !

—Où donc ?

—Je vais le savoir... Rentre... recouche-toi !... A bientôt, mon enfant !

—A bientôt ! répondit le petit Maurice de plus en plus étonné.

Et, l'enfant sorti, la porte refermée, Clotilde s'habilla à la hâte.

Ce n'était pas à une heure aussi matinale qu'elle trouverait les magistrats qui devaient recevoir sa plainte, mais elle était trop anxieuse pour s'en rendre compte.

Et, à son tour, elle allait quitter la chambre, lorsque, brusquement, elle s'arrêta.

Un étrange malaise venait de la prendre.

—Tiens ! qu'est-ce donc ? fit-elle en passant la main sur son front.

Elle ne souffrait pas, mais un immense engourdissement, une immense torpeur venait de s'emparer d'elle.

— La fatigue ! murmura-t-elle.

Elle se laissa tomber sur une chaise, attendit quelques minutes... Mais ses paupières devenaient de plus en plus lourdes, son cerveau de plus en plus faible, et tout se brouillait, tout se confondait autour d'elle...

— Oh ! c'est étrange ! murmura-t-elle encore. Jamais je n'ai éprouvé cela... On dirait que tout mon sang se glace dans mes veines !... Et je tremble !... J'ai froid !... Oh ! oui, c'est étrange !...

Elle s'était levée, avait essayé de faire quelques pas, mais en vain. Elle n'avait plus de force, plus d'énergie, plus de volonté.

Son visage avait pris la paleur des agonisants, ses mains avaient la froideur du marbre, ses yeux devenaient fixes, sa tête oscillait, et peu à peu tous ses membres se raidissaient, prenaient une rigidité effrayante.

Elle n'avait eu que le temps de se jeter sur son lit et de s'y laisser tomber comme une masse. Mais pas un cri n'avait pu sortir de sa bouche... pas un souffle même ne semblait s'échapper de ses lèvres décolorées...

Et insensible, les yeux toujours fixes et troubles, elle resta là, étendue comme une morte.

XXIII. — RÊVE LÉTHARGIQUE

Cependant, à mesure que l'état de Clotilde semblait de plus s'aggraver ; à mesure que, de plus en plus, elle prenait toutes les apparences de la mort, une dernière étincelle d'intelligence subsistait encore en elle...

Son regard presque vitreux ne lui permettait plus de rien distinguer autour d'elle où tout se noyait, tout se perdait dans l'ombre. Mais son esprit gardait encore la vision très nette du passé... mais, dans sa mémoire, se réveillaient encore tous ses souvenirs.

Oui, cette morte pensait !... et c'était dans un rêve saisissant et qu'elle n'aurait pu chasser... dans un rêve qu'elle faisait tout éveillé et à travers cette étrange agonie, qu'elle revivait toute sa vie, qu'elle recommençait toute son existence.

Rêve parfois très doux et plein d'enchantement !... Rêve parfois terrible et plein d'épouvante !...

Ainsi d'abord avaient repassé devant elle, gais, heureux, ensoleillés, ses premiers jours, ses jeunes années... Et ce qu'elle avait revu alors, c'était, là-bas, dans ce petit coin de province qui était toujours resté si cher à son cœur, la modeste maison où elle était née et où elle avait grandi sous l'œil attendri de son père, sous les chaudes caresses de sa mère...

Oh ! ces deux êtres : son père, le vieux soldat à la figure si martiale et si franche ; sa mère, encore si belle et si jeune, comme ils lui avaient donné tout leur cœur, toute leur âme, tout leur amour ! et comme, elle aussi, elle leur avait donné toute sa tendresse !...

Oh ! le temps heureux !... le temps qu'elle avait plus tard si amèrement regretté, si amèrement pleuré !

Comme elle était fraîche, et rose, et jolie avec ses longs cheveux qui flottaient au vent !...

Comme, en été, les heures s'écoulaient rapides dans le grand jardin où sa vision la transportait encore... dans le grand jardin tout plein de fleurs et de papillons !...

Comme, en hiver, les soirées étaient douces sous la lampe... douces près du feu clair où l'on passait les longues veillées !...

Puis, ce qu'elle revoyait encore, c'était l'aube de son adolescence... c'était l'aurore de sa jeunesse... Oh ! que de jours encore radieux !... que d'heures encore enchantées !...

Mais, hélas ! qui peut se flatter d'être longtemps heureux !... Un matin, le malheur s'était brusquement abattu sur leur maison... leur petite fortune s'était trouvée engloutie... et il n'avaient plus été que de très pauvres gens à qui tout manquait, même l'espérance !

Et si Clotilde gardait toujours son immobilité de cadavre, et si son regard vitreux conservait toujours la même fixité effrayante, son cœur saignait !

Car le rêve qu'elle faisait... ou plutôt sa vie qu'elle revivait devenait alors soudain plus triste, soudain plus sombre... Et c'étaient des larmes qu'elle voyait à présent dans les yeux de son père, pour tant ses courages et si fort !... Et c'étaient des cheveux blancs qu'elle voyait au front de sa mère !... En quelques jours, ils étaient devenus deux vieillards... Pâles, mornes, désespérés, ils n'avaient plus pour elle, dont la dot même avait sombré, que des regards inquiets, que des regards où se lisait toute l'appréhension que leur inspirait son avenir...

Et c'était alors, c'était à peu de temps de là qu'elle, l'enfant gâtée,

l'enfant choyée, elle avait dû s'exiler de la maison paternelle... C'était alors qu'en face de la misère qui de plus en plus les envahissait, qui de plus en plus les menaçait, elle avait dû songer à gagner son pain et le pain des siens...

Oh ! les adieux poignants... les adieux déchirants !... Comme elle était pâle... comme ils étaient tristes !... Et comme elle avait longuement pleuré, longuement sangloté lorsqu'au détour du chemin, brusquement, tout avait disparu : les deux êtres qu'elle aimait et qui lui faisaient un dernier geste d'adieu... la petite maison toute blanche dans le vert des arbres... le grand jardin où, maintenant, les papillons ne voltigeaient plus, où les fleurs dormaient sous la neige !...

Et le soir, la voiture qui la conduisait s'arrêtait à quelques lieues de là... Et pâle, exténuée, le cœur encore gros de chagrin, elle franchissait les portes du château du marquis de Prades...

Ce marquis, le père du misérable à qui elle allait devoir tant de souffrances et qui devait occuper une si grande place dans sa vie, ce marquis était tout le contraire de son fils, c'est-à-dire un gentilhomme d'une haute loyauté et du caractère le plus chevaleresque.

Mais il était très faible et se laissait dominer en tout par sa femme, créature revêche et hautaine, imbue des idées et des préjugés d'un autre âge...

Aussi la marquise n'avait-elle vu d'abord, dans cette jeune institutrice qu'on lui envoyait pour sa fille, qu'une servante comme les autres, qu'une domestique d'un emploi un peu plus relevé, mais enfin qu'une fille à gages comme sa cuisinière ou sa femme de chambre.

Et Clotilde, dans ce rêve qu'elle poursuivait toujours malgré elle, Clotilde la revoyait encore, ne lui parlant jamais que sur un ton glacial, que sur un ton humiliant.

D'ailleurs, elle ne se montrait guère plus tendre pour sa fille, une enfant de douze ans assez insignifiante, mais dont le bon cœur avait plus d'une fois consolé Clotilde des avanies qu'elle était obligée de subir de la part de la mère.

Mais si triste et si dure que fût la vie chez le marquis de Prades, la jeune institutrice avait pourtant fini par se résigner quand, au bout de quelques mois, elle éprouva tout à coup un affreux serrement de cœur, une angoisse insurmontable...

C'est que, depuis quelques jours, il y avait au château un hôte de plus... le propre fils du marquis... le jeune Fernand de Prades, de retour d'un long voyage.

Et comme si elle avait eu le pressentiment de sa destinée, Clotilde n'avait pu le voir sans ressentir un trouble si profond et si violent qu'elle en était demeurée toute pâle.

Instinctivement, elle aurait voulu le fuir, car, sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi, tout en lui lui inspirait un sentiment de méfiance et presque d'aversion.

Mais le fuir, mais ne pas le trouver dix fois, vingt fois par jour devant elle, n'était guère facile.

Elle ne pouvait faire un pas seule dans le parc, elle ne pouvait se trouver seule une minute dans la bibliothèque, elle ne pouvait traverser un corridor sans le voir aussitôt surgir en face d'elle.

Et il avait beau ne lui dire que des phrases banales, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, s'empêcher de trembler.

Car ce qu'il ne disait pas, ce qu'il n'osait pas encore dire, ses regards l'exprimaient assez clairement, assez éloquemment pour qu'elle ne se méprit pas sur son arrière-pensée.

Il n'avait pas encore été assez hardi pour faire l'aveu de son amour, mais elle sentait bien que le mot était prêt à jaillir de ses lèvres.

Et ce mot-là... ce mot qui enivre toutes les jeunes filles... ce mot divin qui contient tant de promesses de bonheur et de joie... ce mot si doux qu'on ne se lasserait jamais de l'entendre... ce mot si trompeur aussi, hélas ! "Je vous aime !" il osa enfin le dire... il osa enfin le murmurer tout bas !

C'était un soir, dans le parc. On était en juin et la journée avait été accablante... L'air était pur, la nuit très douce, le ciel tout rayonnant d'étoiles...

Et pourtant Clotilde ne s'était jamais senti le cœur plus triste, le cœur plus lourd, sans qu'elle sût au juste la cause de la mélancolie.

Et elle songeait aux siens... à son ancien nid si loin, là-bas, quand, soudain, elle tressaillit,

C'était lui encore !... c'était lui qui, une fois de plus, se dressait devant elle !...

Puis, comme elle venait de se lever vivement du banc où elle était assise, comme elle avait déjà fait un mouvement pour se retirer, il la retint d'un geste.

— Je vous en prie, Clotilde, je vous en supplie, fit-il d'une voix très douce, ne vous retirez pas !... ne me fuyez pas !...

Clotilde !... C'était la première fois qu'il l'appela ainsi... la première fois qu'il lui disait son nom.

Il s'en excusa.

— Pardonnez-moi, reprit-il plus doucement encore, tandis qu'elle l'écoutait toute tremblante, pardonnez-moi de vous appeler ainsi,

avec une familiarité qui peut-être vous blesse, comme si j'avais le bonheur d'être votre ami... comme si je n'étais pas, au contraire, un étranger et presque un inconnu pour vous... Mais si votre nom vient de jaillir malgré moi de mes lèvres, c'est que votre pensée est constamment dans mon cœur... c'est que...

Elle voulait fuir encore, mais il ne lui en laissa pas le temps, et jusqu'au bout elle dut l'entendre. Mais cet aveu brûlant, mais cet enthousiaste hommage à sa beauté, loin de la toucher, lui causaient une profonde, une immense tristesse. Toute sa fierté de fille pauvre s'indignait et se révoltait, et c'était avec des larmes dans les yeux et une sourde colère que, ne pouvant faire autrement, elle continuait de l'écouter.

Et quand enfin il se tut :

—Je vous ai écouté, monsieur, répondit-elle la voix légèrement frémissante, parce que vous m'y avez forcée ; mais j'espère que vous comprendrez que cette scène, que je m'efforcerais d'oublier, ne doit plus se renouveler... Car l'aveu que vous venez de me faire est un outrage!...

—Un outrage ! s'écria-t-il en s'emparant de ses mains et en les serrant avec force, un outrage!... Quoi ! je vous outrage quand j'ose vous dire que je vous aime!... quand je vous jure que depuis que je vous ai vue... que depuis que j'ai été ébloui par votre beauté, je sens que je ne saurais plus vivre sans vous!

—Oui, vous m'outragez ! répéta-t-elle avec énergie, car dans votre position et dans la mienne, que puis-je être pour vous ?

—Ma femme, s'écria-t-il, ma femme aimée, adorée!...

—Vous savez bien que c'est impossible!

—Impossible !

—Oui, oui, impossible!... Oh ! ne parlez donc pas contre votre pensée, vous le savez bien !

—C'est donc mon titre, ma fortune qui vous effrayent ?

—Ce sont eux qui nous séparent... Oh ! laissez-moi, monsieur... au nom du ciel, laissez-moi!...

Et cette fois, elle était si pâle et son regard était si fier, qu'il n'osa plus la retenir.

Mais cette résistance n'avait fait qu'exaspérer le jeune gentilhomme. Et, dès lors, ce fut chaque jour un nouvel assaut qu'elle eut à soutenir, un nouveau combat qu'elle eut à livrer. Chaque jour, il revint vers elle plus tendre, plus pressant. Et, chaque jour, aussi, elle avait l'épouvante de se sentir faiblir, de sentir en elle moins de révolte et plus de pitié.

Et Clotilde, qui n'avait personne pour la défendre. Clotilde qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre consentit à la comédie sacrilège qu'imagina le jeune homme et que, du reste elle ne soupçonna pas. Elle se crut sa femme ! Sa femme, malgré la volonté de ses parents !

Alors, dans cette vision qui ne lui faisait pas grâce d'une heure de sa vie... dans cette vision qui était parfois pour elle une véritable torture, Clotilde, toujours immobile et rigide, et dont la face, d'une blancheur de cire, prenait de plus en plus l'expression de la mort, Clotilde se revoyait n'osant plus lever les yeux sur l'orgueilleuse marquise, n'osant plus la regarder en face, de peur que celle-ci ne lût sur son visage qu'elle l'avait trompée!...

Et ce supplice durait depuis six mois, quand, un jour, elle n'avait pu retenir un cri d'effroi, un cri d'épouvante... Elle était perdue si celui qu'elle aimait se parjurait... oubliait le serment qu'il lui avait fait ; trahissait la foi qu'elle avait en son honneur!...

Eperdue, elle courut vers lui... Elle venait le prévenir qu'elle partait, qu'elle ne pouvait plus rester dans cette maison.

Où irait-elle?... où se réfugierait-elle ? elle n'en savait rien... Peu de temps auparavant, elle avait eu l'effroyable douleur de perdre sa mère, et, quant à son père, elle ne pouvait être à sa charge lorsque son devoir était, au contraire, de lui venir en aide...

Et comme elle sanglotait, de plus en plus désespérée, il l'avait prise doucement, tendrement entre ses bras, et, soudain, elle avait été consolée.

—Fernand, pense à ton serment!... Ne m'abandonne pas ! s'était-elle écriée en le serrant avec folie contre son cœur.

Et le misérable qui, déjà préméditait sa trahison... avait encore trouvé des paroles pour la tromper.

—Oui, la promesse que je t'ai faite, je la tiendrai ! avait-il répondu, la voix solennelle. Pars à Paris... Je t'y rejoindrai... Et bientôt tu n'auras plus à souffrir de m'avoir donné ton amour... bientôt, Clotilde, je te présenterai hautement à mes parents, comme ma femme bien-aimée...

—Tu me le jures.

—Sur notre enfant !

Et, quelques heures plus tard, elle lui avait obéi, elle était partie pour Paris, presque heureuse, se répétant pendant toute la durée du voyage, le dernier serment qu'il venait de lui faire :

“ Bientôt tu n'auras plus à souffrir de m'avoir donné ton amour.”

Mais à peine arrivée, à peine débarquée, elle n'avait pu se défendre d'une tristesse noire, comme si elle avait eu le pressentiment que le bonheur auquel elle voulait croire n'était qu'une illusion qui

bientôt s'évanouirait... comme si elle avait eu le pressentiment de la vie affreuse qui l'attendait... de toutes les douleurs et de tous les désespoirs qu'elle allait connaître...

Le hasard l'avait conduite dans un petit hôtel de la rue Montorgueil, et comme la chambre qu'elle y occupait était très triste, comme elle ne connaissait personne à Paris et qu'elle se sentait perdue dans cette ville immense, elle ne pouvait s'empêcher de pleurer souvent en pensant au pays natal, à ce petit coin de province si tranquille et si calme où elle aurait été si heureuse de vivre tous ses jours, et que peut-être elle ne reverrait plus !

Aussi avec quelle impatience elle comptait les jours, les heures qui la séparaient de l'aimé!... Comme il tardait à venir!... Comme le temps lui paraissait long!

Et il lui semblait qu'il y avait des années qu'elle l'avait quitté, des années qu'elle était partie, ou plutôt qu'elle s'était enfuie du château de Prades, quand enfin elle eut la joie éperdue de le revoir, la joie éperdue de le serrer dans ses bras!

Pauvre Clotilde ! pauvre femme qui allait bientôt gravir un si terrible calvaire, ce furent là pour elle des jours vraiment heureux, les seuls jours de vrai bonheur qu'elle eût jamais connus!...

Car si, à de très rares instants, elle avait pu avoir sur lui des doutes qu'elle se reprochait à présent avec indignation, comment, puisqu'il avait tenu sa promesse de venir la rejoindre et qu'il était là vers elle, n'aurait-elle pas eu en sa loyauté la plus entière, la plus absolue confiance ?

Mais, la vérité... la vérité qui, peut-être, l'aurait tuée si elle avait pu la soupçonner, c'est que Fernand, en venant la retrouver à Paris, n'y était pas venu par l'amour qu'il avait pour elle.

Oh ! son amour, comme il était loin maintenant.

Mais ce qui surtout l'avait ramené vers elle, c'était la crainte qu'il éprouvait d'un scandale, la peur que cette jeune fille ne se livrât, s'il l'abandonnait trop brusquement, à quelque acte de désespoir qui retomberait sur lui.

Et de là cette tendresse feinte, cette affection hypocrite, cette comédie de l'amour que le misérable continuait à jouer avec une si parfaite habitude que bien des femmes, plus expérimentées que la naïve Clotilde, s'y fussent laissées prendre comme elle.

—Je vais pouvoir faire connaître la vérité à ma famille, lui disait-il en l'attirant doucement contre lui. Ma mère protestera peut-être bien un peu, mais je suis sûr qu'elle finira par se rendre.

“ Sois donc sans inquiétude sur ton avenir et sur celui de notre enfant... de ce cher enfant que j'aime déjà autant que je t'aime!...”

“ Dans quelques mois, tu seras à la vue de tous ma belle marquise adorée, et ce sera la tête haute et au bras de ton époux que tu viendras reprendre ta place au château de Prades...”

Et Clotilde était si émue de l'entendre parler ainsi, qu'elle n'avait pas la force de lui répondre.

—Fernand!... cher Fernand ! balbutiait-elle toute pâle et les yeux humides.

Et jamais peut-être elle ne l'avait autant aimé que dans ces moments-là, oh ! non pas parce qu'elle était ambitieuse et vain, non pas parce qu'elle était tentée d'être riche et grande dame, mais parce que, dans sa douleur, elle pouvait s'estimer davantage en se disant que, du moins, c'était un honnête homme, un cœur loyal et droit.

Aussi avec quelle joie elle avait accueilli la naissance de Suzanne ! C'était une fille!... Son désir se réalisait et lui donnait un bonheur de plus.

Et l'infâme de Prades, qui excellait à jouer tous les rôles, jouait à merveille la comédie du père attendri, comme il jouait celle de l'amant follement épris.

Mais les semaines passaient, le temps s'écoulait, et comme il avait épuisé tous les prétextes qu'il pouvait invoquer pour expliquer le retard qu'il mettait à tenir la promesse qu'il avait tant de fois et si solennellement faite à Clotilde qu'elle serait sa femme et que leur enfant porterait son nom, les visites du marquis devinrent de plus en plus rares, de plus en plus espacées.

Mais il avait su lui inspirer une telle confiance que, si elle était mortellement triste de rester sans le voir, elle n'avait cependant aucune inquiétude, aucun soupçon, et qu'elle acceptait, sans les discuter, toutes les raisons qu'il lui plaisait de lui donner pour justifier son étrange conduite.

Et il ne s'apercevait même pas de son air de lassitude, de son visage pâli par les nuits passées au jeu, de son regard d'abruti encore mal remis de la noce de la veille.

Mais, un jour, quel coup de foudre!... quelle chute terrible du haut de son rêve!...

Le misérable qui avait brisé sa vie... le misérable qui ne lui avait pas dit un mot qui ne fût un mensonge... le misérable qui ne lui avait pas fait un serment qui ne fût un parjure... le misérable la trompait, la délaissait, l'abandonnait!...

Elle en avait la preuve... Elle savait maintenant pourquoi ses visites étaient si rares... Elle connaissait toute sa vie.

Elle n'eut pas une larme, pas un sanglot, mais elle crut que son cœur se brisait !

Hébété, stupide de douleur, elle ne pouvait s'arracher du berceau de sa fille... Elle ne la quittait pas et semblait vivre de son souffle et de sa vie... Elle la serrait dans ses bras avec une sorte de folie, et cependant ne la trouvait jamais assez près d'elle, assez près de son cœur.

Mais l'abandon, c'était pour elle aussi la misère... la misère noire et sans issue. Car pauvre petite institutrice de province, sans protections et sans relations, à quelle porte aurait-elle pu frapper, à qui aurait-elle pu s'adresser pour trouver le moyen de vivre ?

Il n'y avait donc que *lui* à qui, dans sa détresse, elle pouvait avoir recours... Alors, faisant taire son orgueil, elle lui écrivit, se demandant si cet homme qui avait été assez misérable pour voler à son enfant le nom qu'il lui devait, pousserait l'infamie jusqu'à refuser de le nourrir...

Et elle ne comptait plus recevoir de réponse, quand enfin une lettre arriva... Mais à peine l'avait-elle ouverte qu'elle ne put s'empêcher de frémir de colère et d'indignation, car non seulement le marquis se plaignait d'être *relancé*, mais encore le secours qu'il daignait envoyer était si faible et si dérisoire qu'il ressemblait à une aumône.

— Est-ce vrai?... Est-ce possible ? s'écria-t-elle en courbant le front de honte. J'ai pu croire à l'honneur et à la loyauté de cet homme!... J'ai pu être assez folle pour l'aimer!... Est-ce possible ?

Et l'abîme se creusant encore sous ses pas, le vertige la prit, et elle n'eut plus qu'une sinistre pensée à laquelle elle revenait toujours :

Mourir !

Oui, c'était dans la mort seule qu'elle pouvait trouver un refuge!... Oui, puisqu'elles étaient repoussées et reniées... puisque aucun espoir ne leur restait plus, c'était dans la mort, qu'elle et sa petite Suzanne trouveraient le salut!... c'était la mort qui les consolait !

— Il faut si peu de chose et c'est si vite fait ! se disait-elle.

Et, un soir, plus pâle encore que d'habitude, elle sortit furtivement de chez elle... Elle ne resta qu'un instant dehors, puis remonta du même pas rapide... Quelques minutes après, un réchaud était allumé, la fenêtre calfeutrée... Elle n'avait qu'à attendre un peu, et bientôt elle aurait fini de souffrir...

Sa fille dormait... Elle s'approcha doucement de son berceau pour lui donner un dernier baiser... et comme elle restait penchée sur elle, comme elle la contemplait une dernière fois, tout à coup la petite rouvrit les yeux et lui sourit...

Alors Clotilde ne put retenir un cri d'effroi... Qu'allait-elle faire!... Misérable folle!...

Et, d'un bond, se jetant sur l'enfant dont le regard semblait lui demander grâce, elle courut ouvrir la fenêtre, renverser le réchaud, rendre la vie enfin à ce petit être dont le front déjà pâlissait...

Et la pauvre jeune mère, couvrant de baisers fous sa petite Suzanne, lui demandait pardon de sa faiblesse, pardon de sa lâcheté.

— Pardonne-moi ! J'étais folle !... Pardonne-moi ! lui criait-elle la gorge pleine de sanglots et toute frissonnante encore d'épouvante. Ah ! ma pauvre petite !... ma pauvre petite !... Non, tu vivras !... Je serai plus forte, je te le jure !... Oh ! oui, pardonne-moi !...

Et l'enfant s'était depuis longtemps rendormie dans ses bras, toute souriante et toute rose que, tout bas et à travers ses sanglots, elle lui parlait encore comme si elle avait pu la comprendre...

Mais la vie de Clotilde ne devait plus être qu'une lente agonie, qu'un long martyre qui devenait chaque jour de plus en plus affreux, de plus en plus intolérable.

Qui l'aurait vue alors ne l'aurait plus reconnue, tant les chagrins, les privations et la misère l'avaient changée...

Le teint plombé, le regard terne, la démarche harassée, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Et malgré le serment qu'elle avait fait à sa fille d'être forte, malgré tout l'espoir qu'elle s'entêtait à vouloir garder encore en des jours meilleurs, elle sentait bien qu'elle n'avait plus de courage, que sa santé de plus en plus chancelait et que, bientôt, la mort la prendrait sans que, cette fois, elle eût besoin d'aller au-devant d'elle.

Mais ce qui était pour son cœur de mère le plus terrible des supplices, c'était de voir son enfant chaque jour s'étioler, chaque jour dépérir aussi !

Et ces heures maudites, ces heures qu'elle n'avait jamais pu se rappeler sans un frisson, Clotilde, dans cette longue vision qui la hantait et qui devenait de plus en plus sinistre, de plus en plus tragique, Clotilde les revivait toutes aussi à travers son agonie...

Mais la plus terrible de toutes, c'était l'heure exécrable où, folle, éperdue, arrivée aux dernières limites du désespoir, elle s'était résolue à abandonner son enfant, à commettre ce crime auquel tout l'avait poussée, ce crime dont elle n'était peut-être pas responsable, mais que, cependant, elle ne s'était jamais pardonné...

Ce soir-là, la petite Suzanne avait encore pleuré par ce qu'elle avait faim, et ce n'était qu'à bout de souffle, qu'à bout de forces qu'elle avait fini par s'endormir dans son berceau.

De gros soupirs soulevaient encore sa petite poitrine, elle avait

les joues marbrées, et sur son visage livide comme celui d'une petite morte, coulaient encore de lourdes larmes.

D'un moment à l'autre, elle allait se réveiller, se jeter encore avec avidité sur le sein épuisé de sa mère, et les mêmes cris désespérés allaient retentir...

Et combien d'heures pouvait-elle vivre encore ainsi ?

Combien de temps durerait cette affreuse agonie ?

Qui pouvait répondre que le lendemain elle existerait encore ?

Aussi Clotilde affolée, la tête perdue, s'était-elle élancée vers la table.

Un papier s'y trouvait, et le front inondé d'une sueur froide, la poitrine déchirée de sanglots, elle y avait tracé d'une main tremblante le nom de la malheureuse enfant dont elle allait se séparer... ce nom qu'elle avait si souvent, autrefois, murmuré avec tant de joie et qu'elle ne pouvait plus prononcer à présent qu'avec des flots de larmes : *Suzanne*...

Puis, de plus en plus tremblante et l'air hagard d'une criminelle, elle avait pris la pauvre petite dont elle sentait sur ses joues le souffle si court que l'on eût dit qu'il allait s'éteindre, et, brusquement, rapidement, comme si elle cherchait à s'ébourdir en courant très vite, elle avait gagné la rue.

Serrant de plus en plus étroitement son enfant contre elle, elle s'était enfuie au hasard...

Elle avait une fièvre ardente, le vertige, tout dansait autour d'elle.

Les passants, en croisant cette femme si pâle, cette femme à demi échevelée et qui avait un air si étrange, les passants se retournaient, mais elle ne s'en apercevait pas, elle ne pouvait plus se rendre compte de rien, et toujours elle courait, ne s'arrêtant parfois que pendant une seconde pour donner un dernier baiser ou crier un dernier adieu à son enfant...

Soudain, une rue sombre, triste et déserte se trouva devant elle.

Haletante, la tête en feu, les oreilles bourdonnantes, elle leva les yeux et lut : *Rue du Mail*.

Elle la fouilla d'un rapide coup d'œil.

Personne !

Pourtant tous ses membres tremblaient, ses dents claquaient, et à chaque instant elle se retournait toute frémissante, croyant qu'une main allait s'abattre sur elle... ou bien qu'une voix indignée allait lui crier :

— Misérable femme, misérable mère, que va-tu faire !...

Et comme de plus en plus le vertige la prenait ; comme il lui était impossible de faire un pas de plus, elle s'adossa contre une maison et ferma les yeux pour ne pas tomber...

La petite Suzanne dormait toujours et toujours, sur sa joue, elle sentait son souffle de plus en plus faible, de plus en plus court.

Prête à défaillir, elle resta les lèvres collées sur son front et pendant un moment elle sentit le courage lui manquer et elle fut sur le point de se sauver avec elle... de retourner avec elle rue Montorgueil...

Et ce fut encore pour Clotilde une lutte atroce, une lutte pleine de déchirements et d'angoisses.

Mais, hélas ! de quel rêve impossible, de quel rêve plein de folie venait-elle de se bercer !

Garder sa fille avec elle, la garder lorsqu'elle avait épuisé jusqu'à ses dernières ressources et qu'elle ne pouvait plus rien pour elle... la garder pour la voir mourir, n'était-ce pas là le vrai crime dont elle aurait été coupable... le vrai crime dont sa conscience n'aurait jamais pu l'absoudre ?...

Non ! non ! elle n'avait pas le droit d'hésiter... elle n'hésiterait plus... il s'agissait de la vie de son enfant !...

Et comme la rue restait toujours déserte, elle fit quelques pas encore... Mais elle marchait plus lentement, cherchant autour d'elle un coin, un abri où déposer la petite, loraque, tout à coup, une grande et lourde voiture lui apparut, stationnant à quelques pas de là...

Bondée d'énormes paquets de linge, cette voiture, que personne ne gardait, avait ses deux lanternes encore éteintes.

Très vivement Clotilde, s'en approcha, puis se pencha pour trouver la plaque, c'est-à-dire pour savoir à qui elle appartenait.

— *Jean François, blanchisseur, à Ivry-sur-Seine*, murmura-t-elle.

Puis, comme elle venait de se répéter plusieurs fois ce nom et cette adresse, brusquement, elle se retrouva seule, — brusquement, elle se retrouva les bras vides !...

Et, dans l'ombre de la rue, il y eut le bruit d'une fuite rapide... le bruit de lourds sanglots étouffés...

Plus livide qu'un spectre, la mère martyre fuyait en murmurant encore le nom de sa fille.

Mais elle n'était pas encore au bout de la rue qu'une pluie d'étoiles jaillit soudain devant ses yeux, et qu'elle s'abattit comme une masse avec un cri sourd que personne n'entendit.

Une minute à peine s'écoula, puis, tandis qu'elle se débattait comme si elle eût voulu repousser la mort qu'elle sentait près de

fondre sur elle, la rue tout à l'heure si calme et si silencieuse tout à coup s'anima.

Faisant un effort inouï, Clotilde s'était à demi soulevée, et, comme à travers un brouillard, elle vit passer dans un galop rapide la voiture du blanchisseur.

La petite Suzanne avait trouvé une autre mère!... la petite Suzanne continuait de dormir sur les genoux d'une femme qui déjà la choyait et la caressait!

—Ma fille!... Ma fille! hurla Clotilde en tendant les bras vers elle.

Mais la voiture avait déjà disparu!... Mais la malheureuse n'avait plus d'enfant!

Alors brisée par ce dernier et suprême effort, elle retomba, ne donnant plus signe de vie.

Un quart d'heure plus tard, un énorme rassemblement se pressait devant la boutique d'un pharmacien de la rue Montmartre, et les gens qui voyaient à travers les vitres ne pouvaient s'empêcher de jeter des exclamations de pitié en apercevant la jeune femme que l'on venait de transporter et que quelques-uns disaient morte.

Et c'était, dans un bourdonnement confus, où dominaient des voix de femmes, cent questions qui se croisaient :

—La voyez-vous?

—On dit qu'elle est toute jeune?



... affolée, elle se jetait là, à corps perdu...

—A-t-elle repris connaissance?

—Pas encore.

—En somme, que lui est-il arrivé?

—On dit que c'est un fiacre qui l'a renversée... Cette rue Montmartre est si dangereuse!...

—Non, madame, c'est dans la rue du Mail qu'on l'a trouvée, étendue sur un trottoir...

—Un malaise subit, alors?

—Ou la misère!

—Oh! la malheureuse!...

—Car, regardez-là!... Comme elle est maigre!... Comme elle est pauvrement vêtue!...

Mais parmi tous les curieux, il y en avait un surtout, dont les yeux, qui avaient une étrange expression, ne quittaient pas Clotilde.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très bien vêtu, d'assez forte corpulence et dont le visage, gras et blafard, était encadré d'une épaisse barbe grisonnante.

Quand, enfin, la jeune femme autour de laquelle le pharmacien et son élève n'avaient cessé de s'empresser, rouvrit les yeux, elle était encore si décomposée et si défaite que ce fut par là la foule un long saisissement.

L'homme aussi restait tout saisi, mais ce qui, surtout, paraissait le frapper, c'était la jeunesse, la beauté, le dénûment de Clotilde.

L'œil encore égaré, le cerveau encore plein de ténèbres, celle-ci regardait autour d'elle, ne comprenant pas.

Mais, soudain, le souvenir de l'horrible aventure lui revenant, elle eut un cri si terrible, un cri si déchirant qu'on l'entendit jusqu'au dehors.

—Suzanne!... Suzanne!...

Et, debout d'un bond, elle semblait prête à s'élançer, prête à courir... Mais une crise de larmes venait de la prendre, et elle retomba assise, sa tête cachée dans ses mains.

—Pauvre femme! murmurèrent les curieux.

—Elle doit avoir quelque grand chagrin! chuchotèrent les comères.

Et le rassemblement, qui n'avait cessé de grossir, menaçait d'arrêter la circulation des voitures, quand, brusquement, elle se retrouva debout.

Elle venait d'apercevoir tous ces visages curieux derrière les vitres, elle venait d'entendre les murmures de la foule, elle venait enfin de se ressaisir et de se reconnaître.

—Oh! mon Dieu, tout ce monde!... Comment sortir? balbutia-t-elle.

—Venez par ici! lui dit le pharmacien, un brave homme qui avait pitié de son embarras.

Et l'ayant fait entrer dans son cabinet, il alla se camper sur sa porte et d'un geste énergique balaya les badauds...

Dix minutes après, Clotilde qui pouvait enfin sortir, regagnait sa demeure.

Mais elle allait y rentrer seule!...

Mais elle tremblait à la pensée du vide immense qui allait à présent exister pour elle entre ces quatre murs!

Mais elle frissonnait surtout à la pensée des souvenirs qu'elle allait retrouver là!...

Et la tête basse, pleine du remords de ce crime que la fatalité l'avait acculée à commettre, elle marchait péniblement, ou plutôt se traînait en frôlant les murs, tandis que derrière, à quelques pas seulement, une ombre la suivait.

C'était l'homme entrevu devant le pharmacien... l'homme dont le regard en se fixant obstinément sur elle, avait une si singulière expression.

—Une lettre pour vous, madame, lui dit le garçon de l'hôtel en la voyant passer.

En toute autre circonstance sa curiosité se fût éveillée, mais elle était si loin de tout, que, même sans jeter un coup d'œil sur la suscription, elle mit la lettre dans sa poche.

Arrivée devant sa porte, elle se sentit pâlir, hésita...

Elle ouvrit enfin, mais elle n'avait fait encore que quelques pas dans les ténèbres, et si lentement, si doucement qu'elle semblait ne pas oser avancer, qu'elle pâlit encore, prise d'un brusque tressaillement, pendant que, malgré elle, elle criait tout à coup d'une voix pleine d'inquiétude :

—Suzanne!... Ne pleure pas!... Je suis là, mon enfant!...

Mais elle parlait encore qu'elle fut saisie d'une peur indicible, d'une peur superstitieuse. C'est ainsi, c'est sous le coup d'une émotion pareille qu'après les funérailles d'un être aimé, d'un être qui a longtemps vécu à nos côtés et partagé notre vie, on rentre tout tremblant dans la chambre mortuaire.

—Suzanne!... Suzanne! répéta-t-elle en proie à une sorte d'hallucination.

Car elle croyait positivement entendre sa fille pleurer, entendre sa fille l'appeler...

Elle courut même vers le berceau comme si elle allait la prendre encore dans ses bras... lui donner encore ce sein qui avait refusé de la nourrir...

§ Mais, soudain, elle poussa un cri terrible et tomba à genoux.

Le berceau était vide!

Elle joignit les mains, et pria là comme devant un cercueil

Oh! mon Dieu, qu'avait-elle fait?... Était-ce bien elle, Clotilde, elle qui adorait son enfant, elle qui aurait donné sa vie pour elle, qui avait été capable de cette chose-là... de cette chose monstrueuse et inouïe!...

Et maintenant quels maux encore, quelles nouvelles tortures l'avenir lui réservait-il?...

Peut-être tout était-il fini... peut-être ne reverrait-elle jamais plus la pauvre petite dont elle croyait sentir encore le souffle si faible effleurer sa joue?

Peut-être aussi, quand elle connaîtrait le crime de sa mère, la malheureuse petite abandonnée n'aurait-elle que du mépris et des malédictions pour cette marâtre qui n'avait pas su l'aimer... pour cette indigne créature qui avait eu le cœur de la jeter sur le pavé?

Car elle ne saurait rien de leur noire misère... rien de l'horrible désespoir de sa mère... et Clotilde ne serait pas là pour se défendre!

Et ce fut ainsi que pour la jeune femme se passa cette nuit sinistre.

Quand le jour parut, elle se releva brusquement, comme si elle avait eu honte de sa faiblesse, honte de son abattement.

Car, pourquoi toujours pleurer quand il lui fallait agir ? quand il lui fallait, si elle ne voulait pas mourir et si elle voulait un jour retrouver sa fille, sortir à tout prix, sortir le plus tôt possible de cette affreuse détresse ?

Et bien qu'elle fût anéantie par toutes ces émotions... bien qu'elle sentit la faim lui tordre les entrailles, elle réfléchit, se demandant comment elle allait s'y prendre et ce qu'elle allait faire...

Elle n'en savait rien, mais elle allait sortir... Elle chercherait... Peut-être trouverait-elle une place, un emploi qu'elle pourrait remplir... Oh ! elle aurait du courage, car ce n'était pas seulement pour elle qu'elle travaillerait, mais aussi pour sa petite Suzanne..., mais aussi pour sa fille qui, peut-être, ne serait pas bien longtemps éloignée d'elle...

Comme elle n'avait plus d'autre toilette que la pauvre robe qu'elle portait, il ne lui fallut pas longtemps pour s'habiller... Elle se rafraîchit le visage, rattacha ses cheveux, et déjà elle se dirigeait vers la porte quand elle s'arrêta surprise.

On frappait.

Qui donc pouvait venir chez elle ?

Fernand ? — Oh ! non, ce n'était pas lui !...

— On se trompe peut-être, pensa-t-elle en allant ouvrir.

Mais sa surprise redoubla quand, s'étant trouvée en face d'un inconnu, elle entendit celui-ci lui dire son nom :

— Mlle Didier ?

— C'est moi, monsieur.

— Je désirerais vous parler.

— Veuillez entrer.

Et la porte refermée, l'inconnu qui n'était autre, — nos lecteurs l'ont déjà deviné, — que celui que nous avons aperçu rue Montmartre et qui avait suivi Clotilde lorsqu'elle était rentrée chez elle, l'inconnu jeta un rapide coup d'œil autour de lui, et pensa :

— Misère noire !... C'était bien cela !...

Puis, s'étant assis sans façon, il regarda Clotilde dont l'étonnement de plus en plus augmentait.

Que lui voulait cet homme ?

Et elle allait le lui demander, quand il ne lui en laissa pas le temps.

— Je comprends, mademoiselle, dit-il d'une voix un peu traînante et tandis que son regard se posait de plus en plus fixement sur la jeune mère, je comprends que ma visite vous surprenne, mais n'y voyez, je vous prie, qu'une preuve de la profonde sympathie que vous m'inspirez...

— Que veut-il dire ? se demanda Clotilde. Et quelle sympathie puis-je bien inspirer à cet homme que je ne connais pas ?

— Hier soir, reprit l'inconnu, je vous ai vue chez le pharmacien où l'on vous avait transportée après cette syncope qui vous avait fait tomber sans connaissance dans la rue du Mail...

Clotilde tressaillit.

— Et vous étiez si pâle et si défaite... et l'on disait avec tant de persistance autour de moi que vous deviez être morte... et tout en vous semblait trahir un si profond chagrin et une si grande douleur que je n'ai pu m'empêcher de sentir naître en moi cette vive, cette ardente sympathie dont je viens de vous parler...

— Enfin, monsieur...

— Oh ! je ne vous demande pas votre secret ! dit vivement l'inconnu comme s'il n'avait pas compris que Clotilde était impatiente de savoir où il voulait en venir. Malheureusement, je ne suis encore qu'un étranger pour vous et je n'en ai pas le droit... Mais si je n'ai pas le droit de vous le demander, il ne m'est peut-être pas interdit de chercher à le deviner... et à votre âge quelle raison une jeune femme, une jeune fille peut-elle avoir qui la rende si triste et si sombre, sinon...

Il fit semblant d'hésiter.

— Sinon ce qui peut arriver à la plus belle et à la plus aimante... sinon une tendresse méconnue... un amour trahi...

— Ce n'est pas mon cas, monsieur, vous vous trompez ! dit vivement et même sèchement Clotilde.

— Ah ! fit vivement à son tour l'inconnu qui parut enchanté. Alors cette profonde tristesse qui m'a tant frappé en vous et qui me frappe même en ce moment, aurait donc une autre cause... un deuil récent, peut-être ?... Oui, c'est cela, n'est-ce ?... Vous pleurez un être cher disparu... un être cher perdu ?...

— Oui, monsieur, répondit la voix sourde de Clotilde qui, au souvenir de sa petite Suzanne, venait de se sentir le cœur atrocement serré.

— Oui, je comprends ! fit-il doucement et en prenant un air apitoyé, et puis, sans doute, avez-vous aussi d'autres ennuis, d'autres soucis ?... La vie est si difficile pour une jeune femme seule... pour une jeune femme sans appui, comme vous devez l'être !...

Et son regard sournait guettait attentivement Clotilde.

— Elle a tressailli, se dit-il, en semblant de plus en plus satisfait. J'ai touché juste... Elle est seule et sans ressources... seule et à moitié désespérée... J'arrive bien !...

— Oh ! je sais ce que c'est, reprit-il, je sais ce qu'une femme peut

souffrir quand elle ne doit compter que sur elle-même... que sur son travail, trop ingrat et trop incertain pour qu'elle puisse s'assurer l'avenir...

— Ce n'est pas la bonne volonté qui manque... ce n'est pas non plus le courage, mais on ne peut pas répondre du lendemain...

— Et que le travail fasse défaut, ne fût-ce que quelques jours, ce sont les petites économies bien vite épuisées... puis la gêne... puis enfin... je n'ose pas dire le mot, mais il faut bien appeler les choses par leur nom... puis enfin, la misère...

— Oh ! oui, je sais ! je sais ! ajouta-t-il avec un soupir douloureux. C'est l'histoire d'une foule de pauvres jeunes filles, de pauvres jeunes femmes qui végètent et qui meurent de privations sur le pavé de Paris !... Et, sans doute, sans vouloir vous froisser, c'est peut-être aussi la vôtre ?

— Oui, monsieur, répondit Clotilde.

— Je l'avais deviné et voilà pourquoi je me suis permis de venir vous voir... Car peut-être pourrais-je vous être utile...

— Vous, monsieur !

— Oui, mon enfant.

— Oh ! que vous seriez bon et que je vous en serais reconnaissante !

— Vrai ? fit l'inconnu dont l'œil s'alluma d'un éclair rapide.

— Pouvez-vous en douter ?... Oh ! oui, je vous le jure !

— Eh bien, parlez-moi franchement et comme vous parleriez à un ami...

— Oui, monsieur.

— A votre meilleur ami... car si je ne le suis pas encore, j'espère bien le devenir et vous prouver que je suis digne de l'être... Vous n'êtes pas depuis longtemps à Paris ?

— Non, monsieur.

— Et quelle est votre profession ?... couturière ? modiste ? lingère ?

— Institutrice, monsieur.

— Institutrice ?... Parfait !... Je pourrai facilement, dans mes nombreuses relations, vous trouver un emploi qui vous conviendra admirablement... un emploi de caissière, par exemple, dans un grand magasin... dans une excellente maison où l'on aura pour vous tous les égards...

— Oh ! monsieur !

— Je ne vous demande pas de références, ajouta-t-il en souriant, car lorsqu'on a un visage comme le vôtre, on n'en a pas besoin...

Et comme Clotilde n'avait pu s'empêcher de rougir :

— Ce n'est pas un compliment que je vous fais, reprit-il vivement, c'est une vérité que je constate... Je vais donc m'occuper de vous... m'en occuper immédiatement...

— Et pour commencer, puisque nous sommes d'accord, tenez, ma chère petite...

Il venait d'ouvrir son portefeuille et de poser sur la cheminée un billet de banque de cent francs.

— Voici un premier acompte, ajouta-t-il, en souriant.

Mais, d'un bond, Clotilde s'était élancée vers la cheminée pour saisir le billet et le lui rendre.

— Monsieur, s'écria-t-elle hors d'elle, monsieur, allez vous-en !... sortez d'ici !...

Et, d'un bond encore, elle venait d'ouvrir la porte, et la main tendue, elle le chassait, indignée, frémissante.

Et le misérable était si surpris et si troublé, qu'il tournait sur lui-même, ne voyait pas le chemin qu'elle lui montrait.

Elle fut obligée de le pousser dehors.

Et sa porte refermée, elle resta encore toute saisie, encore toute tremblante de colère.

Son regard était tombé sur le petit berceau vide et elle eut un flot de larmes.

Et toute suffoquée encore, elle allait enfin sortir, quand en fouillant dans sa poche pour y prendre sa clé, elle en retira la lettre que le garçon de l'hôtel lui avait remise la veille... la lettre que, dans son état de complet anéantissement, elle avait oubliée.

— Ah ! oui, cette lettre... De qui donc ?...

Mais à peine avait-elle jeté les yeux sur l'enveloppe qu'elle tressaillit.

C'était une lettre de son pays, mais elle ne reconnaissait pas l'écriture de son père. Pourquoi, cette fois, ne lui avait-il donc pas écrit lui-même ?... Quel était donc encore le malheur qui venait de la frapper là-bas ?

Et la lettre ouverte, les premières lignes rapidement parcourues, elle chancela.

— Mon Dieu !... Mon Dieu !...

Et ce fut avec un brouillard devant les yeux, qu'elle lut ce qui suit :

— Ma chère Clotilde,

— Ayez du courage, car j'ai une bien terrible nouvelle à vous annoncer.

— Mon meilleur et mon plus cher ami, votre pauvre père, vient de mourir !

— Sa fin a été si brusque et si soudaine, que personne ne pouvait la prévoir, et qu'il nous a été impossible de vous prévenir.

— Hier encore, il nous parlait de vous... de sa Clotilde qu'il aimait tant...

— Mon père !... Mon pauvre père ! sanglota la jeune femme.

— Il se demandait avec inquiétude, si vous étiez heureuse à Paris, et sa plus grande joie aurait été de vous revoir.

— Pendant que je vous écris à la hâte ces quelques lignes, il est là sous mes yeux, et son visage est si calme que l'on croirait qu'il dort...

— Il dort bien, en effet, mais pour toujours, le pauvre cher ami !...

— J'ai pu faire retarder d'un jour les funérailles pour vous laisser le temps de venir.

— Hâtez-vous donc si vous voulez le revoir encore une fois, et lui dire un dernier adieu.

— A bientôt.

— Votre bien sincère ami,

“ VINCENT GERROIS. ”

Ce cercueil là-bas !... Ce berceau vide ici !... La jeune femme resta atterrée.

Et cette phrase de la lettre, qui sans cesse lui revenait, était pour elle une atroce torture :

— J'ai pu faire retarder d'un jour les funérailles pour vous laisser le temps de venir.

Et comment partirait-elle ?... Avec quel argent, quand il ne lui restait plus rien, plus rien !...

— Car il n'y a pas à dire, s'écria-t-elle tout haut avec un geste de profond accablement, je n'ai plus rien... j'ai tout vendu... tout engagé !... Rien !... plus rien !... Oh ! c'est affreux !... c'est affreux !... O pauvreté !...

Et, toute la journée, elle resta accoudée sur sa table, le front dans ses mains, immobile comme une statue de pierre, et sa pensée ne quittant sa fille que pour aller vers son père... vers ce vieillard qu'elle avait si tendrement, si pieusement aimé...

Il était mort !... Elle ne le reverrait plus !... Et quand elle retournerait au pays natal, — si jamais elle y retournerait, si elle ne mourait pas bientôt, elle aussi ! — la petite maison qui avait été la leur... la petite maison et le grand jardin où dormaient tant de chers souvenirs, endettés, criblés d'hypothèques, appartiendraient à des étrangers !...

Et ce rêve si sombre, ce rêve si tragique, qui durait depuis des heures, continuait.

Clotilde se revoyait maintenant en deuil, courant le cachet, donnant des leçons si mal payées que, pour arriver à pouvoir vivre, elle était obligée de passer la moitié des nuits à des ouvrages d'ouvrière... des ouvrages qui, le plus souvent, lui rapportaient à peine l'huile qu'elle brûlait et où sa misère était encore honteusement, ignoblement exploitée...

Puis le temps avait passé, des années s'étaient écoulées, la laissant toujours dans la même situation précaire et dans la même profonde tristesse...

Depuis longtemps elle avait quitté le petit hôtel de la rue Montorgueil, qui lui rappelait tant d'affreux souvenirs, et elle était venue habiter tout près du Luxembourg, dans une petite rue paisible et tranquille comme une rue de province.

Et c'était là, dans le magnifique jardin du Luxembourg que, souvent, elle venait s'asseoir l'après-midi, toute lasse et toute brisée de ses longues courses à travers Paris.

Mais si elle aimait cet endroit-là, c'était à cause des enfants... des petites fillettes surtout, dont elle suivait les jeux avec des yeux humides de larmes.

Car elles lui rappelaient la petite abandonnée... sa petite Suzanne qui, maintenant, devait être grande et belle aussi !...

Et avec une angoisse qui la rendait toute pâle, elle se demandait ce que la pauvre enfant faisait à cette heure.

Était-elle heureuse aussi ?... Et si elle connaissait déjà son abandon, ne maudissait-elle pas sa mère ?

Et la douleur qu'éprouvait alors Clotilde était parfois si poignante, qu'elle était obligée de baisser son voile, pour ne pas laisser voir qu'elle pleurait.

Mais un jour, chose étrange, tous ses chagrins et toutes ses tristesses se dissipèrent sans qu'elle eût pu dire la cause du changement qui venait de se faire en elle...

Était-ce une illusion qu'elle voulait se faire ? était-ce une chimère dont elle était heureuse de se bercer, mais elle avait non seulement le pressentiment, mais comme la certitude qu'elle touchait enfin au terme de ses souffrances, et qu'une autre existence allait commencer pour elle.

Et cette pensée qui ne la quittait plus la rajeunissait et mettait sur son visage un reflet de joie... un reflet de bonheur.

Un matin surtout, elle se sentit le cœur si gai... si plein d'espérance qu'elle en resta toute surprise.

— Je suis folle ! se dit-elle. On croirait que c'est aujourd'hui que le bonheur que j'attends va venir !

C'était un beau dimanche plein de soleil... un beau dimanche où le ciel semblait en fête.

Elle s'était levée de bonne heure, et elle venait de faire son petit ménage, quand elle entendit un pas lourd monter l'escalier.

Elle écouta, puis se redressa, tout étonnée.

Le pas se rapprochait et l'on n'était plus qu'à quelques pas de sa porte.

C'était bien chez elle que l'on venait.

Mais qui donc ?

Elle ne recevait jamais personne...

Et, soudain, deux coups secs la firent tressaillir.

— Le facteur ! cria une grosse voix.

Et la porte ouverte, un facteur s'arrêta sur le seuil, un petit registre dans une main et, dans l'autre, une large enveloppe jaune fermée par cinq cachets de cire rouge.

— Mademoiselle Clotilde Didier ?

— Oui, c'est moi.

— Une lettre recommandée...

Et le facteur entra, ouvrit son registre qu'il étala sur la table, puis posant le doigt en bas d'une page :

— Signez ici, dit-il.

La main un peu lourde, car une grosse émotion venait de la prendre, Clotilde signa.

— Merci ! dit le facteur en empochant le pourboire qu'elle venait de lui donner.

Et il sortit.

Clotilde avait prit la lettre et demeurait toute saisie, car dans un angle de l'enveloppe elle venait de lire : *Etude de Me Henri de Clairfeu, notaire, 77, rue de Rivoli, Paris.*

Et cette lettre était bien pour elle... c'était bien à Mlle Clotilde Didier qu'elle était adressée...

— Que peut bien me vouloir ce notaire ? pensa-t-elle en déchirant vivement l'enveloppe.

Et, à demi-voix, elle lut :

“ Mademoiselle,

“ Je vous prie de vouloir bien passer demain lundi, de toute urgence, en mon étude.

“ J'ai à vous faire sans retard une communication de la plus haute importance.

“ Veuillez agréer, mademoiselle, etc. . . .

“ HENRI DE CLAIRFEU. ”

Toute cette journée-là, Clotilde vécut dans une sorte de fièvre bien facile à comprendre, ne cessant de se demander quelle pouvait bien être cette communication de la plus haute importance qu'avait à lui faire ce notaire.

Aussi, le lendemain, ne manquait-elle pas de se rendre au rendez-vous que lui avait assigné M^{re} de Clairfeu, et comme en entrant dans l'étude elle déclinait son nom, son étonnement de plus en plus augmenta, non seulement en constatant avec quel air empressé on l'accueillait, mais encore en s'apercevant de l'étrange attitude des clerks qui ne cessaient de la regarder comme une bête curieuse en se chuchottant tout bas.

Et la jeune femme, tout interdite, se demandait encore quel était ce mystère, quand, un homme jeune encore et très élégant, M^{re} de Clairfeu, à qui on avait été l'annoncer, parut sur sur le seuil de son cabinet.

— Mademoiselle Clotilde Didier ? demanda-t-il en s'inclinant profondément.

— Oui, monsieur.

— Je vous attendais, mademoiselle. Veuillez, je vous prie, vous donner la peine d'entrer. . . .

Puis la porte du cabinet refermée sur eux, le notaire s'empressa d'avancer un siège à Clotilde ; puis, s'asseyant lui-même dans le grand fauteuil placé devant son bureau, il la regarda à son tour pendant quelques secondes du même regard curieux que ses clerks avaient eu tout à l'heure.

Puis enfin, s'emparant d'un dossier qui était ouvert devant lui :

— Vous êtes bien, dit-il, mademoiselle Didier, fille de Jean-Louis Didier et de Marie Madeleine Rousseau ?

— Oui, monsieur.

— L'un et l'autre sont décédés ?

— Oui, monsieur.

— Et vous étiez leur unique enfant ?

— Oui, monsieur.

Et Clotilde ne pouvait s'empêcher de penser :

— Pourquoi toutes ces questions ?... Où veut-il en venir ?

— Vous n'ignorez pas, reprit le notaire, que Madame votre mère avait un frère de quelques années plus âgé qu'elle ?

— Oui, mon oncle Silvain, répondit vivement Clotilde.

— C'est cela !... Honoré-Silvain Rousseau. . .

— Mais je ne l'ai pas connu. . .

— En effet, car il y a plus de quarante ans qu'il s'était expatrié. . .

— Oui, je sais qu'il avait quitté la France très jeune encore. . .

— C'était, d'après les renseignements que j'ai sur lui, un homme très actif, très intelligent et d'un caractère très aventureux. Il était,

de plus, très ambitieux et rêvait de faire une grosse fortune... Un beau jour, il a donc quitté sa province où il étouffait, pour aller, comme tant d'autres, tenter la chance en Amérique...

— Vous connaissiez aussi, sans doute, ces détails ?

— Oui, monsieur, mais très vaguement, répondit Clotilde. Du reste, je crois bien que mon oncle Silvain ne nous écrivait jamais...

— Il était lancé dans de si grandes affaires et de si grandes spéculations qu'il n'en avait pas le temps, dit M. de Clairfeu en souriant. Mais cependant, ajouta-t-il, la preuve qu'il n'oubliait pas sa famille, la voilà !

Et le notaire montrait à Clotilde une large feuille de papier qu'il venait de tirer du dossier.

— Qu'est-ce que cela ? fit-elle.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, monsieur.

— Cela, c'est son testament !

— Le testament de mon oncle ?

— Oui, le testament de votre oncle, décédé à Philadelphie, il y a deux mois... le testament de votre oncle qui m'a été remis par un de mes correspondants...

— Or, si je vous ai priée de passer à mon étude, c'est que cette pièce-là vous intéresse...

— Moi ?

— Car c'est à vous que votre oncle lègue toute sa fortune...

Un brouillard venait de passer devant les yeux de Clotilde.

— C'est-à-dire, ajouta le notaire en appuyant lentement sur les mots, sept millions huit cent quatre-vingt mille francs...

Et tandis que la jeune femme restait toute saisie et toute pâle, il reprit vivement :

— Oui, d'après sa volonté expresse, exprimée dans ce testament qui est inattaquable, votre oncle, qui était resté célibataire, lègue tout ce qu'il possédait aux enfants de sa sœur Marie-Madeleine Rousseau, épouse de Jean-Louis Didier... Or, comme vos parents n'avaient pas d'autre enfant que vous, c'est donc vous qui devenez son unique héritière...

— Il me semble que je rêve ! ne put s'empêcher de murmurer Clotilde.

— Un beau rêve, dans tous les cas, répondit vivement M. de Clairfeu avec un nouveau sourire... un rêve qui dans quelques semaines... le temps de remplir les formalités nécessaires, deviendra la réalité...

Et quelques semaines plus tard, en effet, Clotilde Didier que la misère avait forcée à abandonner son enfant... Clotilde Didier, la pauvre femme qui avait connu toutes les souffrances et toutes les privations... Clotilde Didier, la petite institutrice qui, pour gagner à peine de quoi vivre, avait, pendant tant d'années, couru chaque jour aux quatre coins de Paris... Clotilde Didier se réveillait riche, archi-millionnaire !

Millionnaire !

Ce mot qu'elle se répétait lui faisait passer un frisson dans les veines...

Millionnaire !

Était-ce bien vrai qu'elle était à présent aussi riche qu'elle avait été pauvre autrefois ?...

Était-ce bien vrai que tout cet or était à elle... que tout cette fortune lui appartenait ?...

Était-ce bien vrai qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination, le jouet d'un songe ?... bien vrai qu'elle ne connaîtrait plus les jours terribles qu'elle avait connus ?... bien vrai qu'elle allait enfin pouvoir retrouver sa petite Suzanne bien-aimée, et lui payer au centuple la dette qu'elle lui devait ?...

Car, avons-nous besoin de le dire ? sa fille était toujours sa seule, son unique pensée...

Mais depuis le jour terrible où elle avait abandonné la pauvre petite, elle avait tant souffert et tant pleuré ; mais sa vie, depuis cette époque, avait été un si douloureux martyre, que son cerveau s'était affaibli, que sa mémoire s'était éteinte...

Supplice atroce ! supplice inouï ! elle voulait courir vers son enfant, et elle ne savait plus où elle devait aller le chercher !... et elle se demandait, en se tordant les bras de désespoir, à qui elle devait s'adresser !

Oh ! certes, elle se rappelait bien la rue du Mail... la voiture dans laquelle, prête à s'évanouir, elle avait déposé la petite Suzanne, mais c'était tout.

Elle ne se rappelait plus qu'elle avait pris l'adresse de Jean-François... elle ne se rappelait de rien.

Mais il y avait la police qui l'aiderait... la police qui chercherait avec elle !...

Et c'est alors que ne vivant plus que dans une angoisse qui lui donnait la fièvre... que dans une angoisse atroce et qui augmentait tous les jours, elle avait fait mille démarches qui étaient restées sans résultat, mille démarches dont l'inutilité la rendait folle de chagrin et de douleur, quand enfin le souvenir de ce papier sur lequel elle avait écrit le nom du blanchisseur lui était revenu tout coup.

Et Clotilde se revoyait poussant un cri de joie, mais, presque aussitôt, devenant plus pâle qu'une morte...

Car ce papier, elle ne le retrouvait plus !... Égaré !... Perdu !... Et elle avait passé alors des jours si affreux, des jours si terribles qu'elle avait cru mourir, jusqu'au moment où Dieu, qui avait enfin pitié d'elle, le lui avait rendu !...

Et c'étaient, à présent, toutes les scènes qui s'étaient déroulées à Fontenay-sous-Bois, chez le comte de Belleruche, et jusqu'à la dernière qui venait d'avoir lieu chez l'infâme marquis de Prades, que Clotilde revoyait, que Clotilde revivait...

Puis cette longue vision où la jeune femme, toujours immobile sur son lit, comme un cadavre, avait revécu encore toutes les douleurs et toutes les misères de sa vie, et où toutes ses anciennes blessures avaient saigné et s'étaient rouvertes, cette longue vision enfin s'éteignit, s'évanouit...

Mais Clotilde n'était plus seule dans sa chambre.

La porte venait de s'ouvrir assez vivement et quelqu'un était entré.

C'était Maurice.

XXIV — LA MORTE ENTEND !

C'était Maurice qui, depuis de longues heures, attendait dans une impatience fébrile le retour de la mère de Suzanne.

Car Clotilde lui avait dit avec une telle assurance et un tel accent de certitude qu'elle allait chercher sa fille et qu'elle la ramènerait bientôt, que le fils d'Yvonne en arrivait parfois à se demander si, cette fois, son rêve ne l'avait point trompé, et si ce n'était pas en effet, ailleurs qu'au château de Morgoff, que se trouvait sa petite amie...

Mais si, cette fois, son rêve l'avait trompé, la disparition de la petite Suzanne n'en devenait pour lui que plus étrange, et il se demandait avec une angoisse qui croissait de plus en plus à mesure que Clotilde tardait à revenir, quel pouvait bien être le mystère qui se cachait encore sous cette singulière aventure.

Et tout en continuant à chercher le mot de cette énigme qui, pour lui, restait toujours indéchiffrable, il s'était mis à errer dans le parc, croyant à chaque minute que Clotilde allait enfin surgir tenant par la main la petite Suzanne...

Et comme son attente restait vaine... comme de plus en plus l'impatience le gagnait, il avait même quitté la villa pour faire quelques pas sur la route.

Et là encore il avait attendu longtemps sans voir paraître Clotilde.

Alors lentement et la tête basse, il était revenu chez M. de Belleruche, s'était assis sur un banc tout près de la grille, et le cœur atrocement serré comme s'il avait eu le pressentiment d'un malheur, il avait encore guetté, encore épié...

Toute la matinée s'était ainsi écoulée, et il était environ deux heures quand l'idée lui était venue d'aller voir dans la chambre de Clotilde.

— Qui sait ! se disait-il, peut-être est-elle rentrée sans que je l'aie aperçue ?

Il savait bien le contraire ; il savait bien aussi que si Clotilde avait été de retour, et quelle que fût la nouvelle qu'elle rapportât, elle se serait empressée d'aller vers lui, empressée de lui faire part de son chagrin ou de sa joie.

Mais, tout cela, il avait beau se le dire, c'était une force plus puissante que sa volonté qui le poussait à aller voir dans cette chambre.

Et il y était donc entré assez vivement, lorsqu'il ne put retenir un cri de surprise, un cri de saisissement.

Il venait d'apercevoir Clotilde... Clotilde sans vie... Clotilde dont le regard vitreux qui semblait se fixer sur lui était effrayant !

Aussi pâle qu'elle, il s'était d'un bond précipité vers le lit, et la gorge serrée par une immense émotion, il l'appelait :

— Mère !... Mère !...

Il venait de lui prendre la main et il eut un nouveau cri d'effroi : cette main était glacée !...

Il se jeta sur elle, la prit dans ses bras, et fut plus épouvanté encore. Il ne la croyait qu'évanouie, et elle était morte !

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

STAFFA

“ Staffa ! Staffa ! ” crient les matelots.

En un clin d'œil les paisibles passagers du steamer “ le Chevalier ” passent des accords enchanteurs de l'orchestre, accompagnement indispensable de toute traversée en Ecosse, au frictionnement fort rugueux des surcoits goudronnés.

Des gaillards vigoureux empoignent les voyageurs, des barques solides les reçoivent, assis ou debout, toujours empilés, quelques coups de rame les déposent — fort ahuris — non à terre, mais bien à basalte, où leur premier soin est de s'allonger de tout leur long.

Ce n'est pas pour rien qu'on navigue au milieu des Hébrides !

Les quais de débarquement y sont inconnus et les grèves remplacées par des rochers glissants, du moins en ce qui concerne Staffa.

Cette île, une des plus petites du rivage dentelé d'Ecosse, — elle n'a que trois milles d'étendue sur un mille et demi de largeur, — se compose de falaises surmontées d'un plateau ; les habitants ne sauraient en faciliter l'abord : il n'y en a point.

L'hiver règne, dix mois et quel hiver ! l'absence d'arbres et d'arbustes a son éloquence ; l'été, des troupeaux errent sur la surface plane.

Vu la rareté de l'herbe et la forme ovale de l'île, on osait dire qu'ils tendent un œuf ; mais la couleur ne prête guère à l'illusion ; les rocs pififés sur lesquels il est si délicat de conserver l'équilibre figurent autant d'énormes pavés noirs entassés, les uns par-dessus les autres, les vagues les polissent et les repolissent et, en leur donnant le luisant, rendent leur accès difficile.

Tout ceci semble peu attrayant ; cependant Staffa est à juste titre un but renommé d'excursion ; on y vient non seulement de l'île Mull, sa voisine, mais d'Oban, ce qui nécessite plusieurs heures de traversée souvent fort dure aux cœurs sensibles..., en dépit de l'orchestre.

Ses curiosités naturelles font sa célébrité : une profusion de colonnes prismatiques, c'est à dire parfaitement taillées, métamorphose cette côte sauvage en un chef d'œuvre d'architecture.

Tantôt leurs faisceaux se recourbent, constituant la bave d'un flot dont les assises majestueuses disparaissent durant la marée haute. Ea face de ce roc appelé “ le Berger ”, les colonnes se regularisent, s'élèvent soutenant une chaussée — pastiche des voies romaines — qui permet de gagner le sommet ; parfois leur masse symétrique émerge des flots formant une galerie dans laquelle, par les temps calmes, s'aventurent les bateaux ; de là son nom “ Caverne du Bateau ”, de même la “ Grotte des Cormorans ” doit le sien aux oiseaux aquatiques qui accrochent leur nid dans sa longue galerie de 45 mètres.

Un escalier-échelle aide à se hisser jusqu'à un promontoire d'où on embrasse dans ses détours le détroit de Mull, piqué ça et là d'îles montagneuses d'une beauté sombre.

Mais vite il faut redescendre, le vent chasse ; en avançant avec précaution sur chaque pavé noir, on contourne l'île et on arrive à la pointe Est.

La route est longue, presque périlleuse ; aussi est-ce avec bonheur qu'on pénètre..., devinez dans quoi ? dans une cathédrale !

Oui, égarée dans ces parages déserts, une magnifique cathédrale gothique ouvre son arche démesurée ; une double rangée de piliers monte d'un jet hardi vers le centre dont les proportions élégantes s'harmonisent avec la profondeur de la nef.

Pas une pierre qui ne soit taillée, pas un angle qui ne soit adouci ; le demi jour se joue sur ces facettes toutes de dimensions égales. Vers le chœur, un mur, bel assemblage de colonnes prismatiques, ferme et obscurcit l'espace compris entre deux lignes parfaitement droites ; de loin en loin quelques renforcements de trois ou quatre pieds rompent l'uniformité et conduisent à l'orgue.

Jusqu'à ces tayeux noirs de jais qui sont des prismes minuscules ! Triangulaires, pentagones, quadrangulaires, ils affectent des proportions diverses, mais d'une netteté irréprochable ; au bas scintille le parquet, réunion de dalles de quatre ou cinq pans, toujours noir de jais. Cette couleur domine. Pourquoi ?

Les flammes ont-elles léché les murs, des barbares suraient-ils saccagé ce trésor ?

Peut-être ; dans la nef, nombre de colonnes sont brisées...

Voici qu'un murmure remplit l'enceinte ; l'orgue soupire sa mélodie lente, grave, un peu monotone, et le voyageur, entraîné par ses rêves, se demande quelle main a tracé cette ogive saisissante, quel ciseau a fouillé le granit, ne quittant arête on saillie qui ne fassent d'une pureté exquise, surtout quelle fantaisie a jeté ce joyau sur ce roc perdu.

Celui qui l'a ciselé n'a point à compter ses œuvres ; c'est l'architecte divin ! la cathédrale de Staffa n'est autre que la célèbre grotte de Fingal ; l'organiste qui ravit le visiteur et dont les accords semblent bruir à travers les gisements noirâtres, c'est la mer !

Elle est d'une teinte superbe tantôt vert clair, tantôt bleu sombre et caressant si mollement les parois que son rythme cadencé a fait donner à Fingal le surnom de Grotte mélodieuse.

Si on s'aventure sur l'étroite galerie qui mène à l'extrémité et que, tournant le dos au pseudo-buffet d'orgues, on s'appuie contre la balustrade de fer, l'œil est ébloui par la vue du ciel et de la mer.

Contrastant avec l'obscurité de la caverne, les clartés produisent un effet magique : à l'horizon se profile l'île Iona ; de temps à autre la voile blanche d'un bateau pêcheur masque les ruines de son abbaye et le cimetière où reposent soixante et un rois d'Ecosse.

Mais malheur à qui s'attarderait à cette évocation du passé ! la sirène de Fingal a des colères subites ; sans parler de ces heures de furie où nul

ne l'approche, elle a des éclats perfides ; ses vagues dont l'écume effleure le voyageur balayent parfois la dangereuse galerie.

Récemment une jeune fille était enlevée de cet observatoire en plein calme des éléments par une lame de fond ; les grandes dalles noires lui ont servi de sépulture.

Quels accents de douleurs à mêler aux harmonies chantantes de la Grotte mélodieuse !

Ce souvenir oppresse : on regagne hâtivement l'entrée et chacun est heureux n'aller tant bien que mal retrouver, grâce au sentier en corniche, l'accolade rude mais protectrice des matelots du “ Chevalier ”.

EL DALL.

CE QU'ON MANGE AU JAPON

Si la nourriture a une grande influence sur le caractère, il est bien plus vrai que le caractère, le tempérament d'un peuple se manifeste par son alimentation ; et l'on serait tout étonné si le Japonais, doux, rieur, bon enfant, simple dans ses goûts comme dans ses mœurs, avait une nourriture compliquée.

Bien simple, en effet, est la nourriture au Japon, trop simple même pour le voyageur européen, qui n'est point habitué à contenter son estomac de si peu. Dans une étude récente, M. Appert, qui a résidé assez longtemps au Japon, dit qu'on peut, sans être taxé de gourmandise, se refuser à manger la cuisine japonaise. Et nous ne parlons même pas des villages de l'intérieur, où se serait bien pis. Mais dans les grandes villes, on ne peut songer à trouver ni viande de boucherie, ni café, ni chocolat, ni laitage, ni beurre, ni huile, ni farine, ni vin, ni eau de vie, et encore la liste n'est pas close des produits qui brillent par leur absence dans l'Empire du Soleil levant. Le pain, si nécessaire aux Français, sinon à tous les Européens, le pain y manque complètement, les ouvriers boulangers japonais sont d'une inexpérience absolue, et, quand ils veulent faire du pain, ils n'obtiennent qu'une sorte de pâte mal cuite, lourde, dense, indigeste, n'ayant avec le pain qu'une ressemblance lointaine.

N'allez pas croire au moins que les légumes abondent ; les légumes les plus usités en France manquent absolument ; pommes de terres, carottes, pois, il n'y faut pas songer, ou ils sont détestables.

Que reste-t-il donc comme menu d'une table japonaise ? Bien peu de chose ; mais assez pour les estomacs peu difficiles des indigènes. Il n'y a point de pain, avons-nous dit : il est remplacé par le riz, qui forme la base pour ainsi dire de la nourriture, et qu'on fait simplement bouillir sans assaisonnement aucun. Quant à la viande, elle est remplacée par le poisson ; poisson de toutes sortes, poisson à toute ; les sauces, ou sous toutes les formes, poisson bouilli, poisson rôti, grillé, ou même... cru. Ne vous récriez point sur ce goût dépravé : manger du poisson cru, il n'y a point qu'au Japon qu'on ait cette habitude : bien des gens en France mangent la sardine crue, et vous-même, cher lecteur, peut-être aimez-vous l'anchois, que vous mangez bel et bien cru. Au Japon, le poisson est le plat de résistance : entrées, rôtis, entremets, il fournit tout. Sur le bord de la mer on le mange frais ; dans l'intérieur du pays on le mange conservé ; on en transporte beaucoup de la côte dans l'intérieur.

Il ne faut point oublier les œufs, car les Japonais possèdent toujours une petite basse-cour, et parfois, dans les grandes circonstances, on va jusqu'à tuer un poulet plus ou moins coriace pour en faire le plus bel ornement du repas. Quant aux œufs, ils sont d'un usage commun ; du reste, une bonne ménagère sait les accommoder de dix façons différentes. — L'alimentation comprend aussi quelques légumes, notamment des haricots, qu'on mange tantôt frais, ce qui nous semble rationnel, tantôt fermentés, ce qui peut nous étonner ; tantôt même broyés et réduits en une espèce de pâte. Si tout cela ne vous suffit point, vous pourrez aussi vous faire servir du potiron, ou bien des aubergines ; ou bien encore des champignons secs et quelques herbes marines, quelques algues charnues semblables à ces laminaires sucrées qu'on mange sur nos côtes de l'Océan.

Le menu est engageant, n'est-il pas vrai, pour nos palais d'Occidentaux ! Et encore nous avons omis quelques détails. Tous ces plats un peu fades peuvent être accompagnés, comme de condiments, de copeaux de thon desséché, ou bien d'une sauce spéciale, analogue aux sauces anglaises, pour relever le goût de divers mets.


Ces repas ne sont pas seulement d'une simplicité absolue, ils présentent encore des bizarreries : par exemple, le riz se mange presque toujours avec des tranches de radis ou des feuilles d'oïlette fermentées dans la saumure : il y a de quoi nous étonner vraiment de ce mélange et de cette préparation ! — Nous avons parlé d'herbes et de poissons ; mais du reste on mange des soupes aux herbes ou aux poissons : elles tiennent une grande place dans les repas japonais ; on en prend plusieurs dans le cours d'un même repas, et c'est là ce qui explique combien l'on boit peu pendant le dîner. C'est encore une bizarrerie, c'est seulement vers la fin du repas que l'on voit les Japonais boire de l'eau ou du thé. Pour les jours de fête, on réserve le saké ou bière de riz, qui est la boisson de luxe. Et maintenant, si pareille nourriture n'inquiète point votre estomac, partez en touriste à travers les campagnes paisibles du Japon, montez en poussée, et allez vous faire héberger dans quelque un des hôtels primitifs de ces petits villages coquets semés à travers l'empire. Vous ne trouverez ni table, ni chaise, ni lit véritable, ni rien du confort que nous sommes accoutumés à réclamer en Europe ; mais du moins vous vivrez un peu au milieu de ce petit peuple aimable, toujours riant, toujours gai, et vous vous sentirez charmé de cette grâce, de cette simplicité.

DANIEL BELLET.

Tout ce qui s'invente en France ne s'applique, en France, qu'après avoir fait la fortune des autres pays. — URBAIN GOHIER.

FEMMES SOUFFRANTES

VOUS POUVEZ MAINTENANT OBTENIR UNE GUÉRISON PROMPTE ET PERMANENTE



Est-ce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Est-ce que les remèdes que vous employez maintenant vous font du bien ?

Pensez-vous pouvoir obtenir une guérison permanente par l'emploi de ces remèdes ?

Croyez-vous que votre médecin comprend assez votre maladie pour vous guérir ?

Si oui, continuez à prendre ces remèdes consciencieusement, car si vous constatez une amélioration dans votre condition, vous avez une chance de vous guérir.

Mais si ces remèdes ne vous font aucun bien et si votre condition ne s'améliore pas par leur usage, croyez-moi, abandonnez-les immédiatement et commencez mon traitement de suite.

Une femme comprend mieux que toute autre personne les maladies de la femme et mon traitement guérit lorsque les autres manquent

ÉCRIVEZ POUR MON LIVRE LA SANTÉ DE LA FEMME GRATIS

NE NÉGLIGEZ PAS CETTE OCCASION ÉCRIVEZ AUJOURD'HUI

MME JULIA C. RICHARD

BOITE 996 MONTREAL

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Mangué Chon.—Tempérament absolument ferme et déterminé. Volonté tenace, disposée à triompher de tout et bon courage physique.

Opinion.—Votre caractère est assez doux et conciliant, quelque peu autoritaire toutefois. Tendance au scepticisme, mais bon fond de réflexion.

Vega.—Vous êtes prudente, délicate, discrète, réservée et assez perspicace. Mais vous êtes inclinée à la colère et votre ressentiment peut durer longtemps.

Sac à papier.—Caractère ombrageux, susceptible et dissimulé. Imagination romantique et goût pour les voyages et les aventures extraordinaires.

Mistigré.—Est-ce bien votre écriture ordinaire, elle est très singulière et il me semble vous avoir déjà répondu. Quel qu'il en soit, je peux vous dire: Manque de confiance dans l'affection, sans artistique et indépendance de caractère.

Robinette Royal.—Caractère jovial, insouciant, un peu illegmatique, prenant généralement les choses par le bon côté. Une pointe de coquetterie est visible.

Allézarq.—Nature changeante, tantôt turbulente et active, l'instant d'après apathique et rêveuse. Pon de force morale et de tenacité.

L'emblème De La Myosotis.—Timide et craintive nature, mais n'est très facilement à l'aise dans ses sentiments. Economie domestique et amour de l'ordre.

Vox faucibus heasit.—Esprit paradoxal, sarcastique et assez intuitif, ambition, audace et sens pratique. Manque de persévérance. Orgueil et un peu de sensualité.

Bille d'Éve.—Nature calme, peu disposée aux fortes émotions. Esprit lent à formuler un jugement ou à prendre une décision, mais très ferme, cependant.

Fanchon la Velleuse.—Amour des livres, des fleurs, du théâtre, de la musique et un peu aussi du "flirt". Caractère assez pacifique et conciliant.

Vilaine Grippe.—Tempérament vif, ardent, nerveux, excitable, enthousiaste. Colères promptes, fulgurantes, s'éteignent vite honteusement.

Hélène.—Coquetterie, ambition, esprit assez fécond et entreprenant, manque cependant de combinaisons et de moyens d'exécution.

Little Rose Bud.—Manque absolu de discrétion, de prudence et de perspicacité. Courage ordinaire, audace et grande activité.

Imagination.—Talent pour la musique, sans goût personnel, cependant. Amour aimant, sensible, sympathique et un peu sentimentale.

Belle tite soignée et.—Coquetterie, caprice et manque de clairvoyance. Nature très transparente, laisse voir jusqu'au fond de sa pensée. Cela n'est pas toujours bon, vous savez, mademoiselle ?

Toto Carabo.—Originalité, esprit indépendant, actif et prompt à la combinaison. Imagination ardente et enthousiaste.

Bois Franc.—Intelligence mercantile, nature à la fois tendre et sévère, donne son affection, toute et sans réserve, mais non pas à la légère.

Marquise de Chamaraude.—Tempérament nerveux et exalté. Imagination romantique et nature sentimentale. Tendance à l'exagération.

Catherine G. Biddeford.—Encore une fois, madame, je vous renvoie que je n'ai répondu qu'à la première de vos lettres; j'ai parfaitement reconnu l'écriture des autres, et n'ayant rien de nouveau à vous dire, je me suis dispensée de répondre. Les poude que vous men-

tionnez ont été choisis déjà par plus d'un correspondant. Je souhaite que vous me compreniez, enfin.

Ange lila.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Nature conciliante douce et sensible. Quelques talents pour la musique.

Too late.—Énergique et forte volonté. Caractère absolu, fait pour dominer. Nature froide, concentrée, peu affectueuse. Discrétion et amour de la retraite.

Sauvagesse.—Coquetterie, caprice et un peu de malice. Ambition et orgueil. Esprit actif et prompt à la décision et très grande persévérance.

L'aigle Vainqueur.—Froideur, dé fiance et discrétion; amour de l'argent et sévérité excessive appliquée à soi-même qu'à autrui. Nature très cachée.

Pauvre Garçon.—Impressionnable et romantique nature. Manque de contrôle sur ses propres sentiments et caractère timide et peu expansif.

A. C. Gerbe de Pensées.—Je ne sais lequel est le plus choisi par vous. Nature impulsive, inflammable et enthousiaste. Caractère entreprenant.

Ti Canné.—Délicatesse de goût, esprit libre, indépendant, ne suivant que sa propre inspiration. Cœur assez aimant, plus disposé à l'amitié qu'à l'amour cependant.

Jenny.—Nature ferme et énergique. Economie domestique, activité, amour du travail et sens pratique. Caractère calme et pondéré.

Glace de Venise.—Mélange de franchise et de dissimulation, d'audace et de timidité. Esprit assez subtil, mais se laissant entièrement dominer par le cœur.

Cœur brisé.—Douceur, timidité et manque de contrôle sur ses propres sentiments. Imagination romantique et nature facilement contrôlable.

Patineur.—Sens littéraire. Imagination active, au caractère ou féconde en expédients. Esprit sarcastique et très observateur. Inconstance en amour.

Jean Marie.—Réserve, timidité et tendance à la mélancolie. Nature tendre et quelque peu sentimentale. Manque d'économie et de sens pratique.

Sans peur.—Extrême orgueil, ambition et pré-omption. Caractère ferme, autoritaire et vindicatif, peu rancunier toutefois. Est-ce là votre écriture ordinaire ?

George.—Votre nature est vive, impressionnable, irrégulière souvent. Jugement assez éclairé, mais pas toujours impartial. Esprit d'entrepreneur. Je suppose que votre mauvaise humeur est passée ?

Pastour.—Caractère entreprenant et audacieux dans un persévérant. Penche féconde, tumultueuse et d'une extrême activité. Français.

Bianca.—Sens littéraire, nature délicate et raffinée, cependant énergique et courageuse, accessible à tous les sentiments élevés.

Milberge.—Nature conciliante, enjouée, franche et bienveillante. Goûts simples quoique délicats. Générosité, douceur et sensibilité.

Matton.—Énergie, ambition, courage et audace. Intelligence mercantile. Nature tenace, quelque peu violente et autoritaire. Sens artistique.

Sambo.—Vous êtes courageux, ferme, décidé. Vous réfléchissez avant d'agir, mais vous ne revenez jamais sur une résolution arrêtée.

Un peigne.—Esprit fantasque, paradoxal et indépendant. Amour des voyages, du sport, des amusements extraordinaires. Quelques aptitudes littéraires.

Henriette.—Grande délicatesse de sentiments jointe à beaucoup de prudence et de discernement. Vous êtes bonne, douce et sympathique, mais quelque peu froide et hésitante.

A. A. P.—Ce spécimen démontre, ma chère petite, que vous avez un excellent cœur, que vous êtes douce, obligeante et sensible. Vous serez beaucoup aimée.

Canon.—Obésité, présomption et égoïsme. Amour de l'ordre et du travail. Humeur irrégulière, caractère vif et emporté, excitable et nerveux.

Gros Jean lila.—Caractère charmant, un peu incliné à l'égoïsme mais franc, loyal, généreux, bienveillant et bon enfant. Originalité et esprit léger, met-arcastique.

Poulette C. L.—Irrésolution, inconstance et manque de réflexion. Amour des bals, des fêtes, des compliments et... des jolis garçons. Nature trop transparente.

Marie-Stuart.—Caractère sérieux, positif et méthodique. Amour de l'ordre et du travail. Jugement droit et sévère, très grande impartialité.

Une bonne pâte de fille.—Vous êtes un peu étourdie et légère, mais en revanche vous possédez un très bon cœur très aimant et sympathique; vous vous ferez aimer tant que vous voudrez.

Ecstasia alias Laetitia.—Enjouement, insouciance et amour des plaisirs. Esprit caustique et pas d'une franchise exemplaire, hélas!... Grande indépendance de caractère.

Rosette.—Précipitation, manque d'ordre et de prévoyance. Bonté d'âme. Générosité et loyauté dans l'affection. Aptitudes pour la musique.

Je meurs où je m'attache.—Votre écriture dénote un excellent caractère. Beaucoup d'énergie et de persévérance, une grande stricte de jugement et quelques talents pour la musique.

Collinette.—Énergie, amour du travail et persévérance. Vous aimez la flatterie et vous même êtes quelque peu flatteuse. Bonté d'âme et générosité.

Phiphine.—Esprit observateur, subtil et délicat. Stricte de jugement, nature bienveillante et sympathique, franchise et constance. Sens littéraire.

Mathilde No 5.—Nature impulsive et très ardente, susceptible et impressionnable à l'excès. Tempérament nerveux, enthousiaste et exalté.

Elizabeth X.—Manque de courage et d'initiative. Nature peu énergique et peu persévérante. Humeur irrégulière et souvent maussade.

Siguo-Stagne.—Votre nature est changeante, vive et primesautière. Vous êtes douée de beaucoup d'activité, d'énergie et d'audace.

Marinette B. W.—Peu d'aptitudes pour les travaux domestiques et peu d'initiative. Amour des plaisirs bruyants, du théâtre, des bals et du sport.

Ste Anne du Nord.—Originalité, sens artistique. Imagination active, prompt à l'enthousiasme. Énergie et persévérance. Sentiments poétiques. Je ne dis pas cela à cause de vos vers, car je trouve qu'ils démontent étrangement votre "graphique."

Aimez C. Vire.—Merci pour vos encouragements paroles. Vous êtes énergique, ambitieux, audacieux, indépendant et enthousiaste. Votre esprit est observateur, mais quelque peu railleur et sarcastique.

Sorpidia.—Mélancolie, indolence, imagination romantique. Vous pouvez passer subitement de l'enthousiasme à l'apathie. Caractère généralement peu communicatif.

L'Événement.—Imagination ardente et nature pas-sonnée. Manque d'ordre, de discernement et de persévérance. Inconstance en amour.

Zézé.—Caractère exalté, humeur irrégulière et souvent farouche. Inclination au persiflage et à la contradiction. Pêche plutôt par manque de réflexion que par méchanceté pourtant.

Charles Jos. Empereur.—Présomption, gourmandise, amour des richesses. Irrésolution, inconstance et manque de fermeté. Peu de sensibilité.

Up-to-date.—Dispositions artistiques, générosité. Esprit profondément analyste. Loyauté envers les amis, mais cruauté implacable pour les ennemis.

Marquise de Valdemar.—Caractère porté à l'exagération. Orgueil et ambition. Imagination romantique et manque de sens pratique.

Indépendante V. M.—Insouciance, étourderie, curiosité, coquetterie et ambition. Grand amour de la flatterie. Orgueil et pré-omption.

Victoria.—Vous êtes ambitieuse, énergique, industrielle et méthodique. Habileté aux travaux domestiques. Dispositions à faire une bonne épouse et une mère modèle.

Pet.—Intelligence mercantile. Esprit d'entreprise, d'initiative et de progrès. Jovialité, audace, ambition et indépendance de caractère.

Esther.—Grande finesse d'intuition. Esprit subtil, délicat et analytique. Talent musical, Générosité, insouciance et une pointe de coquetterie.

M. Dindonnaigre.—Nature énergique, mais peu persévérante. Vous vous laissez trop de vos propres forces et vous vous laissez trop facilement influencer par autrui.

(Suite à la page 30)

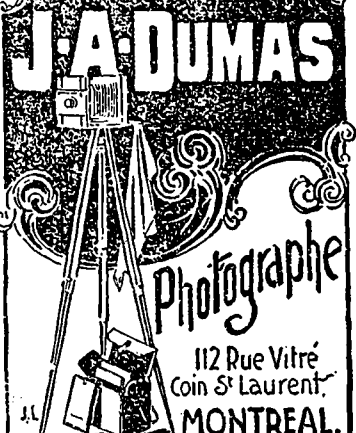
Dans un salon, une dame dont la maturité touche à un état déjà avancé, et qui emploie pour se rajeunir toutes les ressources de l'art, déclare très nettement à une amie :

— Je sais qu'on se moque de moi, mais cela m'est égal, je suis de mon siècle...

Et Sibonlot, de questionner avec un sourire aimable :

— Duquel ?

J. A. DUMAS



Photographe

112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

L'enseignement nouveau jeu. Toto, fils d'un père très cycliste, apprend la géographie.

— Qu'est-ce qu'une côte ? lui demande son professeur.

— Une côte, c'est une montée.

* *

Dans un petit restaurant :

— Garçon, une allumette !

— Monsieur, on ne fume pas ici.

— Garçon, un cure-dent !

— Nous n'en avons pas.

— Alors, donnez-moi une allumette, pour que j'en fasse un cure-dent !

* *

La logique des enfants.

— Papa ! pourquoi donc qu'il tombe de la pluie ?

— C'est pour faire pousser les choux, les carottes, etc.

— Alors, pourquoi qu'il pleut dans la cour, où y a pas d tout ça ?

* *

Petites correspondances :

Un bohème incorrigible, auquel on n'a jamais connu plus de cinq francs en poche, écrit un jour à un de ses amis :

Très cher, j'ai de main une traite de mille francs à payer. Il me manque cinq louis. Envoie-les-moi ce soir.

Merci et à toi. — X.

L'ami répond par retour du courrier :

Mon cher ami, envoie-moi tes neuf cents francs, je payerai ton billet.

A toi aff ctueusement. — Y...

On n'entendit plus parler du bohème.

PAS UNE SEULE PERSONNE

Parmi celles qui ont essayé le Baume Rhumat; qui ne disent que sa réputation est méritée et justifiée à tous égards. 22

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3 00 "

A Montreal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal



THEATRE NATIONAL de L'OPERA
LA Burgonde
 OPÉRA
 en Quatre Actes
 de L. BERGERET & C. de SAINT-F. CROIX
 MUSIQUE DE
PAUL VIDAL
 AIRS DE BALLET
Les Byzantines. -- Final.

André con moto

PIANO

(A suivre.)

The first system of the musical score consists of six staves. The top two staves are the vocal line, and the bottom four staves are the piano accompaniment. The music is in 3/4 time and features a key signature of one sharp (F#). The system includes various musical notations such as slurs, accents, and dynamic markings. A 'dim.' (diminuendo) marking is present in the piano part on the second staff. A measure rest of 2 measures is indicated at the beginning of the piano part on the fourth staff.

The second system of the musical score consists of six staves. The top two staves are the vocal line, and the bottom four staves are the piano accompaniment. The music continues from the first system. It includes dynamic markings such as 'p' (piano), 'pp' (pianissimo), and 'dim.' (diminuendo). A tempo change is indicated by 'Allo mod^{to}' (Allegro moderato) above the piano part on the fifth staff. The system concludes with a double bar line and repeat dots.

AH QUE L'AMOUR EST UN AFFREUX MAL



I
 La jeune Juliette (que ses compagnes ont déléguée pour porter la parole).—Monsieur le pharmacien, il faudrait que vous nous donniez un remède pour nous faire dormir. Voilà deux jours qu'aucune de nous n'a pu fermer l'œil et nous ne savons pas du tout ce que nous avons.

PAVANE

(Pour le SAMEDI)

Dans le vieux salon vert
 On danse une pavane
 Et le page Robert
 Sourit près de Suzanne.

En de très frais atours,
 L'adorable fillette
 Songe à de purs amours,
 Mais... se montre coquette.

Sous les portraits d'aïeux
 Ils font la révérence ;

Leur cœur bat, tout joyeux,
 Pendant la vieille danse.

Ils rêvent d'avenir,
 Invoquant l'espérance ;
 Le ciel peut les unir
 Ces deux amis d'enfance.

Le jeune et beau Robert
 Sourit près de Suzanne,
 Dont le cœur s'est ouvert
 En dansant la pavane.

CAMILLE NATAL.

CAUSERIE PARISIENNE

On rend l'argent... quand on ne peut pas faire autrement. Mais c'est bien ennuyeux !...

Comme nous avons l'habitude, en France, de nous occuper exclusivement des scandales qui éclatent chez nous, on a peu parlé, de ce côté-ci de la Manche, du scandale Hooley.

Hooley était un spéculateur... audacieux et anglais qui, au temps de sa splendeur, distribuait force pots-de-vin.

Mais ces générosités là ont une fin, même à Londres, et cette fin arrive d'autant plus vite qu'on s'est montré plus généreux, ce qui est à vous dégoûter de la générosité...

Le tribunal des faillites, ayant à s'occuper de celle de Hooley, eut la curiosité de savoir où était passé l'argent...

Et il en vit de drôles... celle-ci entre autres...

Le financier avait eu la fantaisie de se faire recevoir membre d'un club aristocratique... On lui donna à entendre qu'il serait sûr d'être reçu, s'il versait la modique somme de 250,000 francs à la caisse du parti conservateur.

Il les versa... et le syndic de la faillite les réclama, quand faillite il y eut... comme de juste !

Et le comité conservateur ne put conserver, à son grand regret, la forte somme... ce qui est à vous dégoûter d'être conservateur...

Ah ! si ça s'était passé en France, avec quels commentaires déplaisants la presse anglaise enregistrerait l'histoire. Nous nous contentons de sourire, en pensant à la tête qu'ont dû faire des Anglais obligés de rendre quelque chose...

**

Le tour du monde d'un critique théâtral en 80 jours...

On vient d'inaugurer, en Amérique, les *wagons théâtres*, destinés à compléter les *sleeping-cars*, les *wagons-restaurants* et les *wagons bars*.

Sur les grandes lignes des États-Unis, les voyages sont bien longs et il importait de fournir des distractions aux voyageurs. C'est ce qu'on fait...

Reste à savoir si la pièce qu'on joue dure autant que le voyage... J'aime à le croire, dans l'intérêt des compagnies, à condition que les pièces soient bonnes...

Un spectateur à destination de Chicago n'hésitera pas à poursuivre son voyage jusqu'à Salt-Lake-City, en payant le supplément, pour savoir si l'héroïne persécutée épouse le jeune ingénieur sympathique...

Mais il y a des voyageurs qui vont plus loin... toujours plus loin... Ils ont droit à suivre une pièce ou plutôt à avoir une pièce qui les suive...

Alors, la critique doit faire ses malles et suivre aussi...

Oui ! je te suis, ô train !... De ta suite, j'en suis.

Et ces gentlemen envoient, par les fils les plus spéciaux, des comptes rendus dans ce goût, aux divers *Heralds* ou *Evening News* :

"Le rideau se lève sur le coup de sifflet du chef de gare... Nous sommes chez le comte des Envergures qui veut marier sa fille au vieux banquier Masaniello Tortidiarli, mais au moment où la bénédiction nuptiale va leur être donnée, comme nous passons sur la cataracte du Niagara, une vieille bohémienne révèle à la jeune fille que sa mère qu'elle croit morte est encore vivante... Des Apaches sur le sentier de la guerre attaquent notre train et nous ne pouvons entendre la fin du récit de la bohémienne, l'actrice chargée de ce rôle venant d'être scalpée... Le ballet fort gracieux du 3e acte nous console de ce contretemps, mais comme nous passons sur le territoire des Mormons, ces demoiselles sont épousées collectivement par le prophète qui dirige la secte et le train part à toute vitesse pour l'Alaska, tandis que le comte est obligé d'avouer sa ruine au banquier.

Le rideau tombe là-dessus, et après un entr'acte occupé par notre transbordement, il se relève à bord du paquebot transpacifique sur une scène du plus saisissant effet... La fille du comte aime un jeune homme sans fortune qui a été déshérité par son père, un lord anglais qui le maudit... Nous n'arriverons pas à savoir pourquoi... Un cyclone assaille le navire... qui coule bientôt à fond, tandis que nous prenons place sur un radeau où la toile... une vieille toile à voile... se lève sur l'enlèvement de la fille du comte par un cheminé qui commence à la manger..."

Le compte rendu s'arrête sur cette scène qui hélas ! n'est pas à faire... D'horribles détails nous sont parvenus sur le naufrage du transpacifique...

La jeune première qui était fort appétissante a été dévorée par ses camarades et par la critique convoquée à ce repas de centième...

L'auteur, très applaudi, a fait une conférence sur l'art d'accommoder les restes.

JULIEN MAUVRAU.

COMPLIMENT ÉQUIVOQUE

Mlle Beauté. — Comment faites-vous pour siffler entre vos doigts. Je crois que je ne pourrais jamais y réussir.

M. Bouché (desirant faire allusion à la délicatesse des mains de son interlocutrice). — Oh ! n'essayez pas, mademoiselle ! toute votre main glisserait dans votre bouche.

PLUS RIEN POUR LUI

Le docteur (très sérieux). — A partir d'aujourd'hui, mon cher monsieur, je ne puis absolument plus rien faire pour vous.

Le malade (très effrayé). — Oh, docteur ! Suis-je aussi mal que cela ?

Le docteur. — Non, vous êtes guéri.

QUI LE LUI AVAIT DIT ?

Lui (tristement). — Alors, ma chérie, vous savez que je vous aime ?

Elle. — Oui, je le sais depuis quelque temps déjà.

Lui. — Qui peut vous l'avoir dit ? Votre cœur ?

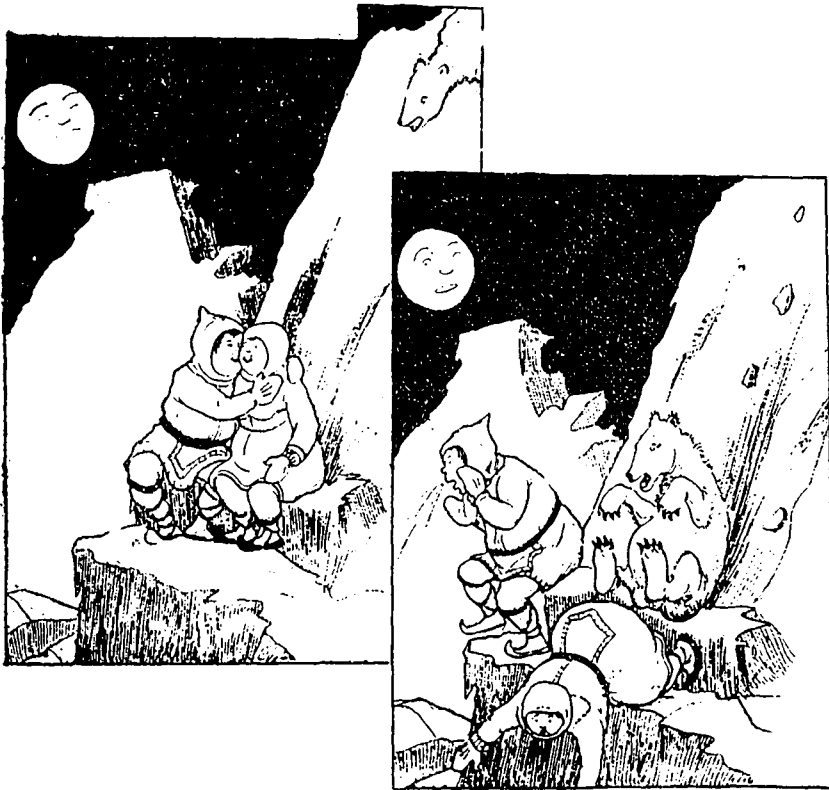
Elle. — Non. Votre cœur Joséphine.

ENTRE ÉPOUX

Madame. — Crois-tu que la planète Mars soit habitée ?

Monsieur. — Non. Si elle l'était, on entendrait parler les femmes.

IDYLLE GROENLANDAISE



I. — Lamasaktupu, jeune groenlandais de la plus belle espérance, aimait la douce Akkladuchien et lui disait un soir, sous les clairs rayons de la lune et sur un des échelons de la banquise solitaire.

II. — Mais, au moment où, pris d'un formidable éternement, Lamasaktupu se détournait, un ours malencontreux, glissant involontairement sur la pente, précipita Akkladuchien et se trouva épaté et assis à côté de notre amoureux qui...

ANECDOTE "CHIMIQUE"

Nous sommes en 1824, à l'École Polytechnique. Les élèves réunis à l'amphithéâtre de chimie suivent attentivement les explications de leur excellent professeur.

La leçon du jour roulait sur la *Loi de Berthollet* dont l'énoncé n'est plus une nouveauté pour ceux d'entre nos lecteurs ayant commencé l'étude, même élémentaire, de la chimie ; la table d'expériences était couverte de nombreuses éprouvettes préparées par le piston et le professeur exposait le principe de la double décomposition des sels, avant de procéder aux expériences diverses qui devaient appuyer son exposé et prouver l'exactitude de la loi formulée par le grand chimiste.

Tout à coup, grand émoi : un auguste visiteur, le duc d'Angoulême, prince royal, entre inopinément dans la salle, et s'assied pour assister à la leçon.

Avant de continuer mon récit, permettez-moi d'ouvrir une courte parenthèse, nécessaire pour que nos lecteurs saisissent le "Sel" dont est "sursaturée" l'historique anecdote que j'ai commencé à leur conter.

En 1824, la réaction royaliste "battait son plein" ; le drapeau blanc de l'ancienne monarchie avait remplacé comme étendard national le glorieux drapeau tricolore de la révolution et de l'Empire. Louis XVIII, non content de la Restauration accomplie en France à son profit, avait voulu rendre à Ferdinand VII, en Espagne, le même service qu'il avait reçu, lui, des souverains alliés de Prusse, de Russie, d'Autriche et d'Angleterre ; une expédition française, placée sous la haute direction du duc d'Angoulême, avait pénétré en Espagne. et après la prise du Trocadéro et la capitulation de Cadix, la révolution espagnole avait été étouffée. Le prince commandant en chef l'armée française fut alors exalté, par tous les royalistes, qu'enthousiasmait la gloire dont il venait de couvrir leur étendard immaculé.

C'était le vainqueur du Trocadéro, le prince auquel le drapeau fleurdelisé était rodevable d'un nouveau lustre, qui venait d'entrer au cours de chimie de l'École Polytechnique.

Une subite fantaisie lui était venue de visiter cet établissement, et, sans avertissement aucun, il se présentait, déclarant ne vouloir déranger personne, manifestant simplement le désir d'assister à la leçon commencée : on s'était empressé de le conduire à la salle de chimie, où son "auguste" présence venait de causer l'émoi donc j'ai profité pour ouvrir cette parenthèse... que je me hâte de fermer.

Le professeur avait repris l'exposé de son sujet, mais il semblait ne plus s'occuper de ses auditeurs habituels et toute son éloquence, toute sa science, tendaient vers un seul but : intéresser son royal visiteur.

Or ce résultat était loin d'être obtenu ; des bâillements significatifs, à grand-peine dissimulés, prouvaient au démonstrateur l'inutilité de ses efforts.

Comprenant l'impossibilité de donner une tournure récréative à l'exposition du principe étudié, le démonstrateur résolut de passer aux expériences ; s'adressant à son "piston" (préparateur) — que la présence d'un prince avait plongé dans un indicible effarement — il demande, d'abord à voix basse, puis à mi-voix :

— Chlorure de sodium ?... Nitrate d'argent ?...

— Là ! — répond l'aide, indiquant vigieusement deux éprouvettes, dont se saisit le professeur.

Plus tranquille, recouvrant un peu de calme parce qu'une idée lumineuse venait d'éclorre en son cerveau, l'orateur, de sa voix habituelle reprend :

— Messieurs, ces deux liquides, qui, vous le voyez, se présentent sous l'aspect de deux solutions parfaitement limpides, vont nous fournir un exemple de la production d'un sel insoluble par la décomposition de deux sels solubles. — L'un d'eux est le nitrate d'argent, l'autre le chlorure de sodium ; tous deux sont absolument incolores. Eh bien ! leur mélange va donner naissance à un sel dense, insoluble, dont la parfaite blancheur rappelle la couleur de ce drapeau qu'un prince français vient de couvrir de gloire !..."

Le duc d'Angoulême, soit qu'il voulût remercier le prince de sa délicate et louangeuse allusion, soit qu'il fût réellement intéressé par le résultat de l'expérience annoncée, se leva pour se rapprocher de la table.

Enchanté de cette indiscutable marque d'intérêt, le professeur, se rapprochant rapidement du prince, s'écrie d'une voix vibrante :

— "Monseigneur ! voici de quelle manière "ces deux sels vont avoir l'honneur de se décomposer devant vous !..."

Ce disant, il vide prestement le contenu d'un vase dans l'autre, et p'ace celui-ci presque sous le nez de son puissant visiteur — le duc d'Angoulême était d'une myopie bien connue.

Malédiction !... Une effroyable effervescence se produit, suivie presque immédiatement d'une suffocante vapeur ammoniacale dont la respiration procure à son Altesse — comme au professeur du reste — une quinte atroce de toux et d'interminables éternements...

Il y avait eu erreur dans le choix des éprouvettes !...

Oh ! l'inénarrable scène que ce fut alors !... Le prince, aveuglé, tousant, éternuant, maudissant les satanés sels qui lui jouaient pareil tour, se hâta de gagner la porte afin de savourer aux plus vite une bouffée de plein air, tandis que le malheureux professeur s'efforçait de présenter des excuses... coupées à tout instant par des "atthis" convulsifs, et que ces sacrépants de polytechniciens se tordaient sur leurs bancs !...

Essayez de vous figurer le tableau... et vous comprendrez que le souvenir de cette mésaventure "salée" soit resté légendaire à Polytechnique

L. MÉRARD.

PRIS AU MOT

Le juge (sévèrement). — La première personne qui se permettra d'interrompre, sera mise à la porte de la salle.

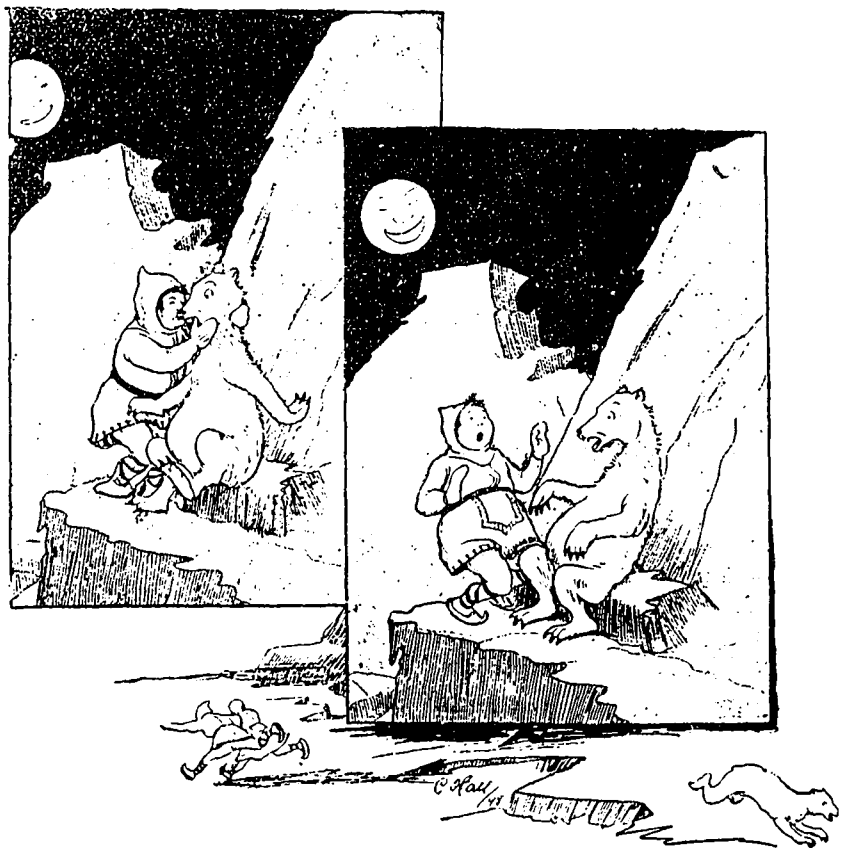
Le prisonnier (avec enthousiasme). — Hourrah ! Hourrah ! Hourrah !

IL NE DEMANDAIT PAS PLUS

Elle. — Ah ! Jules, vous ne savez pas combien mon amour pour vous fait le désespoir de mes parents ! Ce matin encore, mon père disait qu'il donnerait \$50,000 pour que je consentisse à ne plus vous revoir.

Lui (transporté). — Vraiment ! Croyez-vous que votre père soit à son bureau, en ce moment ?

IDYLLE GROENLANDAISE — (Suite et fin)



III. — ... sans s'apercevoir de la substitution, se remit à caresser sa belle ou du moins ce qu'il croyait être sa belle.

VI. — Il y eut surprise mutuelle et Lamasaktupu eut vite fait de rejoindre la pauvre Akkladuchien et de s'enfuir avec elle vers des ombrages plus solitaires. Quand à l'ours blanc, il court encore.

UN BEAU SANGFROID



Le créancier (d'une voix caverneuse).—Ah, bien ! vous en avez, vous, un toupet ! Comment, vous dites que vous ne pouvez me donner le dollar que vous me devez depuis deux ans et vous voilà attelé à manger des choses qui coûtent les yeux de la tête !

Le débiteur (indigné).—Pas un mot de plus ici, monsieur, ou j'en commande immédiatement d'autres.

Amusements et Sports

DER MAJESTY'S THEATRE

Aurons nous une troupe d'Opéra-Français, à Montréal ? Les pourparlers entamés par M. et Mme Murphy avec M. Durieu, bien connu en cette ville, le font espérer.

M. Durieu qui dirige une tournée avec l'excellente troupe d'Opéra de la Nouvelle-Orléans, sera à St Louis, Missouri, le 25 courant et il n'est pas impossible que, les arrangements aboutissant, cette troupe qui a eu le plus grand succès dans sa saison à la Nouvelle-Orléans, ne vienne ici pendant quelques semaines.

Faisons tous nos vœux pour que cet événement s'accomplisse ; il y a, à Montréal, tous les éléments pour fournir un public nombreux, et choisi, à une bonne troupe d'Opéra-Français.

x

SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi, douzième représentation, au Monument National, de la série de ces Soirées de Famille qui ont su trouver le chemin de la faveur publique.

Excellent programme et qui a rempli ses promesses, avec les "Deux Sourds", de Jules Moineaux, où MM. Barré, Roy, Lémay, Bernard et Mlle Jeanne Duval ont eu un franc succès. "Les deux Aveugles", l'étourdissant opéra-bouffe de Jacques Offenbach, avec MM. R. Dumouchel et Eugène Morin. Enfin, "Les Deux Timides", du Labiche du meilleur aloi, où, comme interprètes, MM. Bédard, Emmanuel, Duhamel, Mlles Jeanne Duval et Clara Reid, ont été très applaudis.

Dans les entr'actes et sous la direction de M. Lachance, un excellent orchestre de mandolines et de guitares a fait entendre des morceaux variés.

Beaucoup de monde dans la salle et satisfaction générale, voilà le bilan de la représentation.

x

AU PATINOIR LE MONTAGNARD

La foule nombreuse qui s'est empressée de répondre, mardi soir, à l'invitation des directeurs, n'a pas regretté sa soirée, car elle a été exceptionnellement intéressante.

John Neilson a prouvé qu'il était l'incontestable champion, aussi bien sur une piste abritée qu'en plein air, et il a remporté les honneurs du tournoi organisé par le Club Montagnard. Baptiste était pourtant un dangereux adversaire et la lutte très sérieuse qu'il a fait contre Neilson en est la preuve.

De l'avis de tous, c'est peut-être la plus belle course à laquelle il ait été donné d'assister et cela malgré l'accident arrivé à J. Johnson qui l'a empêché de se présenter au départ. C'était dans la course du quart de mille et un des coureurs, glissant, alla enfoncer son patin, d'un coup violent, dans la jambe de Johnson.

La course en raquettes a été aussi un grand succès et c'était plaisir de voir les grimaces et les contorsions des concurrents dans cet exercice d'équilibre.

Citons encore Thibault, un patineur d'avenir extrêmement rapide ; Lafard, gagnant de la course à reculons contre E. Stephens.

Dans la course de trois miles pour amateurs, c'était trois coureurs locaux contre trois Américains qui entraient en lice. Brien, de Montréal, a, le premier, touché le poteau, suivi de très près par Thibault.

M. L. Rubenstein agissait comme juge ; M. Louis Rubenstein, comme starter, et M. Henri Robert, comme chef de la piste. Les arbitres étaient MM. T. Cartwright, J. B. C. Tresler, A. Chretien Zaug et A. Hudon.

PALLADIO.

SINGULIER PAYS

Un pays sans animaux domestiques c'est le Japon, dont les habitants ne mangent pas de viande et ne boivent pas de lait, et où la vache n'est, par conséquent, d'aucune utilité dans l'économie domestique.

Les Japonais ne vont pas à cheval ; leurs voitures à deux roues sont traînées, et leurs palanquins portés par des portefaix, par des gens à gages. En outre, ils n'ont ni mulets, ni ânes, ni autres animaux de bât.

Il y a beaucoup de chiens dans le pays, mais à l'état sauvage seulement. Le Japonais n'apprivoise ces animaux ni pour la garde de sa maison, ni pour la chasse. Il est très rare de rencontrer un chien apprivoisé, et, dans ce cas, c'est toujours à un étranger qu'il appartient.

Quant aux moutons, chèvres et porcs, les Japonais n'en élèvent point. La laine que pourraient leur fournir les moutons, ils la remplacent par la soie qui est très bon marché ; aussi ne portent-ils aucun vêtement de laine.

Dans un ménage japonais, on voit rarement des poules, plus rarement encore des carards et des pigeons ; on n'en élève que pour satisfaire les demandes des étrangers. Quelques propriétaires des environs de Yeddo entretiennent des bœufs, mais ce n'est pas au point de vue de l'économie rurale : l'animal n'est utilisé que pour les cérémonies religieuses ; ces animaux sont, en effet, destinés à traîner le char funèbre, quand un des membres de la famille du Mikado vient à décéder.

ET ALLONS DONC ?

Elle.—C'en est fait, je pars d'ici demain.

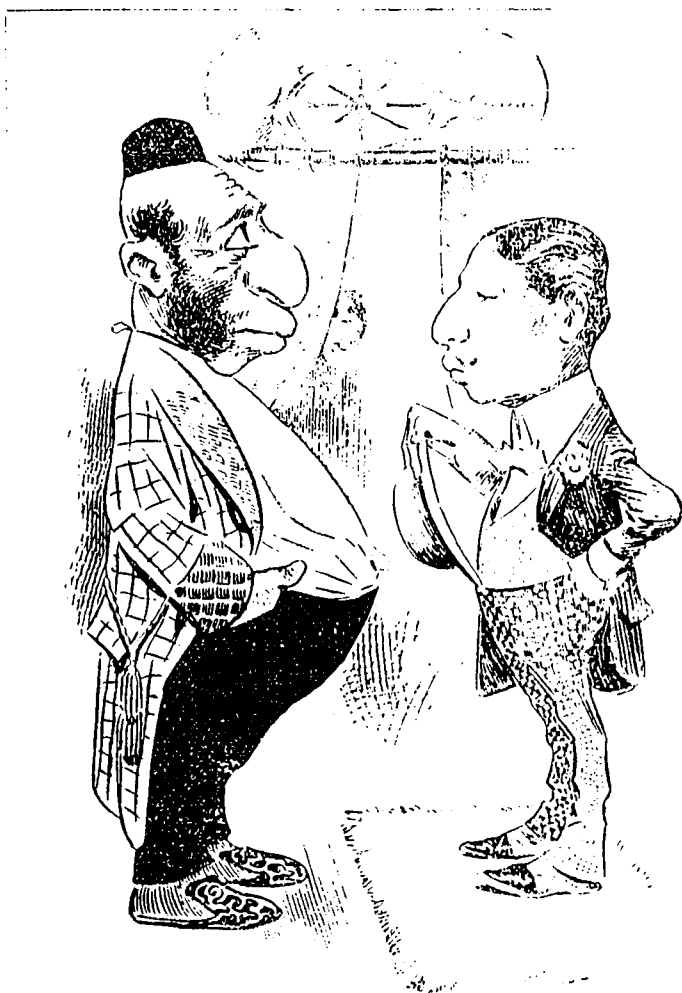
Lui.—Oh ! Et combien de temps resterez-vous absente ?

Elle.—Ça dépend, je le laisse entièrement à votre choix.

LE BORGNE ET LE BOSSU

Un certain railleur, qui était borgne, rencontrant un bossu de fort grand matin, lui dit plaisamment : " Mon ami, tu es chargé de bon matin ! — Tu penses qu'il est bon matin, répondit le bossu, c'est sans doute parce que tu n'as encore qu'une fenêtre d'ouverte."

AMOUR INTÉRESSÉ



Mr Dulingot.—Etes-vous bien certain, monsieur, d'aimer ma fille autant que vous le dites ?

Le prétendant.—Comment, si j'en suis certain ? Mais je l'aime, monsieur, je l'aime au point d'adorer le terrain sur lequel elle marche !

Mr Dulingot.—C'est ça : vous l'aimez pour son argent ; j'étais sûr de ça. Le terrain sur lequel marche ma fille vaut cinq piastres le pied, monsieur.

MODES PARISIENNES



Robe en cachemire gris étain, se composant d'une jupe cloche plissée en travers, et d'un corsage échancré sur un empiècement de taffetas blanc, garni de velours au bord de l'échancrure; entre-deux de guipure s'entre-croisant. Ce corsage, plissé en travers, s'agrafe sur l'épaule et sous le bras. Manches plissées. Mat. : 5 verges $\frac{1}{2}$ de cachemire, 1 verge $\frac{1}{2}$ de taffetas, 8 verges de velours. — ROBE POUR FILLETTE DE 8 A 9 ANS, en bengaline, serge et surah blanc. Jupe coupée d'une seule pièce, doublée, garnie au bas d'un entre-deux dans lequel on passe un ruban de velours noir. Corsage fait d'un dos tendu et d'un devant froncé légèrement à la taille, garni au milieu d'un entre-deux avec velours dissimulant la fermeture. Fichu Marie Antoinette en surah blanc, retenu sur les épaules par une patte et bordé de dentelle surmontée d'un entre-deux. Manches avec revers. Mat. : 8 verges de bengaline, 1 verge $\frac{3}{4}$ de surah, 4 verges $\frac{1}{2}$ de dentelle, 6 verges $\frac{3}{4}$ d'entre-deux, 6 verges $\frac{3}{4}$ de velours. — ROBE POUR FILLETTE DE 12 ANS, en drap vert Nil et drap blanc. Jupe, ouverte sur les côtés, faisant voir une quille de drap blanc retenue par des olives de nacre. Corsage-blouse garni de bretelles de drap blanc agrémentés d'olives pour rappeler la jupe. Mat. : 4 verges de drap vert, 1 verge $\frac{1}{2}$ de drap blanc.

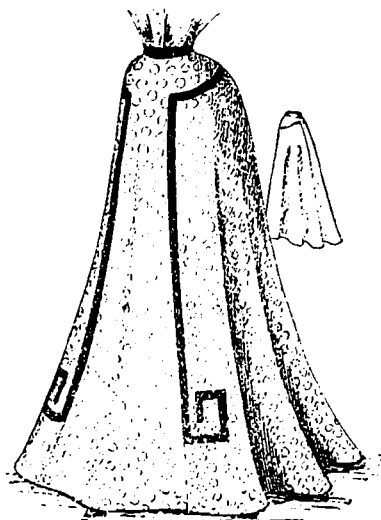
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 443 — Ce corsage est en étoffe de laine soufre avec dessin bleu. Le dos est uni avec peu de fronces à la taille; le devant est croisé, le droit revenant sur la gauche et la moitié du haut formant un joli revers lequel a un volant commençant à l'épaule et finissant à la taille; le volant peut être



No 443. Corsage pour dame.



No 503. Jupe pour dame avec le lê du devant formant empiècement.

fait en chiffon ou en dentelle; dans notre illustration il est de la même étoffe que le corsage et a un petit velours noir au bord; trois rangs du même velours garnissent le revers sur l'épaule et sur le devant et chaque rang se finit par une petite boucle; à un bout, le corsage est ajusté sur une doublure ayant tous les morceaux ordinaires; il se ferme sur le devant.

On peut faire un empiècement pointu dans le dos, à volonté; le dessous gauche rejoint le côté droit et se ferme invisiblement, tandis que le droit, qui est froncé et formant revers, s'attache invisiblement sur le gauche; les manches ont deux coutures très ajustées, et ont un petit pouff dans le haut; un col droit finit le cou.

Il faut 3 verges $\frac{3}{4}$, en 44 pouces, pour une personne de grandeur moyenne. No 443 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 503. — Jamais l'art de la couturière n'a été aussi ingénieux comme pour la façon des jupes modernes! Jamais l'ajustage n'a été aussi parfait! Le dessin que nous donnons affecte la forme d'un panneau avec empiècement, il offre une véritable nouveauté. La jupe est formée comme les jupes ordinaires, de trois morceaux à l'exception toutefois de l'empiècement qui est une chose toute nouvelle. Elle est très ajustée sur les hanches et peut être boutonnée ou lacée derrière. Elle a la longueur voulue par la mode.

Notre illustration représente une toilette en poil de chameau brun foncé, garnie de tresses en soie. La jupe doit être complètement doublée et renforcée du bas à volonté.

Il faut 5 verges, en 44 pouces, pour une personne de grandeur moyenne. Le No 503 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

SON AMBITION

Rouleau. — Tu es bien maigre et pâle, Bouleau. Pourquoi persistes-tu à te tuer en travaillant jour et nuit par un temps pareil?

Bouleau. — J'essaie de gagner assez d'argent pour pouvoir me reposer une semaine cet été!

ENFIN!

Madame. — Grand Dieu! Marianne, mais la maison est en feu!

La servante (qui en a bien vu d'autres). — Enfin, je constate avec plaisir qu'il y a dans la maison un feu que je n'ai pas allumé!

INCONSEQUENCE DES FEMMES

— Tu ne vauds rien, tu n'es capable de rien, tu n'es bon qu'à rendre la vie insupportable à ta femme! disait la douce et patiente Brigitte à son seigneur et maître. Une semaine après elle intentait une action en 10,000 de dommages intérêts, à une compagnie de chemin de fer qui lui avait tué le vaurien en question.

PAS COMME LES AUTRES

Lui. — Marie! Voulez-vous être ma femme?

Elle. — Quelle idée! Ne soyez donc pas ridicule, Georges.

Lui. — Oui, je sais que cela serait bien ridicule; mais, moi, je ne suis pas un homme aussi regardant que les autres.

UN HOMME PRÉCIEUX

Mme Entête (organisant un chœur de chant pour l'église du village). — J'espère, Mme Enlong, que vous voudrez bien inviter votre mari à se joindre à nous. J'ai entendu dire qu'il avait une voix très sonore.

Mme Enlong. — Une voix sonore! Je vous crois, madame! Je voudrais que vous entendiez seulement un de ses ronflements quand il dort.

LES PRÉJUGÉS SONT DANGEREUX

L'un de nos célèbres C. R. défendait un jour en Cour d'assises un fils de la Verte Erin. Notre avocat avait eu beaucoup de peine à former un jury, à cause des objections de son client. Enfin, lorsque vint le temps d'assermenter le dernier des douze jurés, l'avocat se retournant vers Pat:

— Eh! bien, croyez-vous que celui-là a des préjugés contre vous?

— Non, répondit Pat, ce juré est correct. Mais je voudrais que vous changiez le juge: j'ai été trouvé coupable de vol plusieurs fois devant lui, et je crains bien qu'il n'ait des préjugés contre moi.

DEVINETTE



— Chercher le propriétaire de la plantation!

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 28 FEVRIER

TRIO DE PROVERBES

La vérité est fille du temps.

x

Moins on se fait voir, plus on est désiré.

x

Avec le temps on va loin.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Voici, pour les personnes qui désirent avoir les mains blanches, une pâte qu'il est facile de préparer soi-même et qui réussit bien :

- Tourteau d'amandes . . . 2 onces
- Amidon de riz 1/2 "
- Poudre d'iris 1/2 "
- Bonjoin pulvérisé 1/10 "
- Carbonate de potasse pulvérisé 1/10 "
- Essence de lavande . . . 10 gouttes
- Essence de bergamotte . . 10 "
- Teinture de musc 10 "

Mélanger le tout intimement.

Pour l'usage, délayer un peu de cette poudre dans de l'eau, passer sur les mains et rincer.

BL. de S.

POURQUOI SOUFFRIR ?

Lorsque le Baume Rhumal est à portée de votre main. Il guérit non-seulement les affections passagères, mais aussi les maladies chroniques, comme l'asthme, le catarrhe, etc.

24

Mlle ALEXANDRINE LEVESQUE

SON MEDECIN LA DECLARE INCURABLE. LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE SEULES LA GUERISSENT

Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent du Ton aux Nerfs, elles Purifient et Enrichissent le Sang, elles donnent un Beau Teint et un Air de Bonne Santé à toutes les Femmes Pâles, Faibles et Souffrantes

Quel désespoir, quelle anxiété ! quelle misère ! quelles souffrances sont endurées par des milliers de femmes ! Ce sont des femmes à figures pâles, aux yeux cernés, fatigués et enfoncés dans leur orbite. La vie leur est insupportable ; elles souffrent horriblement, elles sont démoralisées, découragées. La plus grande cause de tous leurs troubles est qu'elles sont atteintes de quelques maladies particulières à leur sexe. Ces maladies ne leur accordent aucun repos. Elles souffrent silencieusement, patiemment, croyant qu'il n'existe aucun remède capable de les soulager. Vous toutes qui souffrez, si vous voulez seulement profiter de l'expérience des femmes qui ont été guéries par les Pilules Roses du Dr Coderre, vous verrez avec quelle rapidité vous serez guéries. Lisez le témoignage vraiment étonnant de la guérison de Mlle Levesque, intelligente jeune fille de Nashua : "Je suis née à St-Modeste, comté de Témiscouata ; depuis plusieurs années je suis à Nashua, N.H., où je travaille à la manufacture de coton. Je commençai à être malade il y a deux ans, et depuis, j'ai constamment



Mlle ALEXANDRINE LEVESQUE

souffert. La cause première de ma maladie était la pauvreté et la faiblesse du sang. J'avais de terribles maux de tête, douleurs dans le dos, les côtés et tous les membres, ma faiblesse était grande, j'étais bien découragée d'être si malade, car depuis deux longs mois j'étais au lit. Le médecin qui me soignait voyant qu'il ne pouvait me guérir m'abandonna disant que je n'avais plus que quelques jours à vivre. Me voyant condamnée à mourir et abandonnée du médecin, je résolus de faire un effort et essayer de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce remède qui avait sauvé tant de femmes. J'en remercie Dieu, car je suis tout-à-fait guérie, je jouis d'une santé parfaite. Je recommande à toutes les femmes et les jeunes filles malades de suivre mon exemple et se guérir comme moi." Mlle ALEXANDRINE LEVESQUE, No 51 Rue Palm, Nashua, N. H. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement ces languissantes et douloureuses maladies particulières aux femmes. C'est le remède qui rend la force et la santé à toutes les femmes qui les prennent consciencieusement. Elles guérissent toujours le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaises bouchez, vertige, resserrement et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête,

perte de sommeil. Elles guérissent aussi toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et tout le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, les prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne contiennent ni morphine, ni opium, ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille. Elles peuvent être prises sans danger avant ou après la naissance de l'enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation du bébé. Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin et les remèdes n'ont pu vous guérir ne vous découragez pas, prenez dès maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Écrivez leur une description complète de votre maladie, ils vous répondront absolument pour rien. Si vous

le préférez, écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours nos médecins s'empresseront de vous répondre en vous donnant de bons conseils. Si nous vous donnons cette chance unique de consulter nos médecins pour rien, c'est que nous ne voulons pas que les femmes qui prennent des Pilules Rouges du Dr Coderre ne soient pas guéries, car il arrive quelques fois que les femmes ne les prennent pas d'une manière appropriée à leur maladie, ce qui retarde leur guérison. Toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont ouvertes et tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement, peuvent le faire en s'adressant au No 271 rue St-Denis, Montréal, de 10 hrs à 5 p. m. Consultations gratuites

En garde. Méfiez-vous de ces marchands peu scrupuleux qui vous offrent des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25 : la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais ce sont de dangereuses imitations nuisibles à votre santé. Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de demande à payer. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Le mépris est un supplément que nous ajoutons à l'insuffisance des lois pénales. — ALIBERT.

Brichanteau attend à la porte d'un bureau du Mont de Piété ; il finit par remarquer que les personnes qui en sortent peuvent se diviser en deux catégories de physionomie distincte :

Les unes ont l'air emprunté ; Les autres l'air dégagé.

**

Dans le monde où l'on se débîne :
— Que pensez-vous de X... ?
— Je trouve un peu usurpée sa réputation de brillant causeur.
— Dame, vous savez, on n'a pas de l'esprit tous les jours...
— Il faut croire que je l'ai toujours entendu... le... lendemain !

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pour se par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 529 Powers' Block, Roche-ter, N. Y.

Examen :
— Combien y a-t-il d'éléments ?
— Quatre.
— Qui sont ?
— L'eau, le feu... l'élément civil et l'élément militaire !

**

On raconte une histoire de chasse.
— A ce bruit, poursuit le narrateur, mon chien qui sommeillait devant l'âtre, se réveille en cerceau...
— En sursaut ?
— Non, je dis bien, en cerceau : il était couché en cercle !



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Un Mot sur les Thés de Bœuf...

L'extrait de viande ressemble au thé de bœuf fait à la maison dans le fait qu'il ne contient aucune nourriture... La doctrine est dure pour les pauvres dames qui pensent que rien n'est bon que ce qu'elles confectionnent elles-mêmes...

Comment se fait-il que le...

BOVRIL

... est aussi nourrissant ?

Parce que ce n'est pas seulement un extrait de viande, mais qu'il contient aussi les qualités les plus nourrissantes de la viande maigre de bœuf, hautement concentrée et pulvérisée.

Le BOVRIL est alors supérieur à l'extrait de viande ou thé de bœuf fait à la maison.

Bibliographie

Accusons réception de l'Annuaire Statistique du Canada, pour 1897, publié par le ministère de l'Agriculture et que nous adressons M. George Johnson, chef de la statistique.

Dans les 550 pages de ce volume, se trouvent condensés une quantité de documents sur le Canada en général : caractères physiques, constitution, gouvernement, superficie et population, statistique agricole, commerce, mines, pêcheries, marine, finances, etc.

Le lecteur y trouvera des renseignements inédits sur l'Instruction publique, les Institutions de charité, les pénitenciers et prisons, les sauvages, les chinois et sur tout ce qui peut, à un titre quelconque, intéresser les chercheurs, les journalistes, les écrivains, auxquels l'Annuaire Statistique du Canada rendra les plus signalés services.

L. P.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

La fille d'un millionnaire. — Tempérament nerveux et excitable. Esprit de contradiction. Nature vive et impétueuse.

Nauade. — Délicatesse de goût et finesse d'imagination, saisit tout ce qui est beau, tout ce qui est harmonieux jusque dans les moindres nuances.

O. Louise R. — Votre nature est fantasque, capricieuse et audacieuse. Goût pour les voyages, les aventures, les exercices violents.

Sweet Minnie. — Nature tendre et passionnée, assez audacieuse et entreprenante cependant. Ruse et défiance. Amour des bals, du théâtre et des plaisirs mondains.

Abelle. — Caractère entreprenant, quoique irrégulier, affabilité, douceur, sensibilité et générosité. Manque de constance dans les affections.

Doler. — Caractère bienveillant et sympathique. Manque d'énergie, d'initiative et d'indépendance. Peu de contrôle sur ses propres sentiments.

Comtesse de Lasserre. — Esprit froid, calculateur et ambitieux. Activité, énergie, persévérance et amour du travail. Nature peu communicative.

L. S. A. P. and Co. — Vous êtes rêveur et parfois sentimental; nature très aimante et enthousiaste. Sens littéraire assez développé.

Such Life. — Caractère véhément, déterminé et ambitieux. Originalité, audace et courage. Amour du travail, franchise et esprit de progrès.

Rose Vermelle. — Sens pratique, énergie, amour du travail, caractère entreprenant et actif. Ame aimante et délicate.

Cyrano. — Imagination vive, caractère quelque peu irrégulier. Goût très délicat et sûr. Amour des livres, de la musique, des fleurs et de l'amour.

A lui, maître tout. — Loyauté envers les amis, implacable ennemi dans la ligne. Jugement droit et esprit analytique et subtil.

O. poste, l'Amour réclame. — Romanesque, sympathique et affectueuse, nature trop passionnée, cependant, et laissant trop facilement deviner ses impressions.

La épouche du Canton. — Sensibilité, douceur, générosité. Manque de sens pratique, d'énergie et de persévérance. Caractère très irrégulier.

Draleda. — Sens littéraire, imagination active, ardente et quelque peu romanesque. Caractère entreprenant, généreux et bienveillant.

Josette. — Vous êtes peu constante en amour, capricieuse et coquette, nature affectueuse, du reste, assez généreuse et sympathique.

Rosilite. — Nature impulsive et généreuse, exaltation, enthousiasme et tendance à l'exagération. Sensibilité très grande mais peu de constance.

Tancrède de Roban. — Grande indépendance de caractère. Audace, ambition et courage. Nature volontaire, capricieuse et changeante.

Harperate. — Esprit de critique, assez juste, très subtil et indépendant. Originalité, ambition et audace. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Lis de la Vallée. — Goût pour le théâtre, la littérature et la musique. Sensibilité, générosité, bienveillance et douceur. Nature timide.

Satanais. — Nature hautaine et froide, susceptible de s'assouplir pourtant sous certaines circonstances. Imagination active, caractère audacieux.

La Broche. — Amour du travail, économie, activité. Nature exubérante, s'enthousiasmant facilement. Peu de réflexion et de clairvoyance.

Turquoise Musicienne. — Amour de l'ordre,

du travail et de l'argent. Sens pratique, économie et habileté aux travaux domestiques.

Role artistique. — Nature délicate et poétique. Imagination romanesque, sensibilité et générosité. Grande finesse d'imagination et sens artistique.

Cœur Tendre. — Très grande sensibilité, nature très aimante, quoique peu expansive. Timidité, défiance et tendance à la mélancolie.

Cocottine. — Excentricité, indépendance de caractère, promptitude de résolution. Jugement droit et sévère. Franchise et constance dans l'affection.

Michonette. — Volonté énergique et tenace. Nature vive, décidée et peu contrôlable. Orgueil, audace et activité. Quelques aptitudes musicales.

Sweet Darling No 2. — Insouciance, coquetterie et curiosité. Indépendance de caractère et courage, mais peu de discrétion.

Adeline. — Humeur irrégulière et souvent maussade. Esprit de contradiction. Manque d'ordre et de sens pratique. Caractère très irrégulier.

Charlot. — Nature calme, conciliante et prenant les choses par leurs bons côtés. Amour de la rêverie, de l'ordre et du confort. Quelques talents pour la musique sont apparents.

R. N. L.H. — Originalité, indépendance et ambition. Habileté commerciale. Esprit observateur et jugement impartial. Peu de sensibilité.

Luc des Deux Montagnes. — Tempérament calme, placide et doux. Volonté assez forte, cède facilement cependant, après examen des choses.

Forestière indépendante. — Remarquable talent musical. Sens littéraire et délicatesse de goût. Manque de constance dans l'affection.

Jaune sans espérance. — Dispositions généreuses. Nature impulsive, ardente et impressionnable. Imagination active et exaltée.

Emma Phebe. — Coquetterie, insouciance, amour de la parure et de la flatterie. Manque de persévérance.

Laurier. — Caractère irrégulier, fantasque, imagination ardente, prompt à s'enthousiasmer. Volonté facilement contrôlable.

Gaillard. — Manque de persévérance. Nature ardente et exaltée. Audace, esprit d'entreprise et de progrès, peu de sens pratique cependant.

Roulet B. — Tendance à l'exagération, nature tendre, impressionnable et quelque peu romanesque. Faiblesse de volonté et manque de persévérance. Je vous conseille de vous montrer bier, indépendante.

Cores. — Nature conciliante et affable. Amour de l'étude, du travail et des jouissances intellectuelles. Quelques talents pour la musique.

Guitarine. — Tempérament fanfaron, querelleur et vindicatif. Volonté assez souple, cependant. Caractère enclin à la colère, mais peu rancunier.

Rodolphe. — Caractère indépendant, ambitieux, entreprenant et audacieux. Imagination active, un peu exaltée. Nature parfaitement disposée à l'amour.

Antoinette. — Timidité, pondération et exactitude. Esprit profondément analytique. Générosité et sensibilité, mais peu expansive nature.

Pinsonnette. — A part la curiosité et une toute petite pointe de malice, cette petite Pinsonnette peut s'attribuer toutes les bonnes qualités et être sûre qu'elle se fera aimer tant qu'elle voudra. J'espère que vous serez satisfaite de mon appréciation, Pinsonnette!

Sphine. — Vous êtes douée d'une nature aimante, généreuse et très impressionnable. Votre imagination est quelque peu romanesque et vous manquez de constance dans vos affections.

Mandoline. — Activité, courage et grand pouvoir de persuasion. Caractère sévère et hautain. Délicatesse de goût et aptitudes pour la musique.

Belle Dolores. — Nature froide, calme, réservée et discrète. Grand fond de sensibilité, nature cependant peu communicative. Tendance à l'exagération de ses propres sentiments.

Grasiella. — Sens artistique, nature délicate et raffinée. Volonté très personnelle. Amour des fleurs, des livres, de la musique et du théâtre.

Parise. — Sympathique, ardente et généreuse nature. Imagination active, caractère entreprenant, quelque peu irrégulier, cependant. Bienveillant et doux.

Isabelle. — Caractère fantasque, irrégulier et

capricieux. Très grande franchise et loyauté, mais parfois aussi, brusquerie et manque de bienveillance.

LA FLEUR CHAMPÊTRE. — Votre nature est généreuse, franche et sympathique, presque dépourvue de sensibilité, cependant. Disposée plutôt aux affections calmes qu'aux grandes passions.

JULIE LA VOYAGEUSE. — Vous êtes enthousiaste et quelquefois rêveuse. Votre nature est aimante et sensible, mais trop portée à se laisser influencer par autrui.

(A Suivre.)

LE JOURNALISME A SENSATION

Le rédacteur. — Nous venons de recevoir une dépêche annonçant que l'honorable M. Dumonocle est tombé de cheval en se promenant devant l'Opéra.

Le Directeur. — Téléphonez-lui de suite et offrez-lui n'importe quel prix s'il veut nous décrire, sous sa signature, les sensations que lui a fait éprouver sa chute.

Le rédacteur. — Mais ! Monsieur Dumonocle n'acceptera jamais une offre pareille.

Le Directeur. — Je le sais bien : mais nous publierons un *fac simile* de son refus et ça créera toujours un peu de sensation.

Le rédacteur. — Mais il pourrait bien ne même pas prendre la peine de nous répondre.

Le Directeur. — En ce cas, nous donnerons le *fac-simile* de l'offre que nous lui aurons faite et ce sera toujours ça !

* *

En été, à la campagne.

Toto joue sur la pelouse avec une jeune chèvre.

L'ami de la maison, le beau Z..., dont la fatuité est connue, s'assied sur le gazon tandis que la bique gambade autour de lui.

— Bon, s'écrie soudain Toto, qui se trouve pour la première fois à la hauteur du crâne déplumé de Z..., la chèvre a mangé tes cheveux !

ATTESTATION

Les enfants prennent très facilement le *Baum-Rhumal* qui les empêche de tousser dès la première dose. Son goût est très agréable. C'est un remède sûr dont l'efficacité est attestée par de nombreuses guérisons.

J'ai fait l'essai d'une caisse du Purificateur tonique du sang du Dr Lussier, dans ma pratique privée, j'en ai toujours obtenu des résultats satisfaisants et même, dans quelques cas, des cures merveilleuses. Je le recommande hautement.

Dr HEBERT.

St-Antoine Abbé.

Me Retirant Des Affaires,

Tous les meubles ont été réduits de 25 à 75% ainsi que tapis, prélatrs, rideaux, pendules, argenterie, etc.

Vous n'avez aucune idée de la quantité et de la qualité du stock que nous avons en main en fait d'ameublements de chambre à coucher, salon, salle à diner, meubles de bureaux, etc., etc.

Tous nos prix sont marqués en chiffres vulgaires sur chaque article.

Cette vente se continuera de jour en jour tant que tout le stock ne sera pas écoulé.

Pour la commodité des acheteurs, le magasin restera ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

Venez Voir.

F. Lapointe,

1551 rue Ste-Catherine, Est.

Dialogue entre un Marseillais et un Bordelais, sur la plage de Royan, devant un bateau de pêche tout ruisseau de sardines.

—A Marseille, on n'en pêche pas autant de sardines.

Le Marseillais avec flegme :

—Non, c'est vrai, mais chez nous celles qu'on prend sont à l'huile.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 38

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

VIN
St-Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE

Souls Agents pour
le Canada.



Massage
Electrique

Ce traitement fait disparaître le
Rhumatisme, la Sciatique et toutes
les maladies des nerfs.

Departement de Bains
Electriques,

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:
210 RUE CRAIG.

Le comble du scrupule pour une
ménagère pratiquante.
Ne brûler pendant le carême que
du coke de bonne qualité... parce
qu'un bon coke n'est jamais gras.

LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3 h. p.m et 8 h. 30 p.m.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant
cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er etage

On demande des Elèves.

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

LAPRES LAVERGNE & CO
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1235
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public com-
mence à reconnaître que le

Pin Rouge Chamberlain

DU SUD
du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre
la toux qui soit en vente soit
aux Etats-Unis ou dans le
Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

484 Rue St-PAUL, MONTREAL.

LES

CIGARES et
CIGARETTES

Pin Rouge Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 168



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précie
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste et sont gagnants : A Pa-
yette, 289 Beaudry, F. G. Wilkins, 31 St-Clas, Brosson-
(Montréal), J. Desnoyers (Waltham, Vt.)

Les trois personnes dont les noms précèdent ont le

choix entre un abonnement de trois mois au journal ou
50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au
plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné
des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Un comédien priait un jour un
auteur d'écrire une pièce à son inten-
tion.

Quelque temps après, celui-ci le
vint trouver et, radieux, lui dit :

— C'est fait, j'ai écrit une pièce
pour vous.

— Ah ! et dans quel genre ?

— C'est un monologue.

— Parfait ! et... combien de per-
sonnages ?

Nouvelle édition du . . .

JEU
DE POKER

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éd-
teurs ont résolu d'en publier une édition popu-
laire, le format, le papier et la reliure restant
semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL.

Le banquier Z... lance une société
de fourniture de lits, et cherche à faire
souscrire un de ses amis.

Celui-ci émet des doutes sur la soli-
dité de l'entreprise, qui lui semble très
aléatoire.

— Où voyez-vous des aléas ? s'exclame
le banquier. Commanditer une
société de fourniture de lits, c'est bien
là ce qu'on peut appeler faire un pla-
cement de tout repos.

Poirier,
Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

HORACE PEPIN

Dentiste

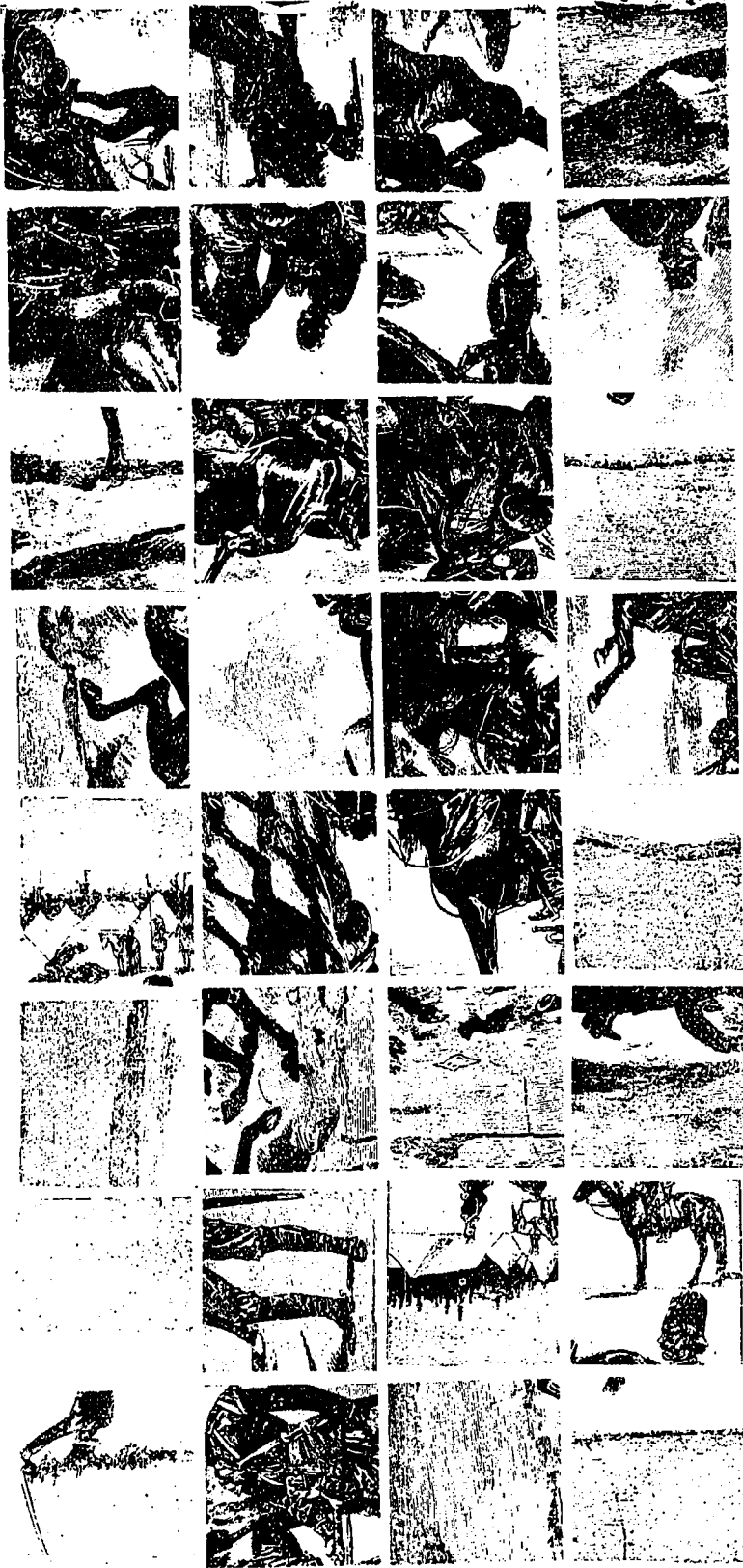
162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

L'esclavage abaisse l'homme jusqu'à s'en faire aimer.—VAUVENARGUES

Casse-tête Chinois du "Samedi"—No 170



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, UNE FANTASIE DE COSAQUES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez votre enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 22 février, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant, 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"

Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX

Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECHER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT

Tel. Main 1914.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

FAITES USAGE

DE LA

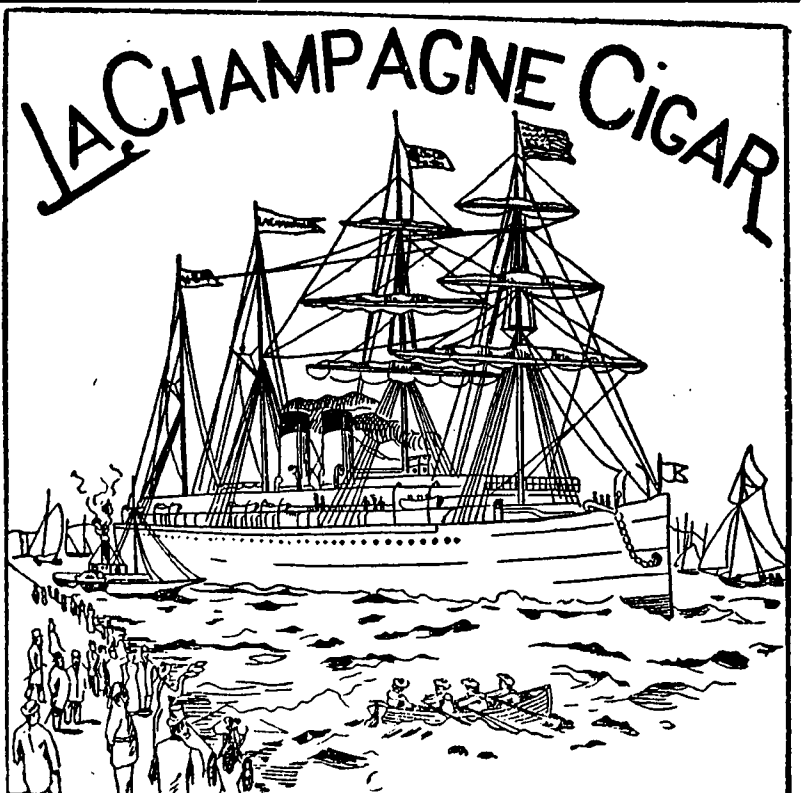
GOMME DU D^R ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrete le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.